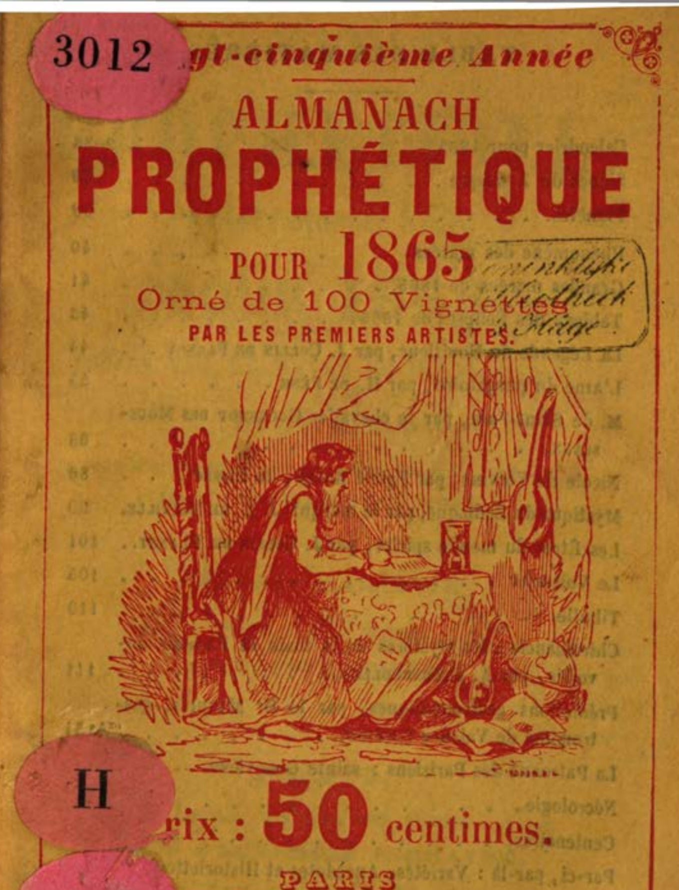


…gt-cinquième Année

ALMANACH PROPHÉTIQUE POUR 1865

Orné de 100 Vignettes

PAR LES PREMIERS ARTISTES.

…rix : 50 centimes.

PARIS
…NRI PLON, ÉDITEUR, RUE GARANCIÈRE, 8.
…ALLOUARD, libraire-commissionnaire,
3, rue Pavée Saint-André-des-Arts.

TABLE DES MATIÈRES.

Paris. Typographie de Henri Plon, rue Garancière, 8.

ALMANACH
PROPHÉTIQUE,
Pittoresque et Utile,
POUR 1865,

PUBLIÉ PAR UN NEVEU DE NOSTRADAMUS;

et illustré

PAR MM. GAVARNI, DAUMIER, TRIMOLET, CH. VERNIER, STAAL, GEOFFROY, BERTALL ET L. BRETON.

Prix : 50 cent.

PARIS,
AU DÉPÔT CENTRAL DES ALMANACHS PUBLIÉS A PARIS,
CHEZ PAGNERRE, LIBRAIRE,
RUE DE SEINE, 18.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

CALENDRIER POUR 1865.

L'année 1865 répond aux années :

6578 de la période Julienne.

2641 des Olympiades. La 1[re] année de la 661[e] Olympiade commence en juillet 1865.

2618 de la fondation de Rome (1[er] mars de l'an 754 avant l'ère chrétienne).

2612 de l'ère de Nabonassar, qui part du 26 février de l'an 747 avant Jésus-Christ.

1865 de la naissance de Jésus-Christ. Elle commence le 1[er] janvier selon le calendrier grégorien, qui est le nôtre, et le 13 janvier, suivant le calendrier Julien, qui est celui des Russes.

1281 de l'Hégire ou des Turcs. Elle est lunaire et, commencée le 6 juin 1864, elle finit le 26 mai 1865.

COMPUT (SUPPUTATION) ECCLÉSIASTIQUE.

NOMBRE D'OR (cycle ou révolution de dix-neuf ans pour accorder l'année lunaire avec l'année solaire).	4
EPACTE (nombre des jours que le soleil a en plus sur l'année lunaire)	III
CYCLE SOLAIRE (il est de 28 ans).	26
INDICTION ROMAINE (période de 15 ans, employée dans les bulles du saint-siége)	8
LETTRE DOMINICALE (qui indique le dimanche). .	A

QUATRE-TEMPS.

Du Carême	8, 10, 11 mars.
De la Pentecôte	7, 9, 10 juin.
De septembre	20, 22, 23 septembre.
De l'Avent.	20, 22, 23 décembre.

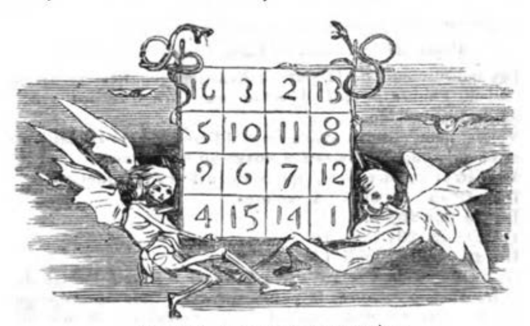
FÊTES MOBILES.

Septuagésime,	12 février.	Pentecôte,	4 juin.
Les Cendres,	1er mars.	Trinité,	11 juin.
Pâques,	16 avril.	Fête-Dieu,	15 juin.
Rogations,	22, 23 et 24 mai.	1er dimanche de l'Avent, 3 décembre.	
Ascension,	25 mai.		

COMMENCEMENT DES QUATRE SAISONS.

TEMPS MOYEN DE PARIS.

PRINTEMPS,	le 20 mars,	à 2 h. 15 m.	du soir.
ETÉ,	le 21 juin,	à 10 h. 54 m.	du matin.
AUTOMNE,	le 23 septembre,	à 1 h: 9 m.	du matin.
HIVER,	le 21 décembre,	à 6 h. 58 m.	du soir.



AVIS IMPORTANT

A NOS LECTEURS, — A NOS CORRESPONDANTS.

Les lettres, articles, prophéties, pronostics, observations critiques ou autres, doivent être adressés *franco* à M. le RÉDACTEUR EN CHEF de l'*Almanach prophétique*, à l'imprimerie de M. Henri Plon, éditeur de l'*Almanach prophétique*, rue Garancière, 8.

Les jours croissent env. de 23 min. le matin et de 43 min. le soir.

SOLEIL. Lever.	Coucher	LUNE. Lever.	Coucher.	
le 1, 7 h. 56 m.	4 h. 12 m.	le 4, 11h 15m m.	minuit.	P.Q.
le 11, 7 h. 53 m.	4 h. 24 m.	le 11, 4h 30m s.	6h 57m s.	P.L.
le 21, 7 h. 45 m.	4 h. 38 m.	le 20, 0h 48m m.	11h 6m m.	D.Q.
		le 27, 7h 11m m.	6h 57m m.	N.L.



Le soleil se trouve placé sous les étoiles formant le signe du **VERSEAU.**

Signe par les étoiles.

Moyen de régler les horloges d'après le méridien.

Les mouvements de la terre n'étant pas réguliers relativement au soleil, l'heure du méridien ne peut être d'accord avec une pendule bien réglée.

Voici, pour chaque mois, cette différence approximativement. C'est ce qu'on appelle le TEMPS MOYEN au midi vrai.

Midi étant au méridien, une horloge devra marquer :

Du 1er au 5, midi 4 minutes.
Du 6 au 10, midi 6
Du 11 au 20, midi 10
Du 21 au 30, midi 13

Ce n'est que dans le 19e siècle que l'on a adopté l'usage de régler les horloges d'après le TEMPS MOYEN. Avant cette époque on était obligé de déranger souvent les horloges de leur marche régulière.

Proverbes ruraux et prophétiques.

Nota. Ces proverbes méritent plus d'importance qu'on ne leur en attribue quelquefois, car ils sont le fruit de l'observation et de l'expérience :

Janvier d'eau chiche
Fait le paysan riche.
A la Saint-Vincent,
Tout gèle ou tout fend;
L'hiver se reprend,
On se rompt la dent.

1 DIM CIRCONCISION. — S. Fulgence (*brillant*) (1). — S. Odilon (*riche*). — Ste Euphrosine, Phrosine (*prudence* et *gaieté*). — S. Amalque ou Télémaque, martyr.

2 lun S. Basile le Gr., arch. (de Basileos, *royal*).—S. Concorde, m.

3 mar Ste GENEVIÈVE, patronne de Paris, morte 512. — S. Salvator, év. (*sauveur*).

4 mer S. Rigobert ou Robert, év. (*illustre*). — S. Titus, disciple de S. Paul et év. (*honorable*).

5 jeu *Veille des Rois. Vigile* (*veille*) sans jeûne. — Ste Amélie ou Emilie, mart. (*aimable* et *douce*). —Ste Aimée, abbesse.



6 ven EPIPHANIE. Adoration de N.S. J.C. par les rois mages Gaspar, Melchior, Balthasar.

7 sam S. Lucien, év. (*lumineux*).

8 DIM Ste Gudule, patronne de Bruxelles (*adolescence*). — S. Apollinaire, év.

9 lun S. Julien, év. (*douceur*), patron des voyageurs.—S. Adrien (*vaillance*). — Ste Marcienne, vierge et martyre (*martiale*).

10 mar S. Paul, premier ermite (*repos*). — S. Marcien (*martial*).

Effet de grande marée vers midi.

Nota. Voir page 40 : PHÉNOMÈNES DES MARÉES : ce que l'on en peut pronostiquer.

---

(1) **Les mots *italiques* placés entre parenthèse à la suite des noms sont la traduction de ces noms tirés presque tous du grec ou du latin.**

11 mer S. Théodose, abbé. — S. Hortense, év. de Césarée, Hortensia (d'*hortus*, *jardin*).
12 jeu S. Arcadius, martyr. — Ste Césarine, ab.
13 ven Baptême de N. S. — Ste Véronique (*vraie image*), patronne des ouvriers en lin.
14 sam S. Hilaire, abbé (*gai*). — Bataille de Rivoli, 1797.
15 DIM S. Maur ou Maury, abbé (*More* ou *Africain*), patron des chaudronniers. — S. Bon ou Bonet, év., patron des potiers de terre.
16 lun S. Guillaume, év., Guillemette, Guillelmine, Williams, Wilhem, Willelmine (*protecteur*). — S. Roland, moine.
17 mar S. Antoine, Antony, Tony, ermite en Egypte où il fut tenté par le démon. (*Ce nom vient d'*Anton, *fils d'Hercule.*) Patron des bouchers, charcutiers (1), fruitiers, même des confiseurs. — Ste Léonide ou Léonille, m. (*lionne*).
18 mer Chaire S. Pierre à Rome. — S. Fazius, orfévre.
19 jeu S. Sulpice, archev. (*secourable*). — S. Maris ou Marius, martyr (*fermeté de caractère*).
20 ven S. Sébastien, martyr, Bastien (*respect*), patron des archers. — S. Fabien, pape, martyr (*vénérable*).
21 sam Ste Agnès, vierge et martyre (*chaste*). — S. Epiphane (*illustre*). — S. Publius, év. d'Athènes, martyr. — Mort de Louis XVI, 1793. — 1er PLUVIOSE.
22 DIM S. Vincent, martyr (*vainqueur*), patron des vignerons, à cause de la syllabe *vin*.
23 lun S. Ildefonse, év. — Ste Emérence, vierge et martyre (*personne méritante*).
24 mar S. Babylas, év.
25 mer Conversion de S. Paul. — S. Prix, év.
26 jeu Ste Paule, Paula, dame romaine (emblème du *repos*).
27 ven Ste Angèle, Angélique, fondatrice des Ursulines.

---

(1) Le cochon est l'attribut de la gloutonnerie, il pourrait être aussi un emblème de reconnaissance si l'on en croit la légende que voici : On rapporte qu'une laie amena un jour aux pieds de saint Antoine tous ses petits frappés de cécité à leur naissance ; le saint en eut pitié, et par son intercession ils devinrent clairvoyants. Dans sa gratitude, l'excellente mère ne voulut plus quitter le bienfaiteur de sa jeune famille. Les peintres ont immortalisé cette preuve de la bonté du saint en le représentant toujours accompagné de la laie reconnaissante, exemple que les ingrats devraient méditer sans cesse. La laie est la cousine du cochon, et l'on a fait confusion dans cette parenté.

Voir le *Bréviaire du gastronome.*)

28 sam S. CHARLEMAGNE, empereur, Carle, Charlotte (*Charles le Grand*), fête des collégiens. — S. Hermine, m. à Trévi, Herminie.



29 DIM S. François de Sales, év. de Genève, Francis, Francisque, Fritz (*frank, franc, libre*).

Grande marée vers minuit.

30 lun Ste Bathilde, reine de France. — Ste Aldegonde, vierge, Olga, diminutif (*guerrière distinguée*). — Mariage de l'Empereur Napoléon III, 1853.

31 mar Ste Marcelle, dame romaine.

Les jours croissent envir. de 47 min. le matin et de 45 min. le soir.

SOLEIL. Lever.	Coucher.	LUNE. Lever.	Coucher.	
le 1, 7 h. 32 m.	4 h. 56 m.	le 3, 11h 1m m.	1h 5m m.	P.Q.
le 11, 7 h. 17 m.	5 h. 13 m.	le 10, 5h 27m s.	6h 39m s.	P.L.
le 21, 6 h. 59 m.	5 h. 29 m.	le 18, 0h 38m m.	10h 35m m.	D.Q.
		le 25, 6h 14m m.	5h 33m s.	N.L.

Le soleil se trouve placé sous les étoiles formant le signe des

POISSONS.

Signe par les étoiles.

Temps moyen pour régler les horloges.

Midi étant au méridien, une horloge devra marquer :
Du 1er au 20, midi 14 minutes.
Du 21 au 28, midi 13.

Proverbes ruraux et prophétiques.

Pluie en février
Vaut du fumier.

Jamais février n'a passé
Sans voir groseillier feuillé.

Si février est chaud,
Croyez bien, sans défaut,
Que par cette aventure
Pâques aura froidure.

Février, entre tous les mois,
Le plus court et le moins courtois.

A la Chandeleur,
Les grand'douleurs.

La veille de la Chandeleur
L'hiver se passe ou prend vigueur.

Si février n'est pas un peu froid, mars produit trop d'herbes dans les champs.

Février doit remplir les fossés,
Mars, après, les rendre séchés.

---

1 mer S. Ignace, év. d'Antioche, martyr.

2 jeu PURIFICATION de la Ste Vierge au temple, CHANDELEUR (bénédiction des cierges, *chandelles*).

3 ven S. Blaise, év. et martyr, patron des tisserands, cardeurs, maçons. — CARNAVAL.

4 sam Ste Jeanne de Valois, reine de France, fille de Louis XI, femme de Louis XII, Jeannette, Jenny (*très-gracieuse*). — S. Phileas, martyr

5 DIM Ste Agathe, vierge et martyre en Sicile. — Ste Agathe, comtesse de Carinthie (*bonne*).

6 lun S. Amand, év.

7 mar Ste Dorothée, vierge et martyre (*don de Dieu*).

8 mer S. Jean de Matha. — Bataille d'Eylau, 1807.

9 jeu Ste Apolline ou Apollonie, vierge et martyre (*astre*).

10 ven Ste Scholastique, vierge, sœur de S. Benoît (*aimant l'étude*).

11 sam S. Séverin, abbé. — Ste Théodora, impératrice (*don de Dieu*). — S. Adolphe, év. (*secours de Dieu*).



12 DIM *Septuagésime*, ou septième dimanche avant la *Passion*. — Ste Eulalie de Barcelonne, vierge et martyre (d'*agréable conversation*). — S. Lucius, évêque.

Grande marée vers 4 heures du soir.

13 lun S. Martinien, ermite à Athènes. — S. Polyeucte, martyr (*qui prie*). — S. Ephise, martyr (*sage*).

14 mar S. Valentin, prêtre et martyr (*fort*), jour très-fêté en Angleterre par les garçons qui envoient aux filles des lettres galantes, appelées *Valentines*.

15 mer S. Faustin, martyr (*signe de bonheur*). — S. Samuel (*don de Dieu*). — S. Guillery, chanoine.

16 jeu Ste Julienne, vierge et martyre (*douceur*). — S. Elie, martyr (*force divine*). — S. Onésime, évêque (*obligeant*).



17 ven S. Silvain, év. (*ami des bois*). — S. Théodule, mart. (*servant Dieu*).

18 sam S. Siméon, év. de Jérusalem (*auditeur*).

19 DIM S. Barbat, év.

20 lun S. Eucher, év. d'Orléans (*réjouissant*). — 1er VENTOSE.

21 mar Ste Vitaline, vierge (*donnant la vie*).

22 mer S. Limnée, solit. — Révolution de 1848, deuxième République française.

23 jeu S. Sérénus, jardinier, martyr.

24 ven S. Mathias, apôtre (*présent de Dieu*). — S. Flavien, martyr (*fauve, blond*).

25 sam S. Césaire, médecin.

26 DIM S. Porphyre, év. (*de couleur pourpre*).

27 lun Ste Honorine, vierge et mart. (*victorieuse*). — S. Léandre, év. (*douceur*). — S. Nestor, év. et martyr (*souvenir*).

Très-grande marée vers le matin.

28 mar S. Romain, abbé, patron des toiliers. — MARDI GRAS.

Les jours croissent envir. de 63 min. le matin et de 47 min. le soir.

SOLEIL. Lever.	SOLEIL. Coucher.	LUNE. Lever.	LUNE. Coucher.
le 1, 6 h. 44 m.	5 h. 42 m.	le 4, $10^h 30^m$ m.	1^h 5^m m. P. Q.
le 11, 6 h. 24 m.	5 h. 57 m.	le 12, $6^h 25^m$ s.	$5^h 58^m$ m. P. L.
le 21, 6 h. 3 m.	6 h. 13 m.	le 20, $1^h 20^m$ m.	$10^h 27^m$ m. D. Q.
		le 27, $5^h 45^m$ s.	7^h 3^m m. N. L.



Signe par les étoiles.

Le soleil se trouve placé sous les étoiles formant le signe du

BÉLIER.



Temps moyen.

Du 1er au 8, midi 12 minutes.
Du 9 au 12, midi 11
Du 13 au 23, midi 8
Du 24 au 31, midi 5

PAQUES est fixé, chaque année, au dimanche après la pleine lune qui suit l'équinoxe ou commencement du printemps, afin de ne pas concorder avec la Pâque des juifs.

Les jours du carême sont maigres excepté les dimanches, lundis, mardis, jeudis, depuis le 1er jeudi jusqu'au mardi de la semaine sainte, au principal repas et moyennant aumône.

Pendant le carême, les mariages sont interdits, sauf dispenses.

Proverbes ruraux et prophétiques.

Hâle de mars, pluie d'avril, rosée de mai,
Rendent août et septembre gais.

Quand mars fait l'avril,
L'avril fait mars.

Brouillards en mars, gelées en mai.
Des fleurs en mars ne tiens grand compte.

En mars quand il tonne,
Chacun s'en étonne.

En avril s'il tonne,
La nouvelle est bonne.

Taille tôt ou taille tard,
Il n'est tel que taille de mars.

Arrivée des hirondelles.
Mais une hirondelle
Ne fait pas le printemps.

1 mer *Cendres.* S. Aubin ou Albin, év. (*blanc*). — S. David, arch. (*bien-aimé*). — Ste Eudoxie, martyre (*bonne réputation*).

2 jeu Ste Camille, vierge (*fille noble*).

3 ven Ste Cunégonde, impératrice et vierge (*femme noble, royale*). — S. Guignolé, abbé. — S. Marin. — S. Astère (*étoile*). —

4 sam S. Casimir, prince de Pologne (*chef dans la maison*), patron des tailleurs.

5 DIM *Quadragésime.* — S. Théophile, év. (*aimant Dieu*). — S. Virgile, év. d'Arles (*élevé dans les lauriers*). — S. Roger, capucin (*orateur*).

6 lun Ste Colette, ou petite Nicolle, vierge; nom dérivé de Nicolas. — S. Fridolin, abbé (*caractère pacifique*).

7 mar Ste Perpétue, martyre.

8 mer S. Jean de Dieu. — Ste Pélagie, comédienne à Antioche et pénitente (*de la mer*). — 4 *Temps:* jeûne et maigre pour tous les jours de 4 *Temps*.

9 jeu Ste Françoise, dame romaine. — Ste Rose de Viterbe, vierge, prédicatrice, diplomate et commandante de la force armée pour sauver son pays.

10 ven Les 40 martyrs de Sébaste. On leur attribue très-mal à propos le malheur de faire geler pendant 40 jours. 4 *Temps*.

11 sam S. Constantin, martyr. — Ste Rosine (*petite rose*). 4 *Temps*.

12 DIM *Reminiscere* — S. Grégoire le Grand, jour de sa mort (*vigilance*), patron des chantres comme ayant établi le *chant grégorien*. — S. Maximilien, martyr, Max, abréviation. — S. Théophane, abbé (*Dieu annoncé, manifesté*). — S. Tanneguy, abbé.

13 lun Ste Euphrasie, vierge (*gaieté décente*).

Grande marée vers le soir.

14 mar S. Lubin, évêque. — Ste Mathilde, épouse de l'empereur Henry l'Oiseleur (dérivé de Mathieu, participe de *donner*).

15 mer S. Zacharie, pape.

16 jeu S. Abraham, ermite.

17 ven S. Patrice, apôtre d'Irlande. — Ste Gertrude, vierge. — S. Agricole, évêque.

18 sam S. Cyrille, évêque (*de cyr, seigneur*). — S. Alexandre, év. de Jérusalem.



19 DIM *Oculi.* — S. Joseph, époux de la Ste Vierge, patron des charpentiers, Joséphine, Josepha (*augmenter, accroître*).



20 lun S. Guthbert ou Guibert, évêque. — Retour de Napoléon Ier, 1815. — 1er GERMINAL. — PRINTEMPS.

21 mar S. Benoît, fondateur de l'ordre des Bénédictins (de bénédiction, *bénit*). — S. Bienvenu, Benvenuto, évêque.

22 mer Ste Lée ou Léa (*de lion, courage*). — S. Octave, Octavien, m., Octavie (*nombre huitième*).

23 jeu S. Victorien, proconsul de Carthage. — MI-CARÊME.

24 ven L'Archange Gabriel.

25 sam ANNONCIATION. S. Dizier, ermite.

26 DIM *Lætare.* S. Emmanuel, martyr en Orient (*promis de Dieu*).

27 lun S. Rupert ou Robert, évêque.

28 mar S. Gontran, roi de Bourgogne.
Très-grande marée vers le soir.

29 mer S. Benjamin, martyr en Perse. — Ste Eustasie.

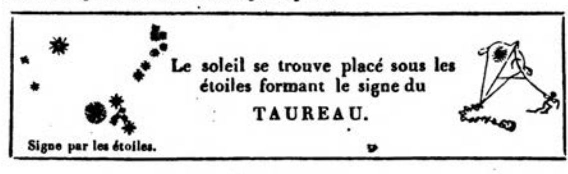
30 jeu S. Zozime, évêque. — S. Rieul ou Regulus, martyr.

31 ven COMPASSION. S. Guy, Guyon ou Guido. — B. Amédée, duc de Savoie. — Ste Cornélie, martyre.

Les jours croissent env. de 58 min. le matin et de 44 min. le soir.

SOLEIL.			LUNE.			
	Lever.	Coucher.		Lever.	Coucher.	
le 1,	5 h. 40 m.	6 h. 29 m.	le 3,	$11^h\,10^m$ m.	minuit 11^m	P. Q.
le 11,	5 h. 19 m.	6 h. 44 m.	le 11,	$7^h\,22^m$ s.	$5^h\,17^m$ m.	P. L.
le 21,	4 h. 59 m.	6 h. 59 m.	le 18,	$0^h\,10^m$ m.	$10^h\,21^m$ m.	D. Q.
			le 25,	$4^h\,48^m$ m.	$7^h\,11^m$ s.	N. L.

La *lune rousse* est celle qui, commençant en avril, devient pleine à la fin de ce mois ou dans le commencement de mai. Des gelées malfaisantes peuvent avoir lieu pendant ce temps; mais les savants ne les attribuent point à l'influence du rayonnement de cette lune. Le froid qui survient provient de la fonte des neiges sur les hautes montagnes, laquelle enlève une grande quantité de la chaleur que la terre avait déjà acquise.



Le soleil se trouve placé sous les étoiles formant le signe du TAUREAU.

Temps moyen.

Midi étant au méridien, une horloge devra marquer:
Du 1er au 8, midi 3 minutes.
Du 9 au 24, midi.
Du 25 au 30, 11 heures 57 minutes.

Proverbes ruraux et prophétiques.

Il n'y a point d'avril sans épis.

Avril doux,
Lorsqu'il tourne est le pire de tous.

Gelée d'avril ou de mai
Misère nous prédit au vrai.

Bourgeon qui pousse en avril
Met peu de vin au baril.

La pluie d'avril remplit les greniers

Avril et mai de l'année
Font eux seuls la destinée.

Avril pluvieux, mai venteux
Font l'an fécond et gracieux.

Il n'est si gentil mois d'avril
Qui n'ait son chapeau de grésil.

Arrivée des hirondelles, si elles ne sont venues fin mars.

Dans certaines années, la température de l'hiver produit un retard dans la végétation qui inquiète les cultivateurs, mais alors ils se rappellent le vieux proverbe :

Saison tardive | Ne fut jamais oisive.

Et ils comptent souvent, avec raison, sur la fertilité de l'année.

1 sam S. Hugues ou Hugo, évêque (*homme prévoyant*).
2 DIM *Passion*. — S. François de Paule, fondateur des Minimes.
3 lun S. Richard, évêque. — Ste Irène, martyre (ce mot, en grec, signifie *la paix*). — Ste Agape, martyre (*amour*). — S. Nicetas, abbé.
4 mar S. Isidore, évêque de Séville (*venant d'Isis*). — S. Ambroise, archevêque de Milan (*immortel*). — Ambroisine. — S. Platon, abbé.
5 mer S. Vincent Ferrier, évêque.
6 jeu S. Célestin Ier, pape.
7 ven S. Prudence, év. — S. Egésippe, auteur ecclésiastique (ce mot signifie *commandant la cavalerie*).
8 sam B. Albert, patriarche de Jérusalem (*noble*). — S. Edèse, martyr. — Abdication de Napoléon Ier, 1814.



9 DIM RAMEAUX. — S. Gaucher, chanoine. — S. Chrétien ou Christian, martyr.
10 lun S. Macaire, archevêque.
Eclipse de lune.
11 mar S. Léon le Grand, pape (*lion, force*). — S. Isaac, solitaire.
12 mer S. Jules, pape (*doux au toucher*). — S. Zénon, év. (*vivant*).
Grande marée vers le soir.
13 jeu B. Ida, mère de Godefroy de Bouillon.
14 ven S. Tiburce, martyr (*né à Tibur, Tivoli*). — S. Valérien, martyr (*puissance*).
15 sam Ste Anastasie, dame romaine, martyre (*qui revit*). — S. Gonzalès, patron des mariniers d'Espagne. — *Vigile, jeûne.*
16 DIM PAQUES. — S. Fructueux, archev. — S. Drogon, Druon ou Dreux, berger, patron des bergers.

17 lun S. Anicet, pape et martyr (*invincible*). — B. Rodolphe, enfant martyr : même nom que Raoul (*secourable*).



18 mar S. Apollonius, mart. (*astre bienfaisant*). S. Parfait, pr. et mar.
19 mer S. Léon IX, pape. — S. Elphége, archev. (*ingénieux*). — S. Timon, diacre et m. à Corinthe.
20 jeu S. Théotime, évêque (*estimé de Dieu*).
21 ven S. Anselme, archevêque. — 1er FLORÉAL.
22 sam Ste Opportune, vierge, abbesse (*obligeante*). — S. Léonide ou Léonidas, martyr (*né d'un lion*). — S. Caïus, pape. — S. Apelle, de Smyrne.
23 DIM *Quasimodo*. — S. Georges, Georgina, Georgette (*cultivateur*), patron des maîtres d'armes. — S. Adalbert, évêque (*noblesse*). — S. Fortunat, martyr (*fortuné*).
24 lun S. Robert, abbé (*illustre, orateur*). — S. Fidèle, soldat, martyr. — Ste Beuve, abbesse. — S. Léger, prêtre. — S. Ariste, de Bérithe.
25 mar S. Marc, évangéliste (*né en mars*), patron des vitriers. — Jour de supplications : prières pour les biens de la terre.
26 mer S. Clet ou Anaclet et S. Marcelin, papes et martyrs. — S. Riquier, abbé.
27 jeu Ste Zite, servante (*paix et silence*). Grande marée vers le matin.
28 ven S. Vital, martyr.
29 sam Ste Marie Egyptienne.
30 DIM Ste Catherine de Sienne. — S. Eutrope, év. et m.

1865. FLORÉAL. **MAI.** MOIS DES FLEURS.

Les jours croissent env. de 39 min. le matin et de 39 min. le soir.

SOLEIL.

	Lever.	Coucher.
le 1,	4 h. 42 m.	7 h. 13 m.
le 11,	4 h. 26 m.	7 h. 27 m.
le 21,	4 h. 13 m.	7 h. 40 m.

LUNE.

	Lever.	Coucher.	
le 2,	11^h 3^m m.	minuit 45^m	P. Q.
le 10,	$7^h 16^m$ s.	$4^h 16^m$ m.	P. L.
le 18,	minuit 39^m	$11^h 42^m$ m.	D. Q.
le 24,	$3^h 58^m$ m.	$7^h 13^m$ s.	N. L.



Signe par les étoiles.

Le soleil se trouve placé sous les étoiles formant le signe des

GÉMEAUX.

Temps moyen.

Midi étant au méridien, une horloge devra marquer :

Du 1er au 31, 11 heures 56 minutes.

Proverbes ruraux et prophétiques.

Au mois de mai la chaleur
De tout l'an fait la valeur.
Cependant on dit aussi :
Frais mai et chaud juin
Amènent pain et vin.
Mai *froid* n'enrichit personne.
En avril nuée,
En mai rosée.

En mai
Blé et vin naît.

Mars aride,
Avril humide,
Mai, le gai, tenant des deux,
Présagent l'an plantureux.

A la mi-mai fin d'hiver.



1 lun S. Jacques et S. Philippe le Mineur, apôtres (Philippe signifie *aimant l'équitation*). — Ste Florine, v. et m. en Auvergne (*petite fleur*). — S. Sigismond, roi de Bourgogne et martyr (*amant chéri de la victoire*). — S. Amateur, év. d'Auxerre. — S. Arige ou Arey, évêque.

2 mar S. Athanase, patriarche d'Alexandrie (*immortel*).

3 mer S. Juvénal, év. (*jeunesse*). — Invention, c'est-à-dire découverte de la vraie croix à Jérusalem par l'impératrice Hélène.

4 jeu Ste Monique, mère de S. Augustin, patr. des veuves. — S. Florian, martyr (*florissant*).

5 ven S. Ange, martyr. — S. Pie V, pape (*pieux*). — Mort de Napoléon Ier, 1821.

6 sam S. Jean l'évangéliste, martyr à Rome, devant la porte Latine, patron des typographes, libraires et relieurs.

7 DIM S. Stanislas, évêque et martyr (*gloire*). — Ste Gisèle, épouse de S. Etienne, roi de Hongrie (*compagne*).

8 lun S. Désiré, évêque de Bourges. — S. Elade, év. d'Auxerre (*de la Hellade, grec*). — Ste Aglaé, dame romaine (*beauté et joie*).

9 mar S. Grégoire de Nazianze, arch. de Constantinople (*homme vigilant*).

10 mer S. Antonin, arch. de Florence. — S. Hermas, disciple des apôtres (*gardien*).

11 jeu Ste Solange, vierge et martyre. — Ste Palmyre, église orientale (*palmier, palme*).

12 ven Ste Flavie (*blonde*), vierge et martyre. — S. Achille, mart. à Rome (*nouveau-né*).

Grande marée vers le matin.

13 sam S. Servais, évêque. — S. Mucius, prêtre et martyr (*brave et dévoué*).

14 DIM S. Erembert, év. de Toulouse. — S. Pons ou Ponce, martyr (abrégé de pontife, *constructeur de ponts*).

15 lun S. Isidore, laboureur (d'*Isis*), patron des laboureurs. — S. Cassius ou Cassien, martyr (*sévérité, équité*). — Entrée des Français à Milan, 1796.

Temps de la sortie des orangers à Paris.

16 mar S. Honoré, évêque d'Amiens, patron des boulangers. — S. Jean Népomucène, martyr (*enfant des Grecs*). — S. Ubalde, évêque (*hardiesse*). — S. Germer, év. de Toulouse (*guerrier, chef*).

17 mer S. Pascal, franciscain (*pâques*, en hébreu, signifie *passage*, en mémoire de plusieurs passages dans l'histoire juive). — Prise de Puebla, au Mexique, 1863.

18 jeu S. Eric, roi de Suède (*diminutif de Henry*). — S. Venance, martyr. — Napoléon Ier élu empereur, 1804.
19 ven S. Yves, avocat, puis curé, patron des gens de loi. — S. Dunstan, arch. de Cantorbéry.
20 sam S. Bernardin, religieux.
21 DIM Ste Virginie. — S. Théobald ou Thibaut, év. (*hardiesse*). — 1er PRAIRIAL.
22 lun Ste Julie, Julia, Julienne, Juliette, vierge et martyre (*jeunesse*, *adolescence*). — S. Emile, mart. en Afrique (*douceur aimable*). — ROGATIONS, *maigre* en quelques lieux; processions et prières pour les biens de la terre.



23 mar S. Didier, év. et martyr (*désiré*). — ROGATIONS, 2e jour.
24 mer S. Donatien, martyr. — Esther (*étoile*) du calendrier hébraïque. — ROGATIONS, 3e jour.
25 jeu ASCENSION. — S. Urbain, pape et martyr (*de la ville*).
26 ven S. Philippe de Néri. — S. Bérenger, moine, Bérengère (*baron*, *baronne*).
27 sam S. Eutrope, év. d'Orange. — S. Hildevert, patr. des tablettiers et des drapiers. — S. Olivier, pèlerin, Olivia.
Grande marée vers midi.
28 DIM S. Germain, év. de Paris, patron des danseurs (*guerrier*).
29 lun S. Maximin, évêque.
30 mar Ste Emilie, mart. (*aimable*, *douce*). — S. Félix, m. (*heureux*). — Jeanne d'Arc est brûlée à Rouen, 1431.
31 mer Ste Pétronille, vierge.

Les jours croissent de 3 m. le mat. du 1er au 8, et de 7 m. jusqu'au 9 le soir. Ils décroissent de 5 m. du 12 au 30 le soir.

SOLEIL. Lever.	Coucher.	**LUNE.** Lever.	Coucher.	
le 1, 4 h. 3 m.	7 h. 52 m.	le 1er, 11h 57m m.	minuit 11m	P. Q.
le 11, 3 h. 58 m.	8 h. 0 m.	le 9, 7h 59m s.	4h 13m m.	P. L.
le 21, 3 h. 58 m.	8 h. 5 m.	le 16, minuit.	11h 59m m.	D. Q.
		le 23, 4h 23m m.	7h 54m s.	N. L.

Le soleil se trouve placé sous les étoiles formant le signe de L'ÉCREVISSE.

Signe par les étoiles.

Temps moyen.

Midi étant au méridien, une horloge devra marquer :
Du 1er au 13, 11 heures 58 minutes.
Du 14 au 24, midi.
Du 25 au 30, midi 2 minutes.

Proverbes ruraux et prophétiques.

S'il pleut non loin de Saint-Médard,
Le tiers des biens est au hasard

S'il pleut le jour de Saint-Médard,
Il pleut pendant quarante jours.... [*quelque part!*

L'eau de Saint-Jean ôte le vin;
Elle ne donne point de pain.

Quand les fèves sont en fleur,
Les fols sont en vigueur.

Fève fleurie
Temps de folie.

L'année en foin fertile
Est souvent année stérile.

Beau temps en juin,
Abondance de grain.

S'il pleut au jour de Saint-Gervais,
Pour les blés c'est signe mauvais.

Saint-Pierre et St-Paul pluvieux
Pour trente jours sont dangereux.

---

1 jeu S. Pamphile, martyr.
2 ven S. Erasme ou Elme, ou Edme, évêque et martyr (*amour*).
3 sam Ste Clotilde, reine de France, femme de Clovis (*illustre*), patronne des notaires. — S. Cécilius. — *Vigile, Jeûne* dans quelques diocèses.
4 DIM PENTECOTE. — S. Quirin, évêque et mart. — Bataille de Magenta, 1859.

5 lun S. Boniface, archevêque.
6 mar S. Norbert, archev. — S. Claude, archev. (*boiteux*).
7 mer S. Marcelin, évêque (de mars, *martial*). — 4 *Temps*.
8 jeu S. Médard, évêque de Noyon, patron des marchands de parapluies (*hardiesse, puissance*).
9 ven S. Félicien, martyr (de Félix, *heureux*). — Ste Pélagie, vierge et martyre à Antioche (*venant de la mer*). 4 *Temps*.
10 sam SACRÉ COEUR selon l'usage romain. — S. Landri, évêque de Paris (*puissance*). — La bienheureuse Diane (*lumière*). — 4 *Temps*.
11 DIM TRINITÉ. — S. Barnabé, apôtre (*consolation*). — Ste Roseline, chartreuse (*semblable à la rose*). — Ste Basilide (*royale*).
Grande marée vers le soir.
12 lun S. Olympe, évêque (*brillant*).
13 mar S. Antoine de Padoue, capucin. — S. Vivant, pr.
14 mer S. Valère, martyr (*puissance*). — S. Elysée. — Bataille de Marengo, 1800. — Bataille de Friedland, 1807. — Annexion de la Savoie et de Nice à la France, 1860.
15 jeu FÊTE-DIEU. — S. Modeste, martyr. Ste Crescentia, martyre (*croissance*), patronne des nourrices.



16 ven S. Fargeau, évêque.
17 sam S. Aurélien, évêque (*soleil*). — S. Prior, ermite. — S. Isaure, diacre et m. — S. Ismaël, m. en Chalcédoine.

18 DIM Ste Marine, vierge. — S. Fortuné, évêque. — Bataille de Waterloo, 1815.

19 lun S. Gervais et S. Protais, martyrs.

20 mar S. Silvère, pape et martyr.

21 mer S. Leufroy. — S. Raoul ou Rodolphe, archev. de Bourges (*secourable*). — 1er MESSIDOR, ÉTÉ.

22 jeu OCTAVE FÊTE-DIEU. — S. Paulin de Nola, Pauline (*repos*). — St Alban.

23 ven Ste Ethelrède, vulg. Audry, épouse de deux princes, vierge et abbesse. — S. Jacob, évêque de Toulouse. — *Vigile*, sans jeûne.

24 sam S. Jean-Baptiste, Jeanne, Jeannette, Jenny (naissance : la Décollation, 29 août) (signification de Jean : *très-gracieux*). — Bataille de Solferino, 1859.

Grande marée vers le soir.

25 DIM S. Prosper, docteur de l'Église (*bonheur, prospérité*). — S. Salomon, roi de Bretagne (*pacifique*).

26 lun S. Jean et S. Paul, martyrs à Rome.

27 mar S. Ladislas, roi de Hongrie. — S. Adelin, solitaire, Adèle, Adeline, Adelina (*noblesse*). — S. Ferdinand ou Fernand, év.

28 mer S. Irénée, év. de Lyon (*pacifique*). — *Vigile*, jeûne.

29 jeu S. Pierre et S. Paul, apôtres ; S. Pierre, patron des serruriers, maçons, plâtriers, tailleurs (Pierre : *rocher* ou *pierre* ; Paul : *repos*).

30 ven S. Martial, év. (*de Mars*).



1865. MESSIDOR. **JUILLET.** MOIS DES MOISSONS.

Les jours décroissent env. de 32 min. le mat. et de 27 min. le soir.

SOLEIL. Lever.	SOLEIL. Coucher.	LUNE. Lever.	LUNE. Coucher.	
le 1, 4 h. 2 m.	8 h. 5 m.	le 1er, midi 48^m	11^h51^m s.	P. Q.
le 11, 4 h. 10 m.	8 h. 0 m.	le 8, 7^h28^m s.	3^h53^m m.	P. L.
le 21, 4 h. 20 m.	7 h. 51 m.	le 15, 11^h20^m s.	midi 19^m	D. Q.
		le 22, 4^h15^m m.	7^h12^m s.	N. L.
		le 30, midi 36^m	10^h50^m s.	P. Q.


Signe par les étoiles.

Le soleil se trouve placé sous les étoiles formant le signe du LION.

Temps moyen.

Midi étant au méridien, une horloge devra marquer :
Du 1er au 31, midi 5 minutes.

Proverbes ruraux et prophétiques.

En juillet
La faucille au poignet.

A la Madeleine (22)
La noix est pleine.

A la Saint-Laurent (10 août)
On fouille dedans.

Qui veut bon navet
Le sème en juillet.

---

1 sam S. Léonore, év. (dont on a fait Eléonore) (*lion, courage*).
2 DIM VISITATION DE LA SAINTE VIERGE. — Napoléon commence la conquête de l'Egypte. 1798.
3 lun S. Anatole, évêque (*aurore* ou *approche d'un astre*). — S. Héliodore, év. (*présent du soleil*). — S. Bertrand, év. de Mons.
4 mar Translation de S. Martin, S. Martin d'été, fête des tonneliers. — Ste Berthe, abbesse (*très-illustre*). — S. Odon, archev. de Cantorbéry. Voir 18 nov.
5 mer Ste Zoé, martyre (*vie*).
6 jeu S. Ulric, évêque (*heureux*).
7 ven Ste Hedelburge ou Aubierge, abbesse. — S. Eudes ou Odo, év. en Espagne (*riche*). Voir 18 nov.
8 sam Ste Elisabeth, reine de Portugal (*serment de Dieu*). On a fait de ce nom : Elisa, Elise, Lisbeth, Babet.
9 DIM S. Ephrem, docteur. — FÊTE DU SACRÉ COEUR DE JÉSUS.

10 lun Ste Félicité et ses sept enfants, martyrs (de Félix, *heureux*). Grande marée vers le matin.

11 mar Translation de S. Benoît.

12 mer S. Gualbert, abbé. — Paix de Villafranca. 1859.

13 jeu S. Eugène de Carthage.

14 ven S. Bonaventure, cardinal. — Révolution de 1789.



15 sam S. Henry, emper. d'Allemagne (*honneur* et *puissance*). Ary est l'abrégé de Henry. — Ste Sarah, v. en Egypte (*parfum*).

16 DIM Ste Renelde, vierge, sœur de Ste Gudule.

17 lun S. Alexis, confesseur de la foi (*secourable*). — Ste Marceline, vierge (de Marcel, *martial*).

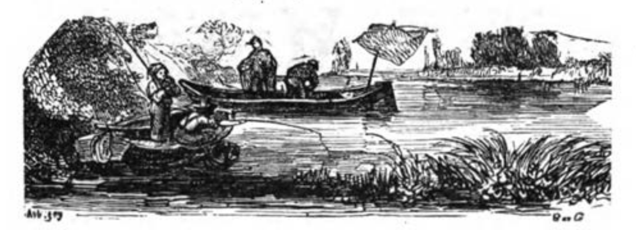
18 mar S. Thomas d'Aquin (*admirable*). — S. Arnoul, év., patron des brasseurs.

19 mer S. Vincent de Paul. — S. Arsène, anachorète (*fermeté*). — S. Frédéric, év. et m. (*pacifique*).

20 jeu Ste Marguerite, vierge et mart. (*diamant, pierre précieuse*), patronne des femmes en couches. — 1er THERMIDOR.

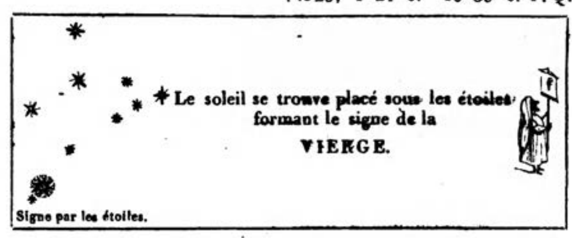
21 ven S. Victor, mart. (*triomphateur*). — Bat. des Pyramides, 1798.
22 sam Ste Marie-Madeleine, amie de Jésus-Christ, non pécheresse, non pénitente, et qu'il ne faut pas confondre, selon une tradition erronée, avec la femme pécheresse. • Voir les preuves dans l'*Almanach prophétique*, 1861. Ste Madeleine, dont le nom signifie *magnificence*, est la patronne des parfumeurs et gantiers, à cause des parfums dont on suppose qu'elle fit usage.
23 DIM Ste Hérondine, vierge romaine. — S. Apollinaire, év. et m., patron des épingliers (*astre*).
24 lun Ste Christine, vierge et martyre.
Grande marée vers le soir.
25 mar S. Jacques le Majeur, apôtre, patron des meuniers et des chapeliers. — S. Christophe, martyr, patron des portefaix, à cause de sa taille colossale.
26 mer S. Marcel, év. de Paris, translation.
27 jeu S. Pantaléon, médecin. — S. Aurèle, martyr en Espagne. — Révolution de 1830.
28 ven Ste Anne, Anna, Annette, Anaïs, Nanine, Ninette, Ninon (*grâce*), patronne des institutrices et des menuisiers. — S. Joachim, père de la sainte Vierge.
29 sam Ste Marthe avec Marie-Madeleine étaient hôtesses et amies de Jésus-Christ (*piquante, agaçante*). — Ste Béatrix ou Béatrice, martyre à Rome (*béate* ou *heureuse*).
30 DIM S. Ignace de Loyola.
31 lun S. Germain l'Auxerrois, évêque.

Les almanachs placent ordinairement au 24 de ce mois la *canicule*, et cela sans raison. La canicule (traduction : *petit chien*) est le temps où la chaleur extrême fait tomber les animaux dans la langueur et l'abattement. Il n'y a donc aucune raison d'annoncer cette époque à jour fixe. Elle s'annonçait autrefois par l'apparition de la constellation du chien qui contient l'étoile *Sirius*.



Les jours décroissent env. de 43 m. le matin et de 54 min. le soir.

SOLEIL.		LUNE.	
Lever.	Coucher.	Lever.	Coucher.
le 1, 4 h. 34 m.	7 h. 37 m.	le 7, 7h 18m s.	4h 59m m. P. L.
le 11, 4 h. 48 m.	7 h. 21 m.	le 13, 10h 37m s.	midi 35m D. Q.
le 21, 5 h. 2 m.	7 h. 3 m.	le 21, 5h 16m m.	6h 46m s. N. L.
		le 29, 1h 21m s.	10h 39m s. P. Q.



Temps moyen.

Midi étant au méridien, une horloge devra marquer :
Du 1er au 20, midi 5 minutes. | Du 21 au 31, midi.

Proverbes ruraux et prophétiques.

Quand il pleut en août
Il pleut miel et bon moût (vin).

S'il pleut à la Saint-Laurent,
Cette pluie arrive à temps.



1 mar Ste Sophie (*sagesse*). — Ste Espérance, Ste Foi et Ste Charité, ses filles, martyrisées toutes ensemble à Rome. S. Spire, év.
2 mer Susception ou réception d'un morceau de la vraie croix à N. D. de Paris en 1109. — S. Etienne, pape, Etiennette (*couronne, couronnée*). — S. Gustave (*auguste*).
3 jeu Ste Lydie, mde de pourpre à Philippe, hôtesse de S. Paul.
4 ven S. Dominique, fond. des Dominicains (de *Dominus*).
5 sam N. D. des Neiges. — S. Yon, prêtre. — S. Oswald, roi d'Angleterre (*brave*). — S. Abel, archev. — S. Cassien, év. d'Autun, patron des écrivains et maîtres d'écoles.
6 DIM Transfiguration de N. S. J. C.



7 lun S. Gaëtan. — S. Albert, carm. Voy. aussi 8 avril.
8 mar S. Justin, martyr.
Grande marée vers le soir.
9 mer S. Romain, m. à Rome. — Avénem. de Louis-Philippe, 1830.
10 jeu S. Laurent, mart. (de *laurus*, laurier), patron des verriers. Voyez Laurence, 8 oct. — Ste Philomène, v. et m. (*courageuse*). — Prise des Tuileries, chute de Louis XVI, 1792.
11 ven Ste Susanne, v. et m. à Rome; Suzon, Suzette (*fleur splendide*). — S. Alexandre, charbonnier, puis év. — Réception par S. Louis de la sainte couronne d'épines à Paris, 1239.

12 sam Ste Claire ou Clara, institutrice de l'ordre du *silence perpétuel*; Clary, Clarisse, Clairette (*illustre*), patronne des miroitiers, vitriers, cristalliers, doreurs et brodeurs.
13 DIM S. Hippolyte, soldat, martyrisé avec S. Etienne (*écorché par les chevaux*). — Ste Radegonde, reine de France. — S. Raimond Nonat.
14 lun S. Eusèbe, prêtre. — Maigre et jeûne.
15 mar ASSOMPTION de la sainte Vierge Marie; Maria, Marianne, Mariette (*amertume*). — S. NAPOLÉON, Néopole ou Neopolus, martyr à Alexandrie sous Dioclétien. Naissance de Napoléon Ier, 1769.
16 mer S. Roch. — S. Raoul, moine; même nom que Rodolphe (*secourable*).
17 jeu S. Mammès, berger. — S. Carloman, duc des Français et moine, huitième siècle.
18 ven Ste Hélène, impératrice.
19 sam S. Louis, évêque de Toulouse. — 1er FRUCTIDOR.
20 DIM S. Bernard, abbé. — S. Philibert, abbé de Jumiéges (*brave*).
21 lun S. Privat, évêque.
22 mar S. Symphorien, martyr à Autun.

Grande marée vers le soir.

23 mer Ste Chantal, fondatrice des Visitandines, aïeule de madame de Sévigné. — S. Sidoine, évêque.
24 jeu S. Barthélemy, ap., patron des tailleurs et des tanneurs.
25 ven S. Louis, roi de France; Ludovicus, Ludovic, Loys, Aloys; Louise, Louisa, Louisette, Louison, Lise, Lisette, Héloise (*illustre*), patron des limonadiers, coiffeurs, bonnetiers, passementiers, éventaillistes.
26 sam S. Zéphirin, pape. — S. Genès, comédien et martyr à Rome, patron des comédiens. — S. Eulalius, év. de Nevers.
27 DIM S. Césaire, évêque d'Arles.
28 lun S. Augustin, docteur de l'Eglise (*croissance*). — La B. Adelinde, abbesse. — S. Vivien, évêque.
29 mar Décollation de S. Jean-Baptiste. — S. Adelphe, év. de Metz; Adelphine, Delphine (*fraternité*). — S. Nicias ou Nicéas, m. (*triomphateur*). — S. Alberic, soldat (*commandement*).
30 mer S. Fiacre, anachorète, patron des horticulteurs. — Ste Rose de Lima, vierge. — S. Eone, év. — S. Agile ou Aile, abb.
31 jeu Ste Isabelle, vierge, sœur unique de S. Louis, fondatr. du couvent de Longchamps, près Paris (*serment sacré*). — S. Ovide, martyr à Rome. — S. Moïse, d'abord voleur de grand chemin, puis pénitent, anachorète et martyr. — S. Aristide, philosophe d'Athènes, converti.

Les jours décroissent env. de 43 min. le mat. et de 62 min. le soir.

SOLEIL.		LUNE.		
Lever.	Coucher.	Lever.	Coucher.	
le 1, 5 h. 17 m.	6 h. 41 m.	le 5, 6h 18m m.	5h 6m s.	P. L.
le 11, 5 h. 31 m.	6 h. 20 m.	le 12, 11h 2m s.	1h 37m s.	D. Q.
le 21, 5 h. 46 m.	5 h. 59 m.	le 19, 5h 12m m.	5h 38m s.	N. L.
		le 28, 1h 46m m.	11h 9m s.	P. Q.

Le soleil se trouve placé sous les étoiles formant le signe de la

BALANCE.

Signe par les étoiles.

Temps moyen.

Midi étant au méridien, une horloge devra marquer :
Du 1er au 8, midi.
Du 9 au 15, 11 heures 56 minutes.
Du 16 au 23, 11 53
Du 26 au 30, 11 50

Proverbes ruraux et prophétiques.

Si l'osier fleurit,
Le raisin mûrit.

Quinze jours avant Saint-Michel
L'eau ne demeure pas au ciel.

Septembre est le *mai* d'automne.

A la Saint-Leu
La lampe au cleu (clou).

A la Saint-Matthieu, les jours
Égaux aux nuits dans leur cours.

Départ des hirondelles.

---

1 ven S. Leu ou Loup, *lupus*, év. de Sens. — S. Gilles, abbé.
2 sam S. Lazare, frère de Ste Marthe. — Jour néfaste du massacre dans les prisons de Paris, 1792.
3 DIM S. Grégoire le Grand, pape, jour de son sacre, sa mort 12 mars.— Ste Phébé, diaconesse (*lumière*).
4 lun Ste Rosalie, vierge et solitaire, princesse du sang impérial de Charlemagne (*rosée*); Rosette, Rosita, Rosine. Elle est le sujet d'une grande fête à Palerme, où sont ses reliques dans une grotte célèbre qu'elle a habitée. — S. Marin, maçon et ermite, fondat. de la rép. de Saint-Marin.
5 mar S. Bertin, abbé. — S. Victorin, abbé. — Le B. Gentil, m.
6 mer S. Eleuthère, abbé (*libre*). — Ste Reine, vierge et mart.

7 jeu S. Cloud, petit-fils de Clovis, patron des cloutiers; grande et célèbre fête près Paris.
Très-grande marée vers le matin.

8 ven Nativité de N. D.



9 sam S. Omer, évêque. — La B. Séraphine, abbesse. — Prise de Sébastopol, 1855.

10 DIM Ste Pulchérie, impératrice (*très-belle*). — Temps du départ des hirondelles.

11 lun* S. Hyacinthe, évêque (*précieuse fleur*). — S. Patient. — S. Emilien, év. (*doux, aimable*).

12 mar S. Raphaël, archange (*guérison par la divinité*). — Ste Bone ou Bonne, vierge.

13 mer S. Amé ou Aimé, évêque. — S. Maurille.

14 jeu Exaltation (*triomphe*) de la sainte croix par Constantin et par Héraclius. — Entrée des Français à Moscou, 1812.

15 ven S. Nicétas, martyr. — S. Nicomède, prêtre. — S. Alfred le Grand, roi d'Angleterre (*pacifique*).

16 sam Ste Euphémie, vierge et m. (*parole agréable*). — S. Cyprien, évêque (*natif de Chypre*). — Ste Eugénie, abbesse (d'*heureuse naissance* ou *génération*). — Ste Edithe, fille du roi Edgard d'Angleterre, morte sœur de charité après

avoir refusé la couronne (*noblesse*). — S. Ninias, apôtre des Pictes.

17 DIM S. Lambert, évêque, patron de la ville de Liége (*puissant*).

18 lun S. Jean Chrysostome, doct. de l'Eglise. — S. Thomas de Villeneuve, archev. — Temps de la rentrée, à Paris, des plantes d'orangerie.

19 mar S. Janvier, évêque. Très-célèbre à Naples, où son sang, conservé, se liquéfie le jour de sa fête.

20 mer S. Eustache, martyr. — Bat. de Valmy, 1792.— 4 *Temps*.

21 jeu S. Matthieu, évangéliste (*don*, *présent* ou *homme savant*).— Ste Iphigénie, vierge en Ethiopie.—Etablissement de la République française, 1792.

Grande marée vers le matin.

22 ven S. Maurice (*né en Mauritanie*), commandant de la Légion Thébaine, et martyrisé avec toute sa légion de dix mille hommes, patron des militaires et aussi patron des teinturiers. — 4 *Temps*.

23 sam Ste Thècle, v. et m. — 4 *Temps*. — 1er VENDÉMIAIRE. — AUTOMNE.

24 DIM Ste Susanne, vierge et m. en Palestine; Suzon, Suzette (*fleur splendide*). — S. Andoche, prêtre.

25 lun S. Firmin, prem. évêq. d'Amiens, m. (*fermeté*).

26 mar Ste Justine, martyre à Padoue, dont elle est la patronne, ainsi que de Venise, avec S. Marc (*justice*, *équité*).

27 mer S. Côme et S. Damien, martyrs, patrons des chirurgiens. — S. Florentin, m. — S. Elzéar, dim. d'Eléazar. — Le vénér. Armand, moine (*guerrier*).

28 jeu S. Ceran, év. de Paris. — S. Théodore, soldat, m. (*don de Dieu*). — S. Venceslas, duc de Bohême.

29 ven S. Michel, ange tutélaire de la France (*représentation* ou *portrait de Dieu*). — Fête de tous les anges.

30 sam S. Jérôme, doct. de l'Eglise (*nom saint*, *nom sacré*).



Les jours décroissent env. de 47 min. le mat. et de 59 min. le soir.

SOLEIL.		LUNE.	
Lever.	Coucher.	Lever.	Coucher.
le 1, 6 h. 0 m.	5 h. 38 m.	le 4, 5h 18m s.	5h 15m m. P. L.
le 11, 6 h. 15 m.	5 h. 17 m.	le 11, 10h 54m s.	1h 10m s. D. Q.
le 21, 6 h. 31 m.	4 h. 58 m.	le 19, 6h 8m m.	4h 59m s. N. L.
		le 27, 1h 3m m.	11h 6m s. P. Q.



Signe par les étoiles.

Le soleil se trouve placé sous les étoiles formant le signe du
SCORPION.

Temps moyen.

Midi étant au méridien, une horloge devra marquer :
Du 1er au 10, 11 heures 48 minutes.
Du 11 au 31, 11 45

Proverbes ruraux et prophétiques.

A la Saint-Remi
Tous perdreaux sont perdrix.
Saint Crépin, la mort aux mouches.
Au négligent laboureur,
Les rats mangent le meilleur.

A la Saint-Simon
Une mouche vaut un pigeon.
Courts rameaux, longue vendange.

1 DIM S. Remi, évêque de Reims. — S. Waston ou Gaston, patron de Condé en Hainaut (*hôte*, de *gasthaus*).
2 lun Les Saints Anges gardiens. — S. Léger, év. et martyr.



3 mar S. Denis l'Aréopagite, premier évêque d'Athènes et mart.
4 mer S. François d'Assise, fondateur de l'ordre des Franciscains (capucins). (*Franck, franc, libre.*)— Eclipse de lune.
5 jeu Ste Aure, abbesse. — Ste Placide, m.
6 ven S. Bruno, fondateur des chartreux.
Très-grande marée vers le matin.
7 sam S. Serge, Sergius, martyr, célèbre en Russie. — Jour où ont eu lieu les noces de Cana.
8 DIM Ste Brigitte, veuve. — Ste Thaïs, pénitente. — Ste Pélagie, pénitente. — S. Amour, diacre. — Ste Laurence, m. à Ancône. Voyez Laurent, 10 août. — *Vigile*, sans jeûne.
9 lun S. Denis, apôtre des Gaules et év. de Paris, martyrisé à Montmartre avec ses compagnons Rustique et Eleuthère. — S. Démétrius, Dimitri, Dmitri, m. (*venant de Dieu*).
10 mar S. Paulin, évêque.
11 mer S. Nicaise, prêtre.
12 jeu S. Wilfrid, évêque.
13 ven S. Edouard le confesseur, roi d'Angleterre, ou Edgar (*constant dans sa croyance*). — Napoléon à Ste-Hélène, 1815.
14 sam S. Caliste, pape. — Bataille d'Iéna, 1806.
15 DIM Ste Thérèse, fond. des carmélites déchaussées (*farouche*).
16 lun S. Anastase, ermite (*revivre*). — S. Gal, évêque. — Mort de la reine Marie-Antoinette, 1793.
17 mar S. Cerbonay, évêque.
18 mer S. Luc, év., médec. et peintre (*vive lumière*), pat. des peintres. Eclipse de soleil.
19 jeu S. Savinien, premier évêque de Sens.
20 ven S. Caprais, abbé. — S. Fauste, év. de Riez.
21 sam Ste Ursule, abbesse, et ses 11 compagnes, martyres (non 11,000, comme on le dit à Cologne) (d'*ursa*, *ourse*, *petite ourse*). — Ste Céline, vierge; Cœlina, Célina, Célinie. — S. Hilarion, fond. de la vie monastique en Palestine.
Grande marée vers le matin.
22 DIM S. Mellon, premier évêque de Rouen. — Ste Alodie, martyre.
23 lun S. Théodoret, prêtre. — S. Gratien, év. — 1er BRUMAIRE.
24 mar S. Magloire, évêque. — S. Evergite, év.
25 mer SS. Crépin et Crépinien, cordonniers, martyrs à Soissons, patrons des chaussuriers.
26 jeu S. Rustique, év. de Narbonne. — S. Evariste, pape (*très-bon*).
27 ven S. Frumence, apôtre de l'Ethiopie.
28 sam S. Simon (*obéissant*), S. Jude, apôtres, patrons des maçons.
29 DIM S. Narcisse, év. — Ste Ermelinde, vierge (*fille de guerrier*).
30 lun S. Lucain, martyr.
31 mar S. Quentin, martyr. — *Maigre et jeûne.* 2

Les jours décroissent env. de 45 min. le mat. et de 34 min. le soir.

SOLEIL.		LUNE.	
Lever.	Coucher.	Lever.	Coucher.
le 1, 6 h. 48 m.	4 h. 38 m.	le 3, 5h 0m s.	6h42m m. P. L.
le 11, 7 h. 4 m.	4 h. 24 m.	le 10, 11h 54m s.	minuit 54m D. Q.
le 21, 7 h. 20 m.	4 h. 12 m.	le 18, 7h 1m m.	4h 36m s. N. L.
		le 26, midi 42m	minuit P. Q.



Temps moyen.

Midi étant au méridien, une horloge doit marquer :
Du 1er au 10, 11 heures 43 minutes.
Du 11 au 20, 11 46
Du 21 au 30, 11 47

Proverbes ruraux et prophétiques.

Entre la Toussaint et Noël
Ne peut trop pleuvoir ni venter.
Notre-Dame après
Pour boire il est prêt.

A la Saint-Martin bois le bon vin,
Et laisse l'eau pour le moulin.
A la Toussaint les blés semés
Et tous les fruits bien enserrés.

---

1 mer FÊTE DE TOUS LES SAINTS. — St Amable, patron de Riom en Auvergne.
2 jeu *Commémoration des morts :* Fête des âmes.
3 ven S. Marcel, év. de Paris, patron des gainiers, merciers, drapiers, menuisiers. — S. Hubert, fête des chasseurs.
4 sam S. Charles Borromée, archev. de Milan; Caroline et Charlotte sont dérivées de Charles, ainsi que Carle. — S. Emmeric ou Emery, prince de Hongrie.
Très-grande marée vers le soir.
5 DIM Ste Elisabeth, mère de S. Jean-Bapt., omise dans les vies des saints. Voir 8 juill. et 19 nov. — Ste Bertilde, abbesse de Chelles.
6 lun S. Léonard, ermite, patron des pauvres prisonniers.
7 mar S. Amarante, m. — S. Florent, évêque. — S. Hercule, év. de Pérouse et m.

8 mer Fête de toutes les saintes reliques.
9 jeu S. Mathurin, prêtre. — Journée du 18 brumaire; Consulat, 1799.
10 ven S. Juste, arch. — Ste Florence, m. — Ste Nymphe, vierge en Sicile.



11 sam S. Martin. Eté de la St-Martin, patron, avec S. Maurice, des militaires, patron encore des tisserands, tanneurs, corroyeurs. — Epoque restée dans les campagnes celle des fermages.
12 DIM S. René (*qui renaît*), patron d'Angers. — Ste Estelle, vierge (*heureuse étoile*).
13 lun S. Brice, év. — Prem. entrée des Français à Vienne, 1805.
14 mar S. Maclou, Malo ou Mahout, évêque.
15 mer S. Eugène, martyr à Deuil, près Paris. — FÊTE DE L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE.
16 jeu S. Edme ou Edmond, archev. (*heureux maître*), voir au 20. — S. Léopold le Pieux, marquis d'Autriche, onzième siècle (*bon seigneur*).
17 ven S. Agnan, év. — S. Alphée, m. (*secourable*). — Passage du pont d'Arcole, 1796.
18 sam S. Othon, Odon, Odo, Aude, ou encore Eudes, abbé de Cluny (*contraction* de *dominus*, seigneur); Eudes est la traduction latine du nom de Odo. — Ste Aude, vierge
19 DIM Ste Elisabeth de Hongrie, miracle des roses, veuve du landgrave de Thuringe, et morte de misère dans l'hôpital fondé par elle; patronne des dentellières. Voy. 8 juill. et 5 nov.

Grande marée vers le soir.

20 lun S. Edmond, roi d'Angleterre.
21 mar PRÉSENTATION de la Ste Vierge au temple.



22 mer Ste Cécile, patronne des musiciens (*bonne maîtresse*). — S. Philémon (*baiser d'amour*) et Ste Appie, sa femme, mart. — 1er FRIMAIRE.
23 jeu S. Clément, pape.
24 ven S. Séverin, solitaire à Paris. — Ste Flore, m.
25 sam Ste Catherine, fête des demoiselles (*pureté*).
26 DIM Ste Geneviève des ardents. — Ste Delphine, épouse de S. Elzéar et vierge. — S. Conrad, év.
27 lun S. Maxime, évêque (*très-grand*).
28 mar S. Sosthène, disciple de S. Paul (*force morale*). — S. Conrad, Conradin (*hardi*).
29 mer S. Saturnin de Toulouse.
30 jeu S. André, apôtre.



Les jours décroissent de 22 min. le mat. dans le mois, et de 3 min. le soir jusqu'au 9. Ils croissent le soir de 10 min. du 16 au 31.

SOLEIL.		LUNE.		
Lever.	Coucher.	Lever.	Coucher.	
le 1, 7 h. 34 m.	4 h. 4 m.	le 2, $4^{h}22^{m}$ s.	$6^{h}44^{m}$ m.	P.L.
le 11, 7 h. 45 m.	4 h. 1 m.	le 10, minuit.	midi 16^{m}	D.Q.
le 21, 7 h. 53 m.	4 h. 3 m.	le 18, $7^{h}37^{m}$ m.	$4^{h}49^{m}$ s.	N.L.
		le 25, $11^{h}45^{m}$ m.	minuit.	P.Q.

Le soleil se trouve placé sous les étoiles formant le signe du

CAPRICORNE.

Signe par les étoiles.

Temps moyen.

Midi étant au méridien, une horloge devra marquer :
Du 1er au 10, 11 heures 50 minutes.
Du 11 au 20, 11 — 55 —
Du 21 au 31, midi.

Proverbes ruraux et prophétiques.

Si l'hiver ne fait son devoir
Aux mois de décembre et janvier,
Au plus tard il se fera voir
Dès le deuxième février.

A Noël au balcon,
A Pâques au tison.

Quand on voit un hiver avant Noël,
On est sûr d'en avoir deux.

A Noël les moucherons,
A Pâques les glaçons.

Qui se chauffe au soleil à Noël le saint jour
Devra brûler du bois quand Pâque aura son tour.

A la Saint-Thomas les jours sont au plus bas.

---

1 ven S. Eloi, orfévre, maître des monnaies, puis év. de Noyon; patron des orfévres, forgerons, serruriers (*bon jugement*).
2 sam S. Léonce, soldat et martyr; Léontine (*lion*). — Sacre de Napoléon Ier, 1804. — Bataille d'Austerlitz, 1805. — Chute de la deuxième République française, 1852. — Napoléon III empereur, 1852.
3 DIM AVENT. — S. François Xavier, apôtre des Indes.
4 lun Ste Barbe, martyrisée en Egypte (*barbare*), patronne des artilleurs, arquebusiers, artificiers, mineurs, pompiers, marins; patronne aussi des hommes et des femmes mariés. — S. Osmond, év. — Entrée des Français à Madrid, 1808.

Grande marée vers le matin.

5 mar S. Sabas, abbé. — S. Nisier, Nicièce ou Nicet, évêque. — Ste Crispine, m.
6 mer S. Nicolas, Colin, Colas, Nicole, Nicolette (*victoire*), fête des garçons et férie en grand renom en Russie; patron aussi des fleuristes et des emballeurs.
7 jeu Ste Fare, abbesse. — S. Ambroise : Ordination.
8 ven IMMACULÉE CONCEPTION de la sainte Vierge.
9 sam Ste Léocadie, vierge et martyre.
10 DIM Ste Valère, vierge et mart. (*force, puissance*). — Napoléon III président de la deuxième République, 1848.
11 lun S. Daniel stylite.
12 mar S. Valéry, abbé. — Ste Odile, abbesse.
13 mer Ste Luce ou Lucie, v. et m.; Lucile, Lucinde (*lumière*).
14 jeu S. Nicaise, évêque de Reims.
15 ven S. Mesmin, abbé.
16 sam Ste Adélaïde, impératrice, femme d'Othon le Grand (*fille noble*). On dérive de ce nom : Adèle, Adeline, Adelina, et même, par contraction : Alice, Alix, Alice, Aline, Délia. — Ste Blanche, vierge.
17 DIM Ste Olympiade, veuve (*qui brille au plus haut des cieux*); Olympe, Olympie.
18 lun S. Gatien, premier évêque de Tours.
19 mar Ste Meuris, martyre. — S. Timothée, martyr.
Grande marée vers le soir.
20 mer S. Philogone, évêque. — 4 *Temps*.
21 jeu S. Thomas, apôtre. — 1er NIVOSE. — HIVER.
22 ven S. Thémistocle, berger, m. — S. Honorat. — Ste Angelina, abbesse. — 4 *Temps*.
23 sam Ste Victoire, vierge et martyre. — 4 *Temps*.
24 DIM S. Delphin, év. — Ste Trasille et Ste Emilienne, vierge. — Ste Irmine, abb. — *Vigile, jeûne*.
25 lun NOEL. On en tire les noms de Natal, Natalis, Natalie (*naissance*).
26 mar S. Etienne, diacre, premier martyr.
27 mer S. Jean, ap. et évangéliste, patron des parcheminiers.
28 jeu Saints Innocents.
29 ven Ste Mélanie, dame romaine (*brune* ou *noire*).
30 sam Ste Colombe, martyre à Sens.
31 DIM S. Sylvestre, pape. — Il y a huit saints de ce nom.

N. B. Avant le Concordat, dans la série de 16 jours, depuis le 24 décembre (ce jour étant dimanche) jusqu'au 7 janvier (dimanche), ceux qui étaient fêtés et chômés étaient au nombre de 10.



SIGNES DU ZODIAQUE.

			Degrés.
0	♈	*Aries*, le Bélier. Mars	0
1	♉	*Taurus*, le Taureau. Avril	30
2	♊	*Gemini*, les Gémeaux. Mai	60
3	♋	*Cancer*, l'Écrevisse. Juin.	90
4	♌	*Leo*, le Lion. Juillet.	120
5	♍	*Virgo*, la Vierge. Août.	150
6	♎	*Libra*, la Balance. Septembre	180
7	♏	*Scorpius*, le Scorpion. Octobre.	210
8	♐	*Sagittarius*, le Sagittaire. Novembre . .	240
9	♑	*Capricornus*, le Capricorne. Décembre.	270
10	♒	*Aquarius*, le Verseau. Janvier	300
11	♓	*Pisces*, les Poissons. Février.	330

☉ Soleil. ☾ Lune.

PLANÈTES.

☿ Mercure.	♁ La Terre.	♃ Jupiter.	♅ Uranus.
♀ Vénus.	♂ Mars.	♄ Saturne.	♆ Neptune.

PLANÈTES ENTRE MARS ET JUPITER DANS L'ORDRE DES DÉCOUVERTES.

Cérès.
Pallas.
Junon.
Vesta.
Astrée.
Hébé.
Iris.
Flore.
Métis
Hygie.
Parthénope.
Victoria.
Égérie.
Irène.
Eumonia.
Psyché.
Thétis.
Melpomène.
Fortuna.
Massalia,
Lutetia.
Calliope.
Thalie.
Thémis.
Phocéa.
Proserpine.
Euterpe.
Bellone.
Amphitrite.
Uranie.
Euphrosyne.
Pomone.
Polymnie.
Circé.
Leucothée.
Atalante.
Fides.
Léda.
Lætitia.
Harmonia.
Daphné.
Isis.
Ariane.
Nysa.
Eugénia.
Hestia.
Aglaïa.
Doris.
Palès.
Virginia.
Nemausa.
Europa.
Calypso.
Alexandra.
Pandore.
Melæte.
Mnémosyne.
Olympia.
Concordia.
Danaé.
Echo.
Erato.
Eusonia.
Angelina.
Maximiliana.
Maja.
Asia.
Leto.
Hesperia.
Panopea.
Niobé.
Feronia.
Clytia.
Galathea.
Freia.

PHÉNOMÈNE DES MARÉES :

CE QUE L'ON EN PEUT PRONOSTIQUER.

Les astres s'attirent entre eux par le phénomène que l'on appelle en conséquence *attraction.*

Cet effet se produit d'une manière sensible sur la mer, que le soleil et la lune attirent et soulèvent successivement deux fois par jour à mesure de leur passage au-dessus des eaux.

L'action de ces deux astres y contribue, mais surtout celle de la lune, que l'on compte pour les trois quarts dans l'effet, et c'est aussi d'après ses phases que l'on prédit à l'avance le moment juste où cet effet aura lieu. Quand l'attraction du soleil se combine avec celle de la lune, la force est plus puissante, et c'est ce qui produit les *grandes marées;* alors les eaux s'élèvent de plusieurs mètres pendant six heures, c'est le *flux,* puis elles retombent pendant les six heures suivantes, ce qu'on nomme le *reflux.* Alors les eaux sont refoulées avec une grande force dans tous les fleuves affluents, les nettoient de leurs impuretés, et ce flux donne aux vaisseaux la possibilité d'entrer dans les ports.

Si le vent vient pendant ce temps du côté de la mer, sa force est plus grande, de grands désordres peuvent avoir lieu dans l'atmosphère et amener des pluies abondantes sur les continents. Telle est la conséquence des marées pour produire des changements dans la température.

C'est pour cette raison que nous avons placé dans le calendrier l'indication des jours de l'influence des grandes marées, afin que l'on puisse, en combinant les indications du vent et du baromètre, se rendre compte autant que possible de la température à prévoir.

Du reste l'élévation des marées est proportionnelle avec la grandeur et la profondeur de la mer ; dans les mers étroites ou intérieures, il n'existe que peu ou point de

marée; la Méditerranée en a une à peine sensible; la *mer Noire* et la *mer Caspienne* n'en ont aucune.

D'après ces données, on pourra rejeter les prétendues *influences* de la lune, considérées par les savants comme à peu près nulles par elles-mêmes, sauf ce que nous avons dit de l'effet des marées, la force d'attraction de la lune se bornant à soulever de quelques mètres la surface de la mer.

GRANDES MARÉES DE 1865.

Le tableau ci-dessous renferme les hauteurs de toutes les grandes marées pour 1864. On a pris pour l'unité de hauteur la *moitié* de la hauteur moyenne de la *marée totale*, qui arrive un jour ou deux après la syzygie (*nouvelle* ou *pleine lune*), quand le soleil et la lune, au moment de la syzygie, sont dans l'équateur et dans leurs moyennes distances à la terre.

	Jours et heures de la syzygie.	*Haut. de la marée.*		*Jours et heures de la syzygie.*	*Haut. de la marée.*
Janv.	P.L. le 11 à 11 h. 9 m. soir.	0,85	Juill.	P.L. le 8 à 8 h. 36 m. soir.	0,80
	N.L. le 27 à 9 h. 40 m. mat.	1,05		N.L. le 22 à 6 h. 59 m. soir.	0,87
Févr.	P.L. le 10 à 4 h. 36 m. soir.	0,87	Août	P.L. le 7 à 5 h. 39 m. mat.	1,01
	N.L. le 25 à 8 h. 12 m. soir.	1,15		N.L. le 21, à 7 h. 27 m. mat.	0,88
Mars	P.L. le 12 à 10 h. 51 m. mat.	0,87	Sept.	P.L. le 5 à 2 h. 1 m. soir.	1,12
	N.L. le 27 à 5 h. 37 m. mat.	1,16		N.L. le 19 à 10 h. 55 m. soir.	1,16
Avril	P.L. le 11 à 4 h. 37 m. soir.	0,85	Oct.	P.L. le 4 à 10 h. 41 m. soir.	0.87
	N.L. le 25 à 2 h. 23 m. soir.	1,08		N.L. le 19 à 4 h. 57 m. soir.	0,85
Mai.	P.L. le 10 à 8 h. 32 m. soir.	0,83	Nov.	P.L. le 3 à 8 h. 12 m. mat.	1,10
	N.L. le 24 à 10 h. 59 m. soir.	0,97		N.L. le 18 à 11 h. 9 m. mat.	0,82
Juin.	P.L. le 9 à 9 h. 50 m. mat.	0,83	Déc.	P.L. le 2 à 6 h. 54 m. soir.	1,20
	N.L. le 23 à 8 h. 6 m. mat.	0,89		N.L. le 18 à 4 h. 55 m. mat.	0,85
				P.L. le 32 à 6 h. 57 m. mat.	0,95

On a remarqué que, dans nos ports, LES PLUS GRANDES MARÉES SUIVENT D'UN JOUR ET DEMI LA NOUVELLE ET LA PLEINE LUNE. *Ainsi on aura l'époque où elles arrivent en ajoutant un jour et demi à la date des syzygies.* On voit par ce tableau que pendant l'année 1865 les plus fortes marées seront celles des 27 février, 28 mars, 27 avril,

7 septembre, 6 octobre et 4 novembre. Ces marées, surtout celles des 27 février, 28 mars et 6 octobre pourraient occasionner quelques désastres si elles étaient favorisées par des vents venant de la mer.

Voici l'unité de hauteur pour quelques ports :

Port de Brest. . . .	3 m.	21	Port de Saint-Malo .	5 m.	98
Lorient. . .	2	24	Audierne. .	2	00
Cherbourg .	2	70	Croisic . . .	2	68
Granville. .	6	35	Dieppe . . .	4	40

L'unité de hauteur à Brest est connue avec une grande exactitude. Elle a été déduite d'un grand nombre d'observations de hautes et basses mers équinoxiales. La moyenne de ces observations a donné $6^{m},415$ pour la différence entre les hautes et basses marées; la moitié de ce nombre, ou $3^{m},21$, est ce qu'on appelle l'*unité de hauteur*.

Pour avoir la hauteur d'une grande marée dans un port, il faut multiplier la hauteur de la marée prise dans le tableau précédent par l'unité de hauteur qui convient à ce port.

Exemple. Quelle sera à Brest la hauteur de la marée qui arrivera le 28 mars, un jour et demi après la syzygie du 27? Multipliez $3^{m},21$, unité de hauteur à Brest, par le facteur 1,16 du tableau, vous aurez $3^{m},72$ pour la hauteur de la mer au-dessus du niveau moyen qui aurait lieu si l'action du soleil et de la lune venait à cesser.



TABLEAU DES ÉCLIPSES DE 1865.

Il y aura en 1865 deux éclipses de lune et deux éclipses de soleil.

Première éclipse de lune le 10 avril 1865, en partie visible à Paris.

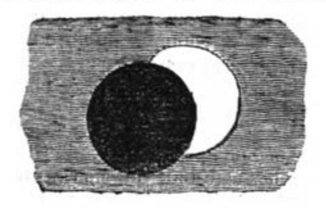
Entrée dans la pénombre	à 2 h.	11 m.	du matin.
— dans l'ombre	à 3 h.	54 m.	
Milieu de l'éclipse	à 4 h.	47 m.	
Sortie de l'ombre	à 5 h.	39 m.	
Sortie de la pénombre	à 7 h.	23 m.	

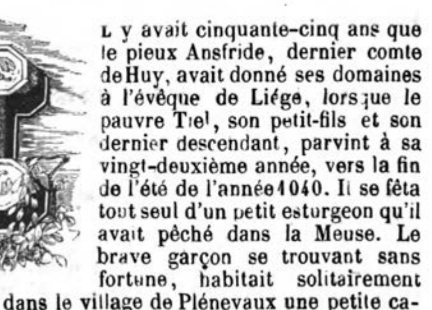
Deuxième partielle aussi le 4 octobre 1865, visible à Paris.

Entrée dans la pénombre	à 8 h.	34 m.	du soir.
— dans l'ombre	à 9 h.	48 m.	
Milieu de l'éclipse	à 10 h.	49 m.	
Sortie de l'ombre	à 11 h.	49 m.	
Sortie de la pénombre	à 1 h.	04 m.	du matin.

Première éclipse de soleil le 25 avril, invisible à Paris. Elle commencera un quart d'heure avant minuit.

Deuxième éclipse de soleil; éclipse annulaire, en partie visible à Paris, le 19 octobre. On n'en verra que la fin. Le soleil se lève ce jour-là à 6 h. 28 m. Commencée à 1 h. 34 m. du soir, l'éclipse finira à 7 h. 26 m. du soir.





Il y avait cinquante-cinq ans que le pieux Ansfride, dernier comte de Huy, avait donné ses domaines à l'évêque de Liége, lorsque le pauvre Tiel, son petit-fils et son dernier descendant, parvint à sa vingt-deuxième année, vers la fin de l'été de l'année 1040. Il se fêta tout seul d'un petit esturgeon qu'il avait pêché dans la Meuse. Le brave garçon se trouvant sans fortune, habitait solitairement dans le village de Plénevaux une petite cabane, où il ne possédait qu'un arc, une coignée, une pioche et quelques instruments de pêche. Il gagnait sa vie au métier de maréchal ferrant, qu'un vieux forgeron du village avait eu la compassion de lui apprendre. Il était si sage et si doux que tout le monde l'aimait et qu'on ne l'appelait pas autrement que Tiel le Prud'homme. Les vieillards l'estimaient pour sa bonne conduite, toutes les jeunes filles du village, des hameaux voisins et de tout le Condros l'eussent volontiers pris pour mari, malgré sa pauvreté. Mais Tiel ne se pressait pas de donner son cœur.

Un beau soir du 17 septembre 1042, qu'il revenait de faire ses dévotions à Seraing, devant la sainte châsse de l'abbaye du Val Saint-Lambert, il s'égara dans les bois de Plénevaux et de Brion. La nuit était belle; il chercha longtemps son chemin avec patience. Il éprouva enfin une singulière émotion de joie, en apercevant une lumière assez vive à l'endroit qu'on nomme aujourd'hui le champ de Bœur. Il s'en approcha; et peu à peu il découvrit que cette lumière, qui s'élevait par une petite cheminée, comme une gerbe de flamme au-dessus de la cime des vieux chênes, partait d'une cabane isolée, laquelle paraissait construite à peine depuis quelques jours. Il n'y trouva point de porte, mais la vaste baie qui servait de fenêtre et qui descendait fort bas, n'étant fermée ni par vitrail ni par

rideaux, il put voir tout à son aise ce qui se passait dans l'intérieur.

L'ameublement n'était pas considérable. Il consistait en deux tabourets noirs, une petite table d'ardoise et deux lits de feuillage. La lumière que Tiel avait aperçue était produite par un grand feu qui flambait et petillait joyeusement dans le foyer, mais dont le jeune Prud'homme ne put reconnaître l'aliment ; car il n'y avait dans l'âtre bois, paille ni rameaux. C'était une masse de feu de nature inconnue, qui lançait une vive lumière et jetait jusqu'au dehors une chaleur suave et confortante.

Les reflets de ce feu surnaturel (alors on ne connaissait pas l'usage du charbon de terre) éclairaient assez pour laisser voir parfaitement les deux seuls habitants de la cabane : c'étaient un vieillard et sa fille. Le vieillard n'avait



La fille du nain.

pas quatre pieds de haut ; ses jambes étaient contournées, sa tête profondément enfoncée dans ses solides épaules, ses yeux étincelants, sa figure extrêmement grave. Ses cheveux épais devenaient gris. Il était vêtu d'un hoqueton rouge bariolé de bandes noires. Tiel le vit tout entier d'un

seul coup d'œil, et cet aspect lui inspira un tel sentiment d'embarras ou de crainte, qu'il n'osait avancer, lorsque ses regards distinguèrent la jeune fille.

Elle paraissait avoir dix-huit ans. Un instant Tiel se crut en présence d'un ange. Il n'avait d'abord remarqué qu'une petite main blanche comme la neige, sortant d'une robe de soie noire; bientôt elle se tourna vers la baie, et Tiel le Prud'homme contempla, émerveillé, une jeune tête éblouissante de fraîcheur, une longue chevelure noire relevée en natte par derrière, un sourire plein d'innocence, des yeux grands et doux. Son cœur s'ébranla de ce singulier spectacle; mais la sorte de gêne que lui inspirait le vieillard, le tumulte de ses idées et peut-être la pensée de sa misère, pensée qui rend si timide, ne lui laissèrent pas la force d'entrer dans la cabane.

Le nain et sa fille ne parlaient point.

Tiel le Prud'homme était depuis longtemps contre un arbre dans une sorte d'extase, quand le vieillard, se levant, prit par le bras la jeune fille, qui le dépassait de la tête, et s'avança vers la baie comme pour sortir.

Tiel effrayé s'enfonça rapidement dans un taillis. Pour tout au monde, par une de ces inexplicables faiblesses de l'esprit humain, il n'eût voulu être vu en ce moment.

Après avoir couru quelques minutes, il se retourna, n'entendant et ne voyant plus rien; il écouta un moment, il hésita, et ne distinguant, dans le silence qui l'entourait, que les palpitations de son cœur, il se hasarda à revenir sur ses pas; mais il s'égara de nouveau; et il eut beau marcher jusqu'au jour, il ne put retrouver ni la cabane, ni sa lumière, ni ses hôtes.

Il revint à Plénevaux harassé de fatigue et gonflé d'une préoccupation qui devait désormais le dominer. Le soir venu, à demi reposé, il retourna dans le bois. Il y alla tous les jours suivants. Jamais il ne put revoir la chaumière; et personne ne sut lui en apprendre aucune nouvelle, car lui seul sans doute l'avait vue.

De vieilles femmes et de pauvres bûcherons lui dirent pourtant que parfois, en traversant les bois de Brion, ils avaient entendu des chants sauvages, aperçu des lueurs



et cru voir des follets ; mais qu'ils n'avaient eu garde de s'en approcher, parce que le bruit courait que des lutins et des démons faisaient leur sabbat dans les bruyères de ces bois.



Tiel ne se rebuta point. Il ne vivait plus que pour songer à la cabane mystérieuse.

Cependant les seigneurs du pays se faisaient alors de ces guerres de destruction, si fréquentes au moyen âge. En 1044, presque tous les villages qui n'étaient pas fortifiés furent détruits, et beaucoup de forêts brûlées. La désolation était grande sur les bords de la Meuse. Un hiver s'avancait, que l'on présumait devoir être rigoureux ; les bonnes gens se voyaient forcés d'aller chercher le bois, alors seul moyen de chauffage, jusqu'à la forêt des Ardennes. Tiel le Prud'homme ne méritait plus guère ce surnom ; il paraissait vivre isolé au milieu de ses voisins, ne rêvant qu'à sa vision, oubliant tout le reste, et ne voulant pas se persuader, que ce qu'il avait vu fût une hallucination. Le 17 septembre 1044, jour de la fête du saint prélat de Maëstricht, il se souvint que c'était à pareil jour,

en revenant d'honorer la châsse miraculeuse du Val Saint-Lambert, qu'il avait fait son heureuse rencontre. Il partit donc pour Seraing, s'agenouilla humblement devant l'autel de l'abbaye et pria jusqu'à la nuit.

Il s'en revint, comme la première fois, prenant son chemin à l'aventure, dans la direction des bois de Brion, qui avaient été brûlés. Ceux qui ont ressenti de ces angoisses que d'épaisses ténèbres environnent comprendront seuls le battement de cœur qui l'assaillit, lorsqu'en traversant cette campagne de cendres il aperçut, de l'autre côté d'une masse sombre qui était devant lui, une lueur vive qui s'allongeait sur le champ de Bœur. Cette masse était la cabane. Il la tourna, en prenant le large, dans un tremblement extrême. Dès qu'il fut en face de la baie, il revit le même feu que la première fois, le même vieillard un peu plus gris, la même jeune fille un peu plus grande. Il se mit à genoux, leva les mains au ciel et rendit grâces à saint Lambert.

Après qu'il eut prié, il se leva; il s'acheminait, la main sur le cœur, — décidé à franchir la baie de la cabane, à se jeter aux genoux du vieillard, et à lui demander la main de sa fille.

Il n'était plus qu'à quelques pas, lorsqu'il entendit le nain commencer une chanson, tout en remuant la braise pétillante avec un crochet de fer; la jeune fille, de sa voix pure et fraîche, accompagnait les accents bizarres de son père. Ils chantaient, en vieux langage wallon, ces couplets, que nous avons cru devoir traduire.

LE CHANT DES HOUILLEURS.

Avec ardeur vous cherchez la fortune,
Disait la Terre aux manants du bassin.
Mais cherchez mieux, car son poids m'importune;
Cherchez toujours, car elle est dans mon sein.
Pour vous je me dépouille
De mes feux les plus chers;
Tirez, tirez la houille,
Réchauffez l'univers.

La Terre seule est mère de largesse,
Disait la Houille en prenant son essor,

Venez à moi, car je suis la richesse,
Et mon teint noir cache un vaste trésor.
Que le pic se dérouille,
Frappez, lancez vos fers;
Tirez, tirez la houille,
Ranimez l'univers.

Triomphez donc, peuples de là vallée,
Houilleurs constants, votre travail est bon,
Dit la Fortune, au grand jour étalée,
En se montrant sur la fosse au charbon.
Houilleur, fouille et refouille,
Et répète ces vers :
Tirons, tirons la houille,
Eclairons l'univers.



Dès que les chants eurent cessé et que la cabane fu retombée dans le silence, Tiel le Prud'homme, qui n'avait rien compris à la chanson, s'élança vers la baie. Mais il s'arrêta encore au moment de la franchir :

— Seigneur et noble demoiselle, dit-il d'une voix émue, m'accorderez-vous de m'arrêter un instant à votre foyer?

La jeune fille sourit et rougit avec bienveillance, elle indiqua du doigt au pauvre Tiel un troisième siége, qu'il n'avait pas aperçu, pendant que le nain disait doucement :

— Soyez le bienvenu, si vous nous aimez.

Tiel sentit son cœur se relever à ces paroles.

— Si je vous aime... dit-il

La jeune fille reposait sur lui un regard si bon, qu'il s'affermit; il osa se lancer tout d'un coup, et se jetant à genoux entre le nain et sa fille:

— Si je vous aime! reprit-il. Il y a deux ans que j'eus le bonheur de vous voir, ici même. Depuis deux ans je ne vis que de ce souvenir. Je suis venu ici pour y mourir, si je ne puis obtenir la main de l'ange dont sans doute vous êtes le père.

Le cœur du jeune homme bondit; car, en finissant ces mots, il ne vit pas le front de la jeune fille se rembrunir. Le nain leva la tête en disant:

— Asseyez-vous. Ce que vous demandez est possible.

Peut-être faut-il ici nous arrêter un instant; car vous devez éprouver de la surprise. En effet, les mœurs que nous essayons de décrire ne sont pas habituelles. On procède avec moins d'abandon parmi les hommes. Mais la naïveté du nain et de sa fille, leur empressement à accueillir Tiel ont fait soupçonner aux savants que ce mystérieux personnage était de l'espèce, aujourd'hui peu connue, que les anciens appelaient gnomes, ou habitants de l'intérieur de la terre et gardiens de ses mines, petits êtres qui tenaient à grand honneur d'être recherchés par les hommes.

Quoi qu'il en soit, Tiel baisa avec transport la main du vieillard.

— C'est possible, reprit le nain, car je vois que Florine vous aimera.

La jeune fille rougit de nouveau, comme pour ne pas démentir son père. Le pauvre garçon, s'il l'eût osé, eût extravagué de joie.

— Mais qui êtes-vous? dit le nain.

— Je suis le petit-fils du comte Ansfride. On m'appelle Tiel le Prud'homme.

— C'était un digne et noble seigneur que le comte Ansfride. Mais ma fille aura de moi une riche dot. Et n'est-il pas vrai, Florine, que lorsqu'il sera votre époux, il faudra qu'il s'appelle Tiel le Houilleur?

Florine répondit par un signe de tête. Tiel ne s'était pas attendu à un tel accueil. Mais ces mots: « Ma fille aura

une riche dot, » vinrent le troubler. Le nain s'en aperçut :

—Ce nom de Tiel le Houilleur vous déplairait-il, mon fils? dit le vieillard.

Alors, comme nous l'avons dit, la houille n'était pas connue. Tiel ne comprenait pas ce nom, qui lui devenait cher s'il plaisait à Florine. Il lui expliqua la cause de son embarras, qui était sa pauvreté.



— L'homme est fait de chair et d'os, dit le vieillard; tous naissent également pauvres et aucun n'a dans lui-même la mine d'or. Mais la fortune est là (il frappa la terre du pied) dans le sein de leur mère commune. Il faut la conquérir. Voici l'immense trésor qui sera votre présent de noces, ajouta-t-il en remuant avec son crochet un gros morceau de houille, que Tiel n'avait pas remarqué dans un coin de la cheminée, et dont il était loin de soupçonner les propriétés.

Tiel ouvrait de grands yeux sans oser faire de questions. Le vieillard reprit :

— Ceci, mon fils, vous enrichira, vous, vos enfants et

les enfants de vos enfants, vos parents, vos amis et vos concitoyens; c'est une fortune inépuisable, qui doublera un jour la prospérité de ces contrées; elle répandra ses bienfaits sur le reste du monde. Quand la civilisation aura détruit les forêts, dans les cruels hivers, on demandera à la terre la houille bienfaisante.

— Mais qu'est-ce que ce trésor? demanda en tremblant Tiel le Prud'homme.

— C'est le feu et la lumière, dit le nain.

En même temps, il brisa le morceau de houille qui était devant lui; il en jeta une partie dans la flamme; elle devint plus petillante et plus vive. Tiel comprit que la houille pouvait remplacer le bois, et qu'elle avait bien plus de chaleur.

Après cela le nain mit l'autre morceau enflammé dans un alambic; il l'arrosa d'un peu d'eau, qui rendit son ardeur plus active; il le distilla, il en tira une sorte de bitume babylonien, un cok ou charbon qui pouvait brûler longtemps encore, et dans un tube il recueillit un léger gaz auquel il mit le feu.

Une lumière immense éclaira la cabane. Tiel se croyait dans un pays de prestiges.

— Cette lumière, dit le nain, viendra plus tard. Ne vous occupez maintenant que de tirer la houille, et de remplacer le bois qui manque. Je vais vous conduire à la mine.

Le nain, portant à la main le tube enflammé, se mit en marche. Tiel, au comble du bonheur, donna le bras à la belle Florine et le suivit. Arrivés au bord de la Meuse, le vieillard siffla; une barque descendit, conduite par six hommes trapus, hauts de quatre pieds, qui ramèrent en silence et déposèrent nos trois personnages à un endroit que le nain leur indiquait. La lumière et le vieillard marchaient devant; Tiel suivait toujours avec Florine. Quand le nain s'arrêta, il s'aperçut que les six petits hommes du bateau, dont il n'avait point entendu les pas, étaient avec eux. La terre en cet endroit était couverte de quelques grès tachetés de noir. Les six hommes de quatre pieds se mirent à piocher avec une vitesse surhumaine, la terre

semblait s'ouvrir d'elle-même, et on les y voyait descendre comme des masses pesantes qui s'enfonceraient dans la neige. Bientôt ils découvrirent la houille.

— Voici, dit le nain, ce que je vous ai promis : amenez ici demain des hommes et devenez heureux. Vous n'aurez à redouter dans l'exploitation de la houille que deux sortes d'ennemis formidables. D'abord la Mehaigne, le Hoyoux, la Meuse et plusieurs autres fluents, qui, sans doute irrités de vous voir au-dessous de leur lit, chercheront à s'infiltrer dans vos galeries, à détruire vos mines, à étouffer



vos ouvriers. Prévoyez ces affreux désastres. Craignez ensuite le Grisou, démon mauvais, rapide comme l'éclair, irritable et funeste, que l'on dit gardien de certains métaux, et qui, dès qu'il croit qu'on en approche, vomit la flamme dans les gaz, produit d'épouvantables détonations, ébranle les conduits souterrains et tue les mineurs. Veillez à ce que la lumière qui éclairera vos travaux ne soit pas en

contact avec le gaz inflammable. Adieu, et que le Très-Haut vous protége! Et vous, ma fille, maintenant que vous avez un époux, embrassez votre père, et faites-moi vos adieux.

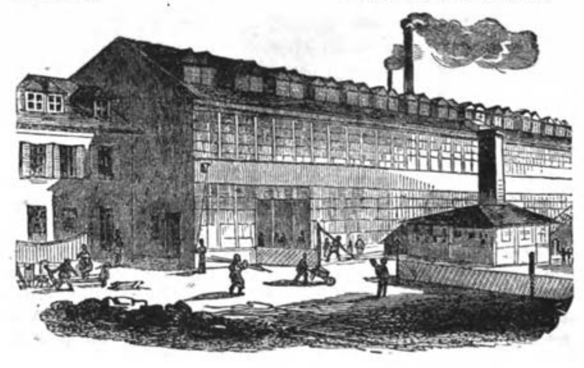
La jolie fille du nain se mit alors à pleurer. Tiel la consolait encore, lorsqu'il s'aperçut que tout avait disparu autour de lui. Le nain et ses compagnons étaient partis.

Tiel emmena à sa chaumière la fille du mystérieux vieillard, qu'il ne revit plus. Il épousa Florine le lendemain à l'abbaye du Val-Saint-Lambert, et, le même jour, il mit des ouvriers à la fosse. Il devint bientôt riche. Il établit des usines et des hauts fournaux. Il laissa des enfants dans la splendeur.

Le commerce de la houille devint si considérable qu'au quatorzième siècle les houilleurs formaient une très-grande partie de la puissante armée liégeoise.

Il serait inutile d'énumérer tout ce qu'on doit aujourd'hui à cette grande et précieuse découverte. Tiel le Houilleur fut avec Florine le plus heureux et, avec sa dot, le plus opulent des hommes de son siècle. Son bonheur le préserva, tant qu'il vécut, des inondations et du feu grisou. Fasse le bon saint Lambert que ces deux fléaux horribles épargnent toujours désormais les braves mineurs!

J. COLLIN DE PLANCY.



L'AME DU PURGATOIRE.



'AI à vous raconter une histoire miraculeuse et pourtant vraie; une histoire parisienne; une histoire d'hier, éclose sur le même sol qui fournit à la fois des lecteurs à la *Vie de Jésus*, selon M. Renan, et des auditeurs enthousiastes à la chaire du père Menjars.

Aimez-vous le merveilleux dans les histoires que l'on vous conte? Je sais des gens qu'il ravit et d'autres qu'il blesse. On dirait que l'on fait à ces derniers une injure personnelle en leur rapportant un récit dont ils ne peuvent pas tout comprendre, tout analyser, tout disséquer. Je les plains. Croire sans comprendre est parfois très-doux, et toutes les fois que l'on m'apporte une histoire miraculeuse, c'est au moins avec plaisir que je l'accueille sans me fatiguer le cerveau à vouloir la démonter pièce à pièce.

Il y a des enfants auxquels la première montre qu'on leur donne, — la première montre est certainement un des événements de l'enfance, — inspire d'abord le désir d'en découvrir les rouages, de les déplacer et de les replacer, comme fait un mathématicien avec les termes d'un problème.

Je suis de ceux, au contraire, que la vue de la boîte en or ou en argent, la contemplation du cadran et le tic-tac de la *petite bête* ont ravis, sans chercher à aller au delà; et la même disposition au merveilleux, je l'ai portée plus tard dans la vie!

Les miracles! mais nous en coudoyons à chaque pas. Je connais des miracles d'honnêteté, des miracles d'esprit, des miracles de sottise, des miracles d'intrigue, des miracles de génie, des miracles de coquetterie, des miracles de laideur, des miracles de gourmandise, des miracles de travail et des miracles de paresse. Quand j'écoute certaines gens, il me semble à moi-même que je suis un miracle de patience, et, pendant ce temps-là, d'autres, — ceux qui me lisent, par exemple, — peut-être font-ils la même réflexion à mon sujet.

L'héroïne de notre histoire d'aujourd'hui est une pauvre jeune ouvrière parisienne, un miracle, elle, de vertu et

de résignation à la souffrance. Depuis qu'elle est au monde, elle a souffert. C'est, ou du moins c'était une de ces créatures adoptées dès le berceau par l'infortune, que la douleur ne fait même plus pleurer et crier; il y a comme cela des gens qui pâtissent régulièrement et tous les jours, comme d'autres boivent, mangent, dorment et rient.

Je ne vous dirai pas bien au long son enfance; le père, un ouvrier démolisseur, fut écrasé, il y a une vingtaine



d'années, dans les travaux de je ne sais plus quelle rue prolongée. L'entrepreneur des démolitions indemnisa la mère de la perte de *son homme*. Elle reçut deux ou trois cents francs avec lesquels furent achetés en même temps le linceul et la tombe du père, le berceau et la layette de l'enfant qui allait naître quand son père mourut.

A dire vrai, ce démolisseur enfoui sous les décombres n'avait jamais valu trois cents francs de son vivant. Sa veuve se trouva plus riche que ne l'avait jamais été sa femme. Il avait été mauvais travailleur, mari douteux, buveur constant. Bien que sa femme l'ait pleuré décemment, elle fit, en le perdant, la meilleure affaire de sa vie. Un pareil bonheur ne peint-il pas une existence! L'enfant

qui vint au monde six semaines après la mort de son père dut à ce *malheur* les premiers langes où on l'enveloppa.

Elle avait trois ou quatre ans, la petite fille, quand la mère mourut à son tour, épuisée. Elle était un peu cou-



turière, un peu brodeuse, raccommodeuse de hardes et tricoteuse de bas de laine. Elle faisait tout ce que l'on peut faire d'une aiguille plus zélée qu'habile et dépourvue de toute spécialité un peu lucrative. Elle allait tantôt en journée, — cela lui était devenu bien difficile dans les dernières années, à cause de sa petite fille, — et tantôt travaillait dans sa mansarde. Pas de clientèle. A droite, à gauche, elle plaçait comme elle pouvait pour quelques sous d'ouvrage. Une voisine prêtait de temps en temps des hardes ou quelque monnaie. Une autre *prêtait* à manger. La fraternité des pauvres entre eux est quelque chose d'admirable. La fable de l'aveugle portant le paralytique, ils la réalisent entre eux, à chaque instant, comme la plus simple chose du monde.

La mère mourut sans lutte, et pour ainsi dire sans maladie. L'étonnant c'est qu'elle eût vécu jusque-là. Quant

à l'enfant, orpheline à quatre ans, elle était forte, rose, fraîche, belle à merveille, pleine de santé et de vie, elle justement pour qui la vie semblait devoir être impossible. Il y a des conditions où la santé même devient un malheur. « Pauvre agneau, dit plus d'une commère en l'admirant; comme si, au lieu de s'épanouir ainsi, elle ne ferait pas mieux d'aller retrouver sa mère chez le bon Dieu!



La fable de l'aveugle portant le paralytique....

L'enfant grandit et devint jeune fille. Comment arriva-t-elle à passer tous ces longs jours de l'enfance et puis de l'adolescence? Elle-même, sans doute, ne saurait pas le dire. L'imprévoyance, qui peut perdre les riches et les heureux, est quelquefois le salut des misérables. C'est en ne pensant pas à demain qu'ils arrivent à traverser aujourd'hui. Il y a des hasards favorables : un morceau de pain que l'on ramasse, un sou que l'on glane, un gâteau que quelque belle dame arrêtée chez un pâtissier fait donner à l'enfant des rues dont elle aperçoit, à travers les glaces du magasin, la mine famélique et suppliante.

Vous rappelez-vous, dans les *Misérables* de M. Victor

Hugo, cette aubaine d'un enfant pauvre et errant déjeunant avec le petit pain qu'un enfant riche avait jeté aux cygnes des Tuileries?

Et puis, il y a des institutions de bienfaisance, la charité individuelle aussi. Les âmes généreuses et attentives aux misères d'autrui ne manquent point sur le pavé de notre bonne ville; elles voudraient soulager partout et toujours; elles arrivent à aider en plus d'un endroit, à soutenir, à encourager les déshérités.

Marie (c'est le nom que nous donnerons à la jeune fille) était devenue une ouvrière comme sa mère. Elle travail-



lait le plus qu'elle pouvait; elle logeait où elle pouvait; elle se nourrissait comme les petits oiseaux auxquels Dieu donne la pâture.

Elle eut bien des hauts et bien des bas. Pour elle, avoir son pain du soir et son déjeuner du lendemain sur la plan-

che, c'était occuper le sommet même de la roue de la Fortune. Jamais elle ne put s'élever plus haut.

Vous ai-je dit qu'elle était belle et pieuse, et que, par suite, plus d'une sollicitation déshonnête avait grimpé à sa mansarde sans parvenir à ébranler sa vertu? Le désespoir non plus ne l'avait jamais poussée à douter de la Providence et à l'accuser du destin féroce auquel elle était livrée sur cette terre. Tant de mauvaises plantes poussent sur un terrain choisi, en dépit des soins les plus tendres et de la plus intelligente culture, qu'il faut bien quelquefois, par compensation, voir des fleurs délicieuses s'épanouir au coin de la borne, plus pures, plus embaumées, elles, les filles du hasard, semble-t-il, que les beaux produits d'une éducation raffinée.

L'été dernier, elle ne trouva plus de travail nulle part. On lui disait, dans tous les magasins, qu'il n'y avait personne à Paris, que les Parisiens étaient à la campagne, aux eaux, aux bains de mer, et qu'il n'était pas venu d'étrangers pour les remplacer. Bref, le commerce n'allait pas; les marchands se plaignaient de ne pas *étrenner* de toute la journée; comment lui aurait-on donné de l'ouvrage? Comment lui aurait-on acheté celui qu'elle colportait de comptoir en comptoir?

Elle s'endetta.

Vint l'automne. L'été, du moins, elle vivait de grand air; un rayon de soleil dorait son toit ingrat; elle se nourrissait de la chaleur; il ne faut, l'été, ni feu ni lumière. Mais quand la belle saison fut passée, l'hiver revenait avec ses lourdes charges; le travail ne revint pas.

Il y a peu de jours, en ces détresses, il lui tomba une pièce de vingt sous du ciel.

Elle ne la dépensa ni à son dîner, ni à son déjeuner, ni à acheter du charbon pour se réchauffer un peu. Elle réfléchit quelque temps au meilleur emploi qu'elle pourrait faire de cette obole, et trop malheureuse pour se secourir elle-même avec cette trop petite somme, elle résolut de l'employer à faire du bien à quelque autre.

D'un pas que la croyance rendait ferme, elle va trouver un prêtre dans la sacristie et lui demande si, avec ses vingt



sous, elle peut faire dire une messe pour les âmes du purgatoire, et spécialement l'âme du purgatoire la plus rapprochée de Dieu.

On lui donne sa messe. La voilà ravie. Elle ne se trouve plus si à plaindre, puisqu'elle va pouvoir contribuer à la délivrance d'une âme. Combien de riches, avec leur or et leur puissance, pensa-t-elle, auront fait moins qu'elle dans leur journée!

Pleine de cette pensée réconfortante, elle assiste à cette messe qu'elle a payée de sa dernière obole et vient apporter au pied des autels son cœur et sa prière.

Comme elle sortait de l'église, — il faisait un temps gris et c'était par un de ces brouillards du commencement de novembre qui nous forçaient d'allumer la lampe en plein midi, — elle vit un grand jeune homme blond, pâle et mince, qui venait à elle

Souvent déjà elle s'était vue accostée dans les rues par des hommes de tout âge et de tout rang; elle avait toujours fui avec horreur ces cyniques chasseurs de jeunes filles. D'où vient que cette fois, au lieu de ressentir le mouvement d'horreur que de pareilles tentatives avaient toujours excité en elle, au lieu de fuir, elle se sentit clouée à sa place et comme fascinée par le regard du grand jeune homme blond qui s'approchait lentement?

Il lui sembla qu'il mettait, pour arriver à elle, trois ou quatre fois le temps nécessaire à franchir les quelques pas qui les séparaient quand elle avait commencé à l'apercevoir. Il lui semblait aussi que les passants ne touchaient pas ce jeune homme et n'avaient pas à se déranger pour lui, comme s'il n'eût été visible, comme s'il n'eût existé que pour elle seule. On eût dit quelquefois qu'il allait se



rencontrer face à face avec un autre passant allant droit vers lui; mais le choc n'avait pas lieu.

— Mon enfant, dit le mystérieux personnage à l'ouvrière,

je sais que vous manquez de travail; allez en demander à madame ***, telle rue, tel numéro, elle vous en donnera.

Là-dessus, l'inconnu disparut.

Il disparut tout à coup; Marie eut beau regarder dans toutes les directions, elle ne le vit pas s'éloigner.

Elle se rend à l'adresse indiquée, elle jette à un portier le nom qui vient d'être prononcé devant elle.

— Au second, au fond de la cour, répond le portier.

C'était déjà un bon commencement. On ne lui avait donc pas donné une fausse adresse.

Elle sonne à une porte de modeste apparence. Sur cette porte, une plaque, indice de l'occupation de l'appartement par un locataire exerçant une profession, disait en lettres jaunes sur fond noir : « Madame ***, corsets et jupons. »

Une petite fille à la mine éveillée, une apprentie sans doute, vint ouvrir.

— Que demande mademoiselle?

— Je voudrais parler à madame ***, répondit Marie, dont le cœur battait bien fort de crainte et d'espoir en même temps.

Une petite femme grasse, courte et brune, dont les mouvements étaient empreints de cette volubilité méridionale qui se communique quelquefois de la parole et du geste à toutes les allures du corps, vint au-devant de la solliciteuse et lui demanda ce qu'il y avait pour son service.

— Madame, je suis une pauvre ouvrière sans ouvrage; on m'a dit que j'en trouverais chez vous...

Ici, la pauvre enfant s'arrêta, et le rouge lui monta au visage. A cette question, qui se présenterait inévitablement la première sur les lèvres de la marchande : « De quelle part venez-vous, et qui vous a dit que j'aurais de l'ouvrage à vous donner? » comment répondre qu'un inconnu l'avait arrêtée dans la rue, et que c'était là son guide et sa caution?

Mais la pétulance avec laquelle la fabricante de corsets et jupons accueillit celle qui aspirait à travailler pour elle, ne laissa pas à Marie le loisir d'un long embarras.

— Tournez-moi les talons, dit la marchande, et plus

vite que ça... De l'ouvrage... on n'en a seulement pas à donner aux ouvrières qui sont déjà chez nous... ce n'est pas pour en prendre de nouvelles et des inconnues.... Passez votre chemin, il n'y a rien pour vous ici.

Marie allait se retirer la tête basse et les larmes dans les yeux, lorsqu'une personne, en sortant d'un salon qui servait sans doute d'atelier, pour venir dire un mot à la faiseu e de corsets, laissa la porte ouve te; et Marie put voir, au fond de ce salon, un portrait accroché à la muraille, une figure pâle qui semblait lui sourire; c'était le jeune homme qu'elle avait rencontré au sortir de l'église.

Cette vue lui rendit du courage.

— Madame, par grâce, au nom de ce portrait, faites quelque chose pour moi, ne me renvoyez pas... Vous verrez, j'ai du zèle, de la conduite... Je passerai les nuits, s'il le faut... Vous me payerez moins que les autres... Au nom de ce portrait...

— Au nom de ce portrait, dites-vous! Avez-vous connu celui qu'il représente? reprit la marchande, dont la physionomie exprima soudain une profonde tristesse réveillée par les paroles qui venaient d'être prononcées.

— Oui, madame, au nom de ce portrait, car celui dont il est l'image fidèle m'envoie vers vous.

— Cette fille est une folle ou une impudente... Mais, malheureuse! c'est le portrait de mon fils, de mon pauvre fils que j'ai perdu il y a trois ans.

Sa voix tremblait, et elle pleurait presque.

— C'est bien lui pourtant que j'ai rencontré à la porte de l'église où je venais de prier, et c'est lui qui m'a donné votre nom et votre adresse.

La mère se fit tout raconter; elle ne savait que dire et que penser, et si elle devait croire cette jeune fille ou la mettre à la porte comme une intrigante; mais on lui parlait de son fils, on lui disait l'avoir revu, et quoique la chose lui parût impossible, elle écoutait avidement et se prenait peu à peu à sentir de la sympathie pour cette enfant dont la voix était candide, le regard sincère, qui disait avoir vu le fils unique qu'elle avait tant aimé, tant pleuré!

et pour lequel peut-être la pauvre fille avait dépensé sa dernière obole en demandant une messe pour l'âme du purgatoire la plus rapprochée de Dieu.

Quand Marie eut fini son récit, elle l'embrassa; elle la retint à dîner; elle prit des renseignements dans le quartier où elle demeurait depuis son enfance; on lui raconta au



milieu de quels hasards cette perle s'était conservée sans tache. Alors, le parti de la marchande fut vite pris; elle a adopté Marie pour sa fille; elle l'a donnée pour sœur à celui dont le portrait est accroché dans son salon et dont le souvenir ne s'effacera jamais de son cœur maternel.

H. DE PÈNE.

M. DE SAINT-FARE (1).

Par quelle voie s'établit entre M. de Saint-Fare et ses interlocuteurs le commerce de la pensée, et qui nous dira quel en est le moyen? — Le voici.

Une table carrée, simple, pesante, sans tiroirs et sans mécanisme possible, occupe le milieu de notre salon; elle est en portefeuille, à deux minces battants d'acajou massif, et reposant sur quatre pieds que réunissent des traverses du même bois. L'œil qui se place sur la ligne du champ de ces planches découvre un ensemble dont la simplicité ne se prêterait point aisément à des actes de supercherie, la compagnie fût-elle équivoque.

J'ai d'ailleurs, ainsi que plusieurs de mes amis, examiné, porté, remué, manié ce meuble; je l'ai remanié. M. Matter, l'un des dignitaires de l'université de France, est un des témoins de ces scènes.

Or, l'esprit frappeur et babillard de Saint-Fare, qui vagabonde et qui se rend sensible ou dans le meuble ou *dans le lieu* de l'appartement *que nous lui désignons*, semble se complaire et se jouer assez particulièrement dans l'épaisseur de ces battants d'acajou. Une lampe y est posée, formant triangle avec deux autres lampes qui, du chambranle de la cheminée, répandent à flots la lumière dans le petit salon où s'accomplissent la plupart de nos expériences.

---

(1) Tiré de la dernière édition de *la Magie au dix-neuvième siècle, ses agents, ses vérités, ses mensonges*, par le chevalier des Mousseaux, auteur des *Médiateurs et moyens de la magie*. — Le chevalier des Mousseaux appelle chat un chat. Fourbes et mensonges le trouvent implacable. Mais il sait faire la part du surprenant et de l'inexplicable, au lieu de nier maladroitement tout ce que le monde a pu voir! Aussi son livre a-t-il eu le suffrage d'une multitude de savants et de journaux, entre autres de deux revues médicales de Paris. Les femmes en raffolent, tant le style, vif et léger, les y charme; et les hommes sérieux y trouvent un utile compagnon de loisirs. Il n'y a donc point à s'étonner du succès et de la vogue croissante de ces deux ouvrages, dont chacun forme un beau volume in-8° de 6 francs *ranco*. — H. Plon, éditeur.



Notre médium, — mais elle seule, — touche légèrement cette table du bouf de son doigt mignon. C'est là *le signe sacramentel*, c'est là *le point de départ ordinaire* des phénomènes auxquels nous assistons, et, *bien souvent, elle ne la touche d'aucune sorte*. On la dirait aussi quelquefois absorbée dans *un colloque interne* avec l'Invisible qui paraît s'y loger. Il faut voir, aussitôt que l'Esprit se



met en action, les phénomènes jaillir de ce meuble *ou des lieux voisins*, et jaillir avec la verve la plus soutenue; il faut voir ce meuble lui-même exprimer, à la façon des corps *qu'un esprit anime et tourmente*, une série de sentiments et de passions diverses, et se livrer aux plus singulières avances!

Nous l'avons vu, je l'ai vu ce meuble, je l'ai clairemen vu s'avancer et *se frotter* aux gens, comme avec des dis

positions caressantes; je l'ai vu sauter et bondir à la façon d'un animal joyeux, je l'ai vu se porter vers quelques-uns de nous avec une menaçante brusquerie; je l'ai vu s'élancer avec colère et retomber avec violence. PERSONNE, alors, ne le touchait le moins du monde.

Un soir (étais-je donc, *à mon insu*, mon propre compère?), un soir, tranquillement appuyé sur cette table, je rédigeais quelques notes; nul autre que moi ne se trouvait en contact avec elle, et, soudainement, elle se prit *à bondir*. Elle bondit en ligne oblique, ainsi qu'eût pu le faire un *bélier*, secouant avec brutalité mes bras et le crayon que je tenais en main, pour retomber à près d'un mètre de son point de départ. Nous nous habituâmes à ces surprises.

Mais le fait le plus habituel de nos séances est celui-ci: Le médium, ou celui d'entre nous à qui le cœur en dit, appelle et interroge l'esprit; l'esprit répond tout aussitôt par des volées de coups qui semblent s'échapper des meubles voisins, des planchers ou des murs, mais plus souvent encore de l'intérieur des battants de la table. Les coups d'une personne nerveuse, frappant avec impatience à une porte que les convenances lui défendent d'ouvrir, sont quelquefois moins précipités et moins secs. C'est d'ailleurs par l'infinie variété, par *les nuances* de ces bruits et de ces sons, que nos Esprits frappeurs affectent de se distinguer les uns des autres; ces différences ne sont guère moins caractéristiques dans la pétulante famille de ces lutins que ne le sont, chez nous autres mortels à langue finement déliée, le timbre et les modulations de la voix.

Les coups des Esprits frappeurs, *rappings*, *knockings*, *tippings*, lancés au nombre de cinq à six ou de six à huit, partent instantanément et donnent, en langage de convention, toutes les vivacités de la réponse ou de la riposte, aux paroles qui leur sont adressées. Mais souvent aussi leur élan, car c'est un élan véritable! est tout spontané; nulle provocation ne les excite. Ils deviennent alors le signal de l'inspiration du médium; inspiration facile à feindre, il est vrai, mais quelquefois évidente et que nous découvrons un moyen de contrôler. La main du médium



saisit tout aussitôt le crayon, tandis que ses yeux, élevés ou hagards, paraissent chercher une sphère supérieure; elle le laisse irrégulièrement courir sur de longues feuilles de papier, et ne semble plus être que le machinal instrument de l'Esprit.

La course du crayon est une course au clocher, course ondulante cependant, et pleine de caprices, hors certains cas admirables de calligraphie; car la règle et la recti-



tude ne semblent être ni dans les habitudes ni dans les goûts de ces Esprits. Mais le crayon ne prend guère son élan, lorsque la simplicité des questions permet aux volées de coups affirmatifs des Invisibles de donner une réponse intelligible et claire.

Mes patientes observations — et je les rapporterai chemin faisant — m'ont convaincu qu'un incontestable accord d'impulsion existe, le plus souvent, entre les coups frap-

pés comme signal d'écrire par les Invisibles et les paroles écrites par les véritables médiums. Mille observations, faites en tout pays, confirment et corroborent celle que je me permets d'exprimer.

Ce qu'il nous est impossible de ne point noter, à mesure que nous progressons, c'est à quel point l'Esprit de M. de Saint-Fare est ami du *bavardage*. A chaque instant, il cède au prurit de sa langue de bois, à ses démangeaisons de babil! Ce sont alors des volées de coups qui sortent, qui s'élancent avec une élasticité, j'allais dire avec une volubilité vraiment incroyable, de l'intérieur des battants de la table... Écoutez! écoutez encore!... Entendez-vous, tantôt ici, tantôt là-bas, sur le parquet, sur le mur, ailleurs... cela cesse à peine un instant. C'est le moulin à paroles d'une commère, et quel tapage dans ce moulin!

Hélas! hélas! se récriera quelqu'un de mes narquois lecteurs, mais votre innocence se laisse surprendre, et le médium qui siége au milieu de vous ne serait-il point un ventriloque? ou bien encore....

Non, non; et plus simple sera ma réponse qu'on ne se plairait à supposer ma personne; car je pris soin itérativement, et fort à l'improviste, de toucher de la main les endroits d'où j'entendais s'échapper et les bruits et les volées de coups : or, chaque fois que ma main rencontrait le bois, je le sentais vibrer, vibrer distinctement; et les vibrations correspondaient non moins au rhythme parcouru qu'à l'intensité des sons émis.

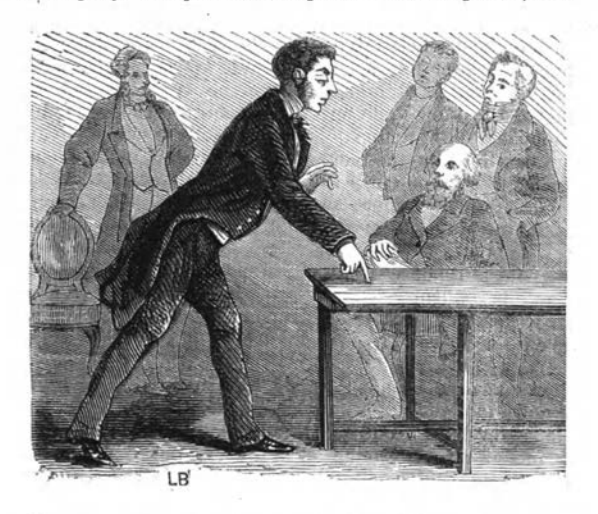
On me demandera, sans doute, un mot sur la nature et la variété de ces bruits si promptement dociles à notre parole. Eh bien, soit! et, par exemple, nous sommons l'invisible M. de Saint-Fare de battre la retraite militaire dans l'une des minces voliges de la table : « Va, pars, disons nous, et que le tambour marche et s'éloigne. » A l'instant même, la retraite est battue; le bruit s'éloigne... s'éloigne, s'éteint et meurt. — « Allons, fort bien; continue de battre ta caisse, et reviens vers nous. » — Aussitôt dit, le tambour se ranime, se ravive, se rapproche et revient à nous au diapason du départ. L'illusion d'acoustique est complète, et, pour trancher du généreux gamin

de Paris, le sieur de Saint-Fare ajoute à cette marche l'air de carrefour des *Lampions*, que personne ne lui demande !

« Scie du bois » dit l'un de nous. A peine le mot est-il achevé que, sous les dents agaçantes de la scie, la fibre du bois crie et recrie dans l'intérieur de la planche.

« A merveille, et continue de travailler en bon ouvrier; frappe, taille, rabote. » — Tous les bruits du travail attaquent aussitôt l'oreille; la varlope se promène et débite ses copeaux; le marteau s'abaisse, se relève et rebondit sur des clous; rien de plus caractéristique et de plus distinct. Il y a donc dans les atomes de cette planche *tout un féerique atelier* qui se joue de nos yeux.

L'un de nous s'approche et dit : « Imite et répète le bruit que je vais produire; » puis il trace du pouce, avec



effort et rapidité, sur le vernis de la table, qui résiste et grince, un interminable méandre, la plus tortueuse et la

plus compliquée de toutes les figures dédaliques. L'Invisible attend la fin du tracé, de crainte, je le suppose, qu'on ne confonde le son primitif avec l'écho; il attend; mais à peine la figure est-elle terminée, qu'il répète le bruit grinçant du pouce dans toute l'irritante délicatesse de ses nuances. Il suit avec une fidélité servile les méandres et les circonvolutions du labyrinthe décrit. — « Avec quel instrument peux-tu donc imiter ce bruit? — Avec mes ongles, répond le crayon du médium. — Fort bien! Mais veux-tu nous faire entendre l'air populaire de *Drin, drin?* » L'air est exécuté. « Voyons, maintenant : *Au clair de la lune.* » *Au clair de la lune* est dit. — « Assez, assez. Et saurais-tu : *Le jour me dure bien?* » Ce nouvel air résonne, et chacun de s'écrier : « On ne peut mieux ! »

A ces mots complimenteurs, l'esprit turbulent agite, secoue, bouscule la table; il *souffle*, il *soupire*, il recommence, il bisse tout spontanément je ne sais quelles qualités de bruits, et quoique personne, quoique rien ne touche à la table, elle fait une violente cabriole. Il fallut retenir au vol la lampe qu'elle portait, et que déjà j'avais vue courir et braver bien des dangers. Des phénomènes analogues se répètent à satiété sous nos yeux !

Lors de ma première séance en cette maison de priviléges, quelqu'un dit à Saint-Fare : « Frappe sous le fauteuil de M. des M***. — Il me calomnierait de diable ! » (*sic*). Telle fut la réponse écrite par le médium; et, sans doute afin de la confirmer, la table, brutalement soulevée comme par le dos d'un énorme quadrupède, retombait avec une violente secousse! Un peu plus tard, les Esprits de céans me cajolèrent...

On demande à Saint-Fare s'il veut augmenter le poids de notre table. M. *** s'approche de ce meuble et s'essaye à le soulever : il y éprouve une forte résistance. Ma tentative succède à la sienne, et la table ne me résiste point. *Ailleurs*, un autre jour, et à plusieurs reprises, *toutes mes forces* suffirent à peine à soulever de deux pouces au-dessus de terre un guéridon que le souffle d'une jeune fille eût renversé. ...

Devant *le fait* de ces meubles animés, sautant, parlant,



répondant, imitant les bruits *que chacun demande*, toute discussion sur *la possibilité* de l'acte est inutile.

« Veux-tu siffler, monsieur de Saint-Fare? » lui dit l'un de nous. La réponse est : « Plus tard...... » Un temps s'écoule; puis les coups de l'Invisible, d'accord avec le



crayon du médium et la parole du somnambule, nous annoncent que nous pourrons entendre ces sifflements, si nous passons dans la pièce voisine.

Nous nous partageons en deux petits groupes; j'y passe et je m'y installe. Les coups des esprits frappeurs retentissent de côté et d'autre.

« Je vous vois tous, dit le somnambule. Vous êtes ceints chacun d'une ceinture lumineuse d'où partent des fils de lumière. Ces fils aboutissent au centre de la chambre, et

de Saint-Fare les réunit dans sa main. Il y a là, par terre, du feu dans une sorte de réchaud, et des flammes qu'il attise. Il s'occupe de vous, et prépare quelque chose...., Mais, si vous voulez qu'il siffle, il faut réunir *toutes vos volontés.* »

Quant à moi, j'ai pour règle de ne prêter *en rien ni jamais* le concours de ma volonté aux volontés des esprits. J'arrivais en observateur dans leur camp, et, sachant avec quel art ils nous assouplissent et nous entraînent à *pactiser* avec eux, je me tenais sévèrement en garde contre leurs insinuations. Cette antimagnétique disposition explique-t-elle la singulière exception qui va s'attacher à ma personne?

« L'esprit siffle; écoutez, il siffle encore; il siffle, il recommence, » et chacun derechef de s'exclamer! Tout le monde l'entend, on l'entend distinctement, et mes seules oreilles restent sourdes à ce bruit unique; je ne l'entends pas le moins du monde. L'invisible siffleur insiste pour que l'on me mette hors de la chambre où il *condescend* à siffler une partie des personnes qui l'occupent. Il indique, par des coups sortant de la muraille, à chaque nom que l'on prononce, celles dont il accepte l'admission, et je suis du nombre! Les sifflements recommencent, et ma surdité continue. « Comment, vous ne les entendez point? Tenez, au-dessus de nos têtes, ici, là-bas, encore, encore! » — Mes très-graves compagnons hésitent à me croire, lorsque je proteste de l'exceptionnelle insensibilité de mes oreilles. « Oh! cette fois, s'écrie l'un d'eux, c'est à faire retourner un chien qui passerait dans la rue! et nous occupons, sur la cour, un second étage! — J'ai pourtant observé, monsieur des M***, me dit l'un des plus âgés, que vous avez l'ouïe beaucoup plus fine que la mienne. » — A coup sûr, et j'ai, de plus, l'oreille fort exercée du chasseur.

Qui donc a partiellement brisé, qui donc a brisé d'une façon si bizarre, dans mon organisation, les lois de l'acoustique? et d'où cette discordance de perceptions entre personnes dont les sens doivent être affectés de la même manière et par un même bruit? Diminuerai-je l'étonne-

ment de ceux qui m'écoutent, lorsque j'ajouterai que, quelques jours auparavant, la même singularité s'était produite à mon insu sur un autre expérimentateur, et devant les mêmes témoins?... Mais la girouette spiritualiste vient de tourner, et, comme on se lève pour battre en retraite, j'entends *distinctement*, vers le haut du plafond, comme le souffle léger d'un petit enfant dont les lèvres impuissantes s'essayeraient à balbutier un sifflement....

« M. des M*** n'a presque pas entendu siffler la dernière fois, dit l'esprit par ses interprètes; mais, ce soir, il entendra les sifflements, *s'il le veut d'une volonté ferme.* » Quelques jours s'étaient écoulés sans que, grâce à Dieu, ma volonté changeât : je ne m'étais point laissé tenter.

L'invisible M. de Saint-Fare se met à siffler trois fois, cinq fois, vingt fois... tout le monde affirme et me semble l'entendre à la fois. Les personnes qui sont réunies dans la pièce voisine, et que sépare de nous la porte close, perçoivent distinctement les sons : je ne les entends point. Notre somnambule s'approche de son magnétiseur et lui dit : « Il y a deux personnes qui dérangent considérablement Saint-Fare, ce sont MM. X*** et des Mousseaux; leur croyance, sans être la même, est *follement* arrêtée sur ces points; qu'ils se retirent, et vous aurez une explosion de phénomènes!.., » Mais nous restons. Un autre jour, les sifflements recommencèrent, et je les entendis à deux reprises.

On sait que le magnétisme, dont les hauts adeptes reconnaissent enfin, les uns avec franchise et les autres avec orgueil, que les rapports avec de tels faits sont de la plus étroite intimité, suspend *avec facilité* chez ses sujets l'usage de l'*un* ou de *plusieurs* de nos sens. Je n'ai jamais voulu, pour ma part, — et d'abord c'était d'instinct et sans une raison bien déterminée, — prêter ma personne aux magnétiseurs; aussi *leur fluide* m'a-t-il constamment trouvé supérieur à ses tentatives. Mais lorsque je pénétrai dans les dédales de cet art, je constatai maintes fois la puissance *étrange* de l'*agent* du magnétisme sur des individus qui se soumirent à mes expérimentations.

En présence de ce souvenir, je me demande quel est l'agent dont l'interposition, n'émoussant ailleurs *aucune* des délicatesses de mes facultés auditives, les rend mortes *aux vibrations aiguës du sifflement* dans des conditions où tout le monde perçoit ces sons?

Ce que je sais, c'est que de semblables dérogations aux lois de la physique sont loin d'être une rareté dans l'ordre de ces manifestations diverses, et qu'elles y *constituent l'un des faits caractéristiques* les plus intéressants. Tantôt une partie des spectateurs ne peut entendre ou voir ce que tous les autres entendent ou voient; tantôt des animaux, des chiens, par exemple, sont frappés *du bruit* ou de la vue des choses que personne ne saisit encore, mais qui sont au moment d'agir sur les sens de l'homme. D'autres fois, au contraire, ils y restent sourds et aveugles, ainsi que quelques-uns des spectateurs, dont on voit les autres obéir à la loi générale des sensations. On m'accordera sans doute, et par égard pour le bon sens, que ce n'est point un effort, une sympathie d'imagination qui travaille ces animaux dans les circonstances où nous les voyons prendre l'initiative sur l'homme. Un nombre considérable de ces exemples furent avérés, et je me propose de signaler quelques-uns des plus intéressants, lorsque l'occasion m'y sollicitera.

Mais notre somnambule s'exclame: « Tenez, tenez! nous dit-il; tenez, voici de Saint-Fare; il est là, là! — Mais où donc? car les yeux du somnambule semblent s'abaisser au-dessous du niveau de nos ceintures. Est-il grand? — Non, du tout. — Eh bien, mettez la main sur sa tête. » Le somnambule pose la main à hauteur de ceinture. « Bon! votre Saint-Fare est donc un nabotin; et puis, dites-le-nous, est-ce que son corps est nageant et suspendu? Voyons, placez lestement votre autre main au niveau de ses pieds, que nous jugions de sa taille. »

Le *somnambule arrête et promène* sa main à deux ou trois pouces au-dessus du parquet, comme si le corps flottait en l'air. — « De grâce, est ce donc *un corps fluidique* que vous voyez? — Je ne le sais; mais, regardez, *je* le prends. » Il semblait le tirer à lui et le manier de la

façon dont se manie une pâte filante. « En le touchant, je le tire, disait-il. — Et céla ne lui fait aucun mal? — Pas le moindre. »

Si le somnambule disait vrai, je me trouvais alors si rapproché du sieur de Saint-Fare, que je devais le toucher du genou : nulle impression quelconque ne m'avertissait de ce voisinage.

Quoi qu'il en soit, il paraît avéré que, dans certains cas d'apparitions, le fantôme magnétique se dérobe aux embrassements de l'ami qui croit le reconnaître, et qui se précipite vers lui pour le serrer dans ses bras.... tandis que ce même fantôme insaisissable nous saisit, lui, nous serre avec vigueur, et laisse sur notre personne des traces de ses fortes étreintes...

Entre les faits *analogues* que je pourrais rapporter, est celui d'une grande et belle jeune personne appartenant à l'élite de la société française. Depuis longtemps un esprit magnétique, celui d'un cousin qu'elle avait perdu, se faisait voir sous le toit qu'elle habite, et sa main ne pouvait le saisir, mais la main du spectre se montra soudain moins impalpable. Un beau matin, mécontent de je ne sais quelles insouciances de sa cousine, il fit tout à coup retentir, sur ses fraîches et roses joues, si rebondies, si provocantes pour les caresses de l'affection ou de la colère, un soufflet de si verte et franche qualité, que le bruit en frappa toutes les oreilles. Ajoutons que les doigts du fantôme restèrent, pendant un laps de temps, très-sensiblement gravés sur la peau délicate de la jeune personne abasourdie. J'arrivai dans cette maison, avec un de mes amis, au moment où le coup venait de retentir, et je reçus de la famille la primeur de l'anecdote. Ce soufflet me rappelait pourtant un esprit de vigilance et de charité bien différent des esprits qui nous occupent, je veux dire l'ange gardien, qui, de sa main céleste, infligeait le même genre de correction à sainte Françoise Romaine, lorsqu'il arrivait à cette femme admirable d'offenser Dieu par le moindre des péchés véniels.

« De Saint-Fare veut être ici le maître absolu, se prit à dire, au bout de quelques instants, notre somnambule. —

A merveille, s'il le peut. Mais, s'il est là, demandez-lui de marcher et de faire entendre ses pas. » — Presque aussitôt, à l'endroit où le corps est indiqué, de Saint-Fare marche; il marche de la manière la plus audible, et *chacun de nous* l'entend : il marche et se promène tout à côté de moi; c'est le pas d'un gros quadrupède, d'un loup, d'un mâtin, dont les pattes cauteleuses fouleraient le parquet d'un salon.



La Bible nous rapporte quelques exemples de ces bruits que produisent des êtres invisibles. Le Seigneur dit à David qui le consultait : « Lorsque vous entendrez, au sommet des poiriers, *le bruit de quelqu'un qui marche*, commencez a combattre l'armée des Philistins. » Un tel bruit ne semble-t-il pas plus absurde en l'air, et perché sur le sommet des arbres, que sur les feuilles d'un parquet?

Un autre jour, Saint-Fare étant prié derechef de marcher, son allure fut celle d'une bête de la race féline, mais plus grosse que le chat. Les pattes, nerveuses et rebondies, trottaient vivement sous l'animal, et sans avancer. J'analyse ces sons, entendus de tous mes voisins, avec les oreilles fort expérimentées du vieil et passionné chasseur.... Enfin, pour clore cette séance, et *sur l'injonction* de mes cospectateurs et la mienne, l'Invisible se mit à scier du bois, à raboter, à battre des mesures, et puis, sans qu'on l'en priât le moins du monde, à culbuter un meuble.

Mais je dois faire observer qu'un moment auparavant plusieurs Esprits, qui s'étaient donnés pour des anges du ciel, avaient daigné se mêler à cette scène et converser avec nous. C'est donc, en définitive, par un pas de bête et par ces tours de bateleurs forains que se termine cette manifestation angélique !!!

Cher GOUGENOT DES MOUSSEAUX.



NICOLE DE VERVINS.



Nicole, de Vervins, reçut le jour de parents catholiques et vertueux, le jeudi saint de l'année 1549. Ce même jour, elle fut baptisée dans l'église paroissiale de Notre-Dame de Vervins. Son père, Pierre Obry (ou Aubry), était marchand boucher; sa mère, Catherine Villot, était une femme de beaucoup d'énergie et d'intelligence, « tous deux bien renommés, dit notre vieil historien, et en biens assez aisés ».

Nicole, leur fille aînée, était à peine sortie du berceau qu'elle fut confiée aux religieuses de Montreuil-les-Dames, à cinq lieues de Vervins.

« Elle y resta l'espace de sept à huit ans, en son habit séculier, religieusement et soigneusement instruite en l'amour et la crainte de Dieu, et à se contenir chastement et honnêtement. » Ce ne fut que vers sa douzième année qu'elle rentra dans sa famille, ornée des grâces du corps, riche d'un bon cœur, mais peu favorisée des dons de l'esprit. Ce qui n'empêchait pas Nicole d'être gaie, joyeuse, et d'aimer à dire son petit mot pour rire, mais toujours honnêtement. On remarqua néanmoins que, quelque temps après sa sortie du couvent, elle devint sujette à beaucoup d'accidents : ainsi, elle se brûla plusieurs fois; elle se laissa choir à la rivière; elle déroula un jour si lourdement les escaliers de la cave, qu'elle y serait morte, si son père, averti par ses plaintes, ne fût accouru à son secours. Tels accidents, disait-on, étaient l'effet et en même temps la preuve de son imprévoyance. La suite de cette histoire nous en découvrira la véritable cause.

Nicole n'avait point encore atteint sa seizième année, qu'elle fut mariée à Louis Pierret, « issu également de parents honnêtes et bien nourri en la crainte de Dieu et

en toute modestie ». Les deux familles étaient catholiques. Louis exerçait le métier de tailleur. Tout allait bien dans



Elle fut confiée aux religieuses de Montreuil-les-Dames.

le petit ménage; tout faisait espérer un avenir de bonheur, lorsque, après trois mois de mariage, un incident extraordinaire vint jeter les jeunes époux et leurs familles dans la consternation:

Le 3 novembre 1565, le lendemain de la fête des Trépassés, sur les trois heures après midi, entre le premier et le second coup des vêpres de saint Hubert, Nicole,

passant par le cimetière, s'agenouilla sur la tombe de Joachim Villot, son grand-père, mort subitement deux ans auparavant. Pendant que Nicole récitait le *De profundis*, « elle advisa devant soi comme un homme droit enseveli en un linge blanc, lui disant : *Je suis ton grand-père.* » A cette vue, Nicole épouvantée s'enfuit et va se



cacher dans un coin de sa maison. Son mari, qui la voit pâle, effarée, à demi morte, court chercher sa mère, sans même s'informer de la cause d'une telle maladie. Celle-ci, sans se laisser trop effrayer, couche sa fille, lui prépare des tisanes calmantes, et la réconforte par de bonnes

paroles. Mais la terrible vision poursuit partout Nicole. Le fantôme est là qui l'oppresse, qui l'étouffe; de quelque côté qu'elle se retourne, il pèse, comme un poids énorme, sur sa poitrine, sur son dos, sur ses côtés; puis il disparaît pour revenir un instant après. S'il laisse à Nicole quelques instants de calme, c'est, dit-il, afin qu'elle puisse boire, manger et vaquer à ses affaires.

« Pour avoir allégeance, la malade se retira chez ses père et mère, qui, ignorant qu'elle eût rien vu, estimaient qu'elle fût devenue mère. Toutefois, ils avaient honte de la voir roler contre terre, c'est pourquoi ils la tançaient et la renvoyèrent chez elle. Ainsi se passèrent quatre jours. »

Le 7 novembre, comme l'état de la malade était loin de s'améliorer, Nicole demanda à se confesser. Elle avait à peine satisfait à ce pieux devoir que le spectre se présente de nouveau, non plus sous l'enveloppe d'un linceul, mais à face découverte. C'étaient bien le nez, les yeux, la figure et la voix du défunt : « Sois sans crainte, lui dit-il, je suis ton grand-père, » et disparaît. Cette nouvelle apparition fut un coup de foudre pour l'infortunée Nicole. Un horrible frisson s'empare de tout son être; elle pousse de profonds soupirs; elle est près d'expirer. On se hâte de lui administrer l'extrême-onction. En effet, peu de temps après, elle tombe évanouie. Mais, pendant cette mystérieuse léthargie, l'âme de Nicole est torturée par d'infernales visions, le spectre lui parle et lui fait entendre « qu'il gémit en purgatoire en grande misère et perplexité, et qu'il a tant de mal à cause de plusieurs voyages qu'il avait voués en son vivant, lesquels il n'avait pu accomplir ni commander, étant prévenu de mort subite, il y a environ deux ans, à un soir, après son souper; et que, pour satisfaire à sa pénitence, il allait lui déclarer les aumônes qu'il fallait donner, les messes qu'il fallait faire acquitter, puis il ajoute : N'aie aucune frayeur, ma fille, prie bien Dieu, implore l'aide et intercession de la Vierge Marie. *Tu verras choses merveilleuses, car les secrets de Dieu sont grands.* Aie pitié de la pauvre âme de ton grand-père, tourmentée au feu du purgatoire, laquelle, par indul-

gence, a cette permission de faire entendre à sa petite-fille ce qui est nécessaire à sa délivrance. »

A cet effet, il la prie de faire accomplir les voyages, tant proch s que lointains, qu'il a voués, à savoir : Notre-Dame-de-Liesse, Sainte-Restitute, Saint-Guillain, enfin, aint-Jacques en Galice.

Quand Nicole fut sortie de son évanouissement, elle se mit à raconter les visions qu'elle avait eues, puis les prières, les pèlerinages qu'on avait demandés. Seulement elle omit à dessein celui de Saint-Jacques.

— Mais qui t'a dit cela? demanda la mère à Nicole.

— Mon grand-père, pour le délivrer des peines du purgatoire.

— La croyez-vous donc? s'écrie l'une des tantes; ce sont fantaisies, opinions, peut-être germes de nouvel enfant, il ne faut pas la croire.

La mère pourtant ajoute :

— Qui fera ces pèlerinages?

— Nicolas, Loys et Augustin.

— Est-ce que l'un d'eux ne suffirait pas, ou tout autre?

— Non, tous trois ensemble, et qu'ils aient soin de faire dire à chaque pèlerinage une messe, à l'offerte de laquelle ils iront et porteront un coupon de cire allumé.

Puis Nicole conjure son père et sa mère de se hâter d'exécuter ces ordres, si l'on ne veut pas la laisser mourir dans les tortures.

On crut devoir céder à ses pressantes instances, ne fût-ce que pour essayer de calmer cet esprit malade.

Le 9 novembre, les pèlerins se mettent en route, après avoir reçu de la mère de Nicole *argent à suffisance* pour les frais du voyage. Après neuf jours d'absence, on les vit rentrer à Vervins, à la même heure qu'ils en étaient partis. Cependant un fait étrange se passait à la maison : Nicole suivait les voyageurs pas à pas, entendait leurs discours, racontait les divers incidents du voyage, elle voyait même ce qu'on leur servait à table. Pour les gens du logis, c'était rêverie de la part de Nicole, on ne daignait pas même l'écouter.

Au retour des voyageurs, on fut bien étonné d'apprendre



de leur bouche que tout était vérité dans les prétendus rêves de la malade.

Dès le lundi suivant, on fit chanter à Vervins un service solennel, auquel se rendirent avec empressement tous les parents du défunt et leurs nombreux amis, car tous, jusqu'aux étrangers, partageaient leur peine. On espérait cette fois que cette âme souffrante serait en paix, et Nicole guérie. Mais combien fut grand l'étonnement

des parents, quand, de retour à la maison, ils ne retrouvèrent plus leur fille ! On l'appelle, on la cherche partout, au logis, dans le voisinage; personne ne l'a aperçue. Enfin, un domestique la trouve blottie sous un lit, les mains horriblement crispées.



Peu après Nicole revint à elle et dit qu'au moment de s'habiller pour se rendre à la dernière messe, comme le lui avait bien recommandé son grand-père, une main invisible l'avait jetée à bas et traînée sous le lit. Puis, agitée d'une espèce de furie, elle se frappait la tête contre le mur, contre les tables; d'autres fois elle voulait se jeter dans le feu; mille fois elle serait morte, si une puissance supérieure n'eût fixé des bornes au génie du mal qui la torturait. Elle en pleurait, la pauvre enfant, et sa famille était désolée de voir choses si étranges.

— Demande donc à ce fantôme, dit la mère, de nous faire connaître clairement ce qu'il veut. Nous sommes prêts à tout sacrifier pour ton repos et pour ta tranquillité...

Enfin, après avoir longtemps hésité, Nicole dit en soupirant :



— Mon grand-père demande instamment que les pèlerins et non autres fassent aussi le pèlerinage de Saint-Jacques. Ce que je n'avais voulu vous dire encore, craignant bailler trop grad'peine à mes deux oncles et à mon mari et vous faire débourser trop d'argent; sinon qu'il me tordra les bras derrière la tête et les jambes derrière le dos, et qu'il me rendra *aveugle*, *sourde* et *muette*, jusqu'à ce que ce voyage soit accompli.

Ces révélations jetèrent la famille dans le désespoir. Les parents de Nicole, après avoir épuisé toutes les ressources de la médecine, allèrent trouver les ecclésiastiques de leurs amis et leur confièrent leurs peines. Ceux-ci, après mûre délibération, considérant après tout que ces symptômes, tout extraordinaires qu'ils sont, peuvent bien n'être que des accidents naturels dans une jeune femme, décident, de concert avec la famille, d'user de stratagème pour tromper Nicole.



Et s'en vont chacun en sa maison...

— Or bien, dit la mère, puisqu'il faut faire ce pèlerinage de Saint-Jacques, nous le ferons faire, qu'il ne tienne plus à cela que vous ne vous portiez bien.

De fait, ils font venir les trois pèlerins devant elle, équipés avec chacun son bourdon pour marcher bien loin et leurs grands collets de cuivre. En sa présence ils mangent et reçoivent argent en suffisance. Son mari l'embrasse par trois fois, lui dit de prendre courage et réjouissance, et tous lui disant adieu, prennent congé d'elle et partent comme de ce pas, malgré la saison d'hiver, pour faire ce long voyage, et s'en vont chacun en sa maison et mettent la main à leur besogne.

Les prétendus voyageurs étaient à peine partis d'une heure que Nicole s'écrie :

— Voilà mon grand-père qui me menace de me tordre bras et jambes. Mon père, ma mère, n'aurez-vous point pitié de moi ?

— Que voulez-vous donc ? répondent les parents.

— Et que ne faites-vous ce pèlerinage de Saint-Jacques ?

— N'avez-vous pas vu qu'ils sont partis pour y aller ; et s'ils ne sont encore là, qu'en pouvons-nous ?

— Ils n'y sont point allés, répond Nicole en criant. Loys est en la maison de son père, au coin de la cheminée, où il coud, et mon oncle Augustin est à ses draps.

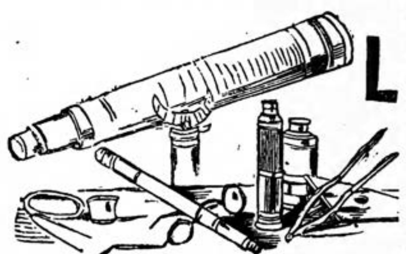
Tous s'ébahirent que Nicole, sans avoir bougé, sût ce que l'on faisait autre part ; et qu'il fallait en effet que cette âme l'eût vu et *révélé* (1).

L'ABBÉ J. ROGER.

(1) Voir *Histoire de Nicole de Vervins*, d'après les historiens contemporains et témoins oculaires, par l'abbé J. Roger, directeur au petit séminaire de N.-D. de Liesse. 1 beau vol. in-8°. Prix : 6 fr. *franco*. H. Plon, éditeur.



MYSTIQUE DU ZODIAQUE (1).



Le marquis de Laplace se disait « frappé d'étonnement » lorsqu'il voyait, soit le jour de Jupiter (ou le jeudi), soit le jour de Vénus (ou le vendredi), observés aux Indes comme au nord de l'Europe. Une conformité si parfaite lui paraissait d'une explication impossible ; mais celle de la conformité des zodiaques l'était bien davantage encore. Allez donc, avec le système des civilisations autochthones, si en vogue aujourd'hui, essayer d'expliquer comment des peuples sans parenté, sans traditions communes, sans berceau commun, s'y seraient pris pour inventer une sorte de fantasmagorie céleste, un véritable *imbroglio* de dénominations sidérales, sans suite et sans dessein, n'ayant aucun rapport figuratif avec les constellations qu'ils désignent, et moins encore, quoi qu'on en ait dit, avec les phases de la vie terrestre qu'on veut leur faire signifier !

Et pour ne citer qu'un seul de ces systèmes *naturels*, celui de l'abbé Pluche, dans son *Histoire du ciel*, a toujours paru le plus ingénieux et le plus probant. Quoi de plus plausible, en effet, que de relier au printemps le signe du *Bélier*, qui semble annoncer l'arrivée des troupeaux dans les champs ; le signe du *Taureau*, à la saison des travaux agricoles ; celui de la *Vierge aux épis*, à celle des moissons ; celui du *Verseau*, à celle des pluies ; celui de la *Balance*, à l'égalité des jours et des nuits ? Macrobe n'avait pas plus attendu l'abbé Pluche que Dupuis, pour

---

(1) Cet article est extrait du savant ouvrage de M. le marquis de Mirville, que nous ne saurions trop recommander à nos lecteurs ; il a pour titre *Des Esprits et de leurs manifestations diverses ;* Paris, Vrayet de Surcy, éditeur, 19, rue de Sèvres. — L'œuvre forme 5 vol. grand in 8° raisin et un appendice, et se vend 37 fr. 50 c.

trouver que l'*Écrevisse* se rapportait à la rétrogradation du soleil... Tout cela va tout seul pour le commun des savants, mais, lorsqu'on y regarde de plus près, on ne tarde pas à reconnaître le défaut de la cuirasse ; et ce défaut le voici : c'est que malgré l'application par l'abbé Pluche de son système à l'Égypte, rien de tout cela ne s'y était jamais trouvé réuni, attendu que dans ce pays il n'y a jamais de pluie en automne et de récolte en août. L'auteur l'a si bien senti, qu'il a fini par changer le berceau de son zodiaque, et par le transporter en Chaldée. Mais Bailly (*Astronomie ancienne*, t. I, p. 419), le poursuivant sur ce nouveau terrain, et s'appuyant sur le signe du *Bélier*, ne tarde pas à démontrer que « le seul mouvement des étoiles en longitude détruit absolument tout ce beau système, car, dit-il, les étoiles du *Bélier* se trouvaient en plein hiver à l'époque dont M. Pluche tient à faire le printemps, et quant à la *Balance*, elle précédait peut-être l'équinoxe de deux signes entiers... » Il faut donc s'en tenir aux raisons de MM. Freret et Kircher. Nous n'ignorons pas que le zodiaque de celui-ci est fort suspect aux savants, mais nous trouvons que les objections faites à ce *père* ne sont pas suffisamment fondées. D'ailleurs, pourquoi le zodiaque de ce père offrirait-il certaines ressemblances avec le zodiaque indien, qu'il n'a certainement pu connaître ?



Il y avait donc une cause universelle et une *intention* généra e planant au-dessus de toutes ces premières *minutes* zodiacales, altérées et modifiées depuis, mais jamais de manière à ne pas laisser reconnaître les traits principaux, qui, seuls, méritent d'être étudiés.

Cherchons donc de notre mieux la signification réelle de tous ces hiéroglyphes sidéraux.

Remercions encore Dupuis de nous avoir répété sur tous les tons : « Il est *impossible* de découvrir le moindre trait de ressemblance entre les parties du ciel et les figures que les astronomes y ont *arbitrairement* tracées, et de l'autre côté le HASARD EST IMPOSSIBLE. »

Oui, le hasard est impossible, car ce n'est pas lui qui, trois ou quatre mille ans avant l'incarnation du Verbe qui s'appelait lui-même l'*alpha* ou le premier, aura marqué de l'astérisque *a* cette figure de taureau, dont le nom *aleph* signifie aussi le *premier*. Ce n'est pas lui qui dans certaines sphères aura placé sur un trône la tête de ce taureau essayant de faire reculer un dragon en lui présentant une *croix* ansée; il faut savoir que cette constellation du *Taureau* était appelée « la *grande cité de Dieu* et la *mère des révélations*, ou bien encore l'*Interprète de la voix de Dieu*, l'*Apis pacis* de Hermontis, en Égypte, lequel proférait, dit-on, des oracles qui se rapportaient à la naissance du Sauveur. Lorsque le père Gratry se demande « où donc notre système solaire, qui gravite, comme on le sait, vers la constellation du *Taureau*, finira-t-il par aborder? » on pourrait lui répondre : « à la cité de Dieu. »

Ce n'est pas le hasard qui, dans le zodiaque indien, bien antérieur à celui des Grecs, aura placé ce *dragon* sur un *arbre*, et, au-dessous, la vierge Kanya Dourga, la plus ancienne divinité de l'Olympe indien, sur un *lion*, qui traîne à son tour le char du *soleil*. Pourquoi d'ailleurs Daswina, qui répondait anciennement au signe de la *Vierge*, et qui au Bengale y correspond encore, y est-elle adorée sous le nom de la Vierge *décorée du croissant*, ni plus ni moins, pouvons-nous ajouter nous-mêmes, que la Vierge de Murillo?

Toute la controverse de M. Letronne avec Dupuis s'écroule au profit de ce dernier, devant les nouvelles investigations sur l'âge et la composition de ces zodiaques indiens. Si M. Letronne pouvait soutenir en 1825 avec tant de succès que c'étaient les Grecs qui avaient fait passer leur zodiaque dans les Indes, il paraît que la chose était devenue plus difficile vingt-huit ans plus tard, car en

1853 M. Érard-Mollien lisait à l'Institut, et toujours avec un grand succès, un article ayant pour but de prouver l'accord du zodiaque indien avec la plus ancienne théologie de ce pays et avec tout cet ensemble de fêtes qui remonte au moins à trois mille ans. « C'est pourquoi, disait-il en finissant, cette vierge *Dourga* n'est pas le simple *memento* d'un fait astronomique, mais bien la plus ancienne divinité de l'Olympe indien ; elle est bien positivement celle dont tous les livres sibyllins, d'après lesquels parlait Virgile, annonçaient le retour comme une rénovation universelle. Pourquoi donc, ajoutait-il encore, lorsque au Maleyalam les mois portent encore les noms de ce zodiaque solaire, les Indiens auraient-ils été l'abandonner pour prendre celui des Grecs ? Tout prouve, au contraire, que ces figures zodiacales avaient été transmises aux Grecs par les Chaldéens, qui les tenaient à leur tour des brahmanes. »

Mais les brahmanes à leur tour disaient les tenir des anciens prophètes (contemporains de nos patriarches et élevés à la même école). On voit qu'il devient assez difficile de transformer en simple *moissonneuse* un signe qui ne tombait presque chez aucun peuple au moment de la moisson, et qui cadrait si bien, au contraire, avec les plus anciennes traditions sur la *Vierge* qui devait enfanter un Sauveur.

Dans cette supposition, on le voit, ce ne serait plus la théologie qui se serait calquée, comme le prétendait Dupuis, sur l'astronomie ; ce serait la sphère qui aurait emprunté ses figures à la théologie.

Dupuis a bien raison de concentrer tout son système sur cette *Vierge*, qui est bien pour lui tout à la fois et la Vierge de l'*Apocalypse* et la Vierge de cette grande histoire qu'il appelle la *légende*. Faisons donc comme lui et arrêtons-nous de préférence à ce signe.

Pour avoir une idée juste de la *Vierge* du zodiaque indien, il suffit de jeter un regard sur la gravure de celle qui se voit encore aujourd'hui sur les murs du temple de Bélus, puisque c'était la même. On croit voir une madone dans celle que reproduit le savant Martinelli. Il est assez

difficile, en effet, d'allier cet enfant qu'elle porte dans ses bras, cette robe à queue, ce long voile, cette couronne, cette plante qui ressemble plus au lis de Jessé qu'aux prétendus épis, il est difficile, disons-nous, de transformer tout ce *patet dea* en emblème de simple glaneuse.



Si le dragon qu'elle foule sous les pieds est uniquement une constellation hivernale, pourquoi aurait-on placé ce dragon sur un arbre? et pour changer de terrain (*sans en sortir*, puisque nous convenons de la solidarité de tous ces zodiaques), pourquoi le dragon-serpent que l'on plaçait sous le trépied de la sibylle de Delphes « *proclame-t-il*, au dire de Lucien, qu'il est l'image de celui qui *brille* parmi les étoiles »? Ainsi, c'était bien par le serpent divinateur et magique que l'on interprétait à Delphes le prétendu serpent hivernal de la constellation.

Ce rapprochement, que nous n'avons rencontré nulle part, nous paraît très-remarquable.

Celle qui foule aux pieds ce dragon est donc bien véritablement cette vierge, δίκη, qu'Hésiode nous dit être la fille de Jupiter, et cette Isis, reine du ciel et mère de Dieu, que les Égyptiens nous montraient étouffant un serpent. Ce n'est donc pas sans raison que l'astronome athée Lalande s'est vu forcé de dire : « La constellation de la *Vierge* est celle qui fournit le plus d'emblèmes, le plus d'allégories. On représenta l'image du Dieu du jour, nou-

veau-né, entre les bras de la constellation sous laquelle il naissait, et toutes les images de la Vierge céleste propo-



sées à la vénération des peuples la représentèrent allaitant l'enfant mystique, qui devait détruire le mal, confondre le prince des ténèbres, régénérer la nature et régner sur l'univers. »

D'ailleurs, pourquoi sur la sphère grecque cette Vierge mère avait-elle auprès d'elle un homme âgé qu'on appelait *Brountès* ou nourricier?

Est-ce encore le hasard, ou l'allusion aux saisons pluvieuses (variables partout), qui aura donné lieu à la constellation générale du *Verseau?* Ce *Verseau* est dans le zodiaque un enseignement historique du passé, comme la *Vierge* et les *Poissons* y représentent les espérances de l'avenir. Ce *Verseau* est le signe du déluge. Que ceux qui en doutent veuillent bien nous dire pourquoi dans la sphère chinoise du père Gaubil (savant missionnaire, dont les rapports, oubliés aujourd'hui au cabinet des manuscrits, faisaient l'admiration des Laplace, des Delambre et des Cuvier), on voit à la place du *Verseau* grec des astérismes qui se traduisent par *foudres*, *cataractes*, *gémissements*, et au-dessus le roi Ty, déifié, qui

domine sur ces eaux; pourquoi encore, sous les eaux du *Verseau*, neuf étoiles ⁂ noires et funestes représentent-elles des *Kouey*, dénomination qu'on applique aux *dives* et aux *démons*, aussi bien qu'aux nègres, c'est-à-dire aux hommes typhoniens et coupables. Les sphères mongoles et japonaises à leur tour nous montrent ces *Pakouey* placés dans un camp, entourés de *haches*, de *coutelas* et des *gardes* qui les ont immolés; mais l'étonnement redouble et le hasard devient plus impossible encore lorsqu'on retrouve dans le petit zodiaque d'Esné, et dans le planisphère de Denderah, cette même constellation des *neuf hommes immolés*, placée dans le sud du ciel, sous le *Verseau* et sous l'eau qu'il répand, tandis que dans les sphères persique et indienne de Scaliger, sous l'astérisme d'*Aquarius* (ou de l'homme versant de l'eau), on trouve des nègres et des Ethiopiens. Quand M. de Paravey développait tous ces rapprochements si curieux, il ne pouvait pas se douter que cette année même nous pourrions en faire un autre bien plus curieux encore entre cette race antédiluvienne d'hommes immolés et entourés de *haches*, et cette autre race antédiluvienne et de type nègre que nous venons de voir sortir des entrailles de la terre, tout armés, pour ainsi dire, de ces mêmes *haches* que nous voyons sur les sphères.

Ainsi, voilà toute une constellation (celle des sacrifices) qui sur la sphère des décans égyptiens, et sur celle des Chinois, signifie *haches* et *submersion*. Notons enfin qu'en regard de cette constellation *Pakouey* se trouve celle qu'on appelle *Kouey*, mot traduit par *lémures, fantômes, mânes*. Or, rappelons-nous ce que nous avons dit (même chapitre) du règne des *mânes*, succédant à celui des *géants*. Relisons la note de M. Chabas sur les *Kous* ou âmes des morts, et nous aurons dans les sphères la quasi-démonstration de ce qu'on aura sans doute appelé nos paradoxes.

Les *Pakouey* se rapportent évidemment aux géants vivants (*gibborim*), comme les *Kouey* se rapportent aux *rephaïm* ou géants morts.

Après le signe du déluge submergeant une humanité dont l'homicide, l'inceste et la magie étaient devenus la



seconde nature, il serait plus difficile de refuser au zodiaque ne fût-ce qu'une intention historique, lorsqu'il nous montre le navire *Argo*, nouvelle arche de salut, marchant à la conquête de la toison de l'*Agneau* ou du *Bélier*, dont nous avons vu que le signe ne pouvait pas ne pas se rapporter aux fêtes de l'Agneau pascal israélite et égyptien, précurseurs à leur tour du véritable Agneau divin. Nous reprendrons ailleurs cette grande épopée des Argonautes.

Quant à l'*Hercule* solaire, ou le *lion à la triple nature*, marchant sur l'hydre de Lerne et l'écrasant, ne mérite-t-il donc aucune attention? Et le serpent dans un arbre, qu'en ferons-nous?

Mais le signe du zodiaque le plus significatif et le plus



riche en surintelligence était certainement celui des *Poissons*. On se rappellera peut-être que dans notre curieux testament de Jacob, ce signe est celui d'Ephraïm ou l'*élu*. Eh bien! c'est encore au moment de l'entrée du soleil dans le signe des *Poissons* que l'élu Messie, l'ἰχθύς des premiers chrétiens, fera son entrée dans le monde. On sait que chez les brahmes Vichnou, leur Messie incarné, est aussi *poisson*, et que l'eau n'est un élément sacré que parce que le *poisson-messie* y vit. Chez les rabbins *Dag* signifie également *poisson* et *messie*, et l'on sait que l'idole de *Dagon* était moitié homme et moitié poisson; aussi le dauphin est-il appelé *poisson-prophète*.

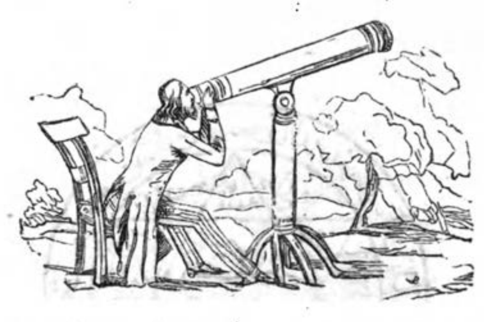
« C'est un fait affirmé (par Keppler), dit le docteur Sepp, que toutes les planètes, au moment de l'incarnation, étaient en conjonction dans le signe des *Poissons* que les Juifs appelaient depuis l'origine des choses la *constellation du Messie*. C'est dans cette constellation, ajoute-t-il, que se trouvait l'étoile des mages... » Toutes les traditions juives, en annonçant cette étoile que beaucoup de peuples ont vue, ajoutaient encore « qu'elle absorberait les soixante dix planètes qui président aux diverses nations de l'univers. En vertu de ces prophéties naturelles, dit le docteur Sepp, il était écrit dans les astres du firmament que le Messie paraîtrait dans l'année lunaire du monde 4320, dans cette année mémorable où le chœur entier des planètes fêtait son jubilé.» Et qu'on ne l'oublie pas, le docteur Sepp ne fait ici que répéter Keppler.

Il est vrai que nous ne faisons pas, comme le docteur Sepp, honneur de toutes ces prophéties « à la philosophie prophétique et à la *faculté divinatoire* de la nature »; ceci est un peu trop allemand et nous ramènerait à la *magie naturelle* de Görres, que nous avons déjà combattue de toutes nos forces; mais nous croyons comme lui aux influences spirituelles qui dirigent et manient cette nature dans le sens prophétique et théologique, en dehors duquel elle n'aurait plus aucune signification, aucune raison d'être.

Aussi, sans affirmer autant que lui, sommes-nous fort tenté de croire aux cycles ou périodes mystérieuses, et à



leur grande influence sur les destinées de l'univers. Nous sommes, disons-nous, bien tenté d'y croire, d'abord parce qu'une foule d'expressions et de chiffres bibliques semblent l'indiquer expressément, ensuite parce que ces périodes se représentent souvent dans l'histoire avec une constance de régularité qui déconcerte l'incrédulité elle-même, et nous en citerons pour exemple le très-savant, mais très-incroyant Boulanger : « Keppler, le plus grand et le plus



chrétien peut-être de tous les astronomes, reconnaissait l'extrême importance de toutes ces conjonctions planétaires dont « chacune, disait-il, était une année climatérique de l'humanité... « Ce fut, dit-il (dans ses recherches sur la véritable année de la naissance du Sauveur), ce fut cette conjonction si rare des trois planètes, Saturne, Jupiter et Mars, dans une contrée du zodiaque si FÉCONDE EN SIGNIFICATIONS (la constellation du poisson-messie), qui attira l'attention des mages. » Et Boulanger citait avec respect ces paroles de Keppler.

Nous n'entrerons pas dans les développements et les détails de tous ces chiffres fatidiques, parce que, tout en soupçonnant la vérité du principe, nous suspectons beaucoup ses applications.

Ainsi donc, substituant au faux principe de la théologie née des signes du zodiaque le principe très-vrai du zodiaque

né de la théologie, la foi, comme la raison, peut contempler sans aucune peine, et même avec admiration, les analogies très-complètes signalées par saint Léon entre nos principales fêtes ecclésiastiques et la marche du soleil, analogies écrasantes pour ceux qui commettraient la faute de les nier légèrement, mais parfaitement consolantes pour tout le monde, lorsqu'on les vérifie et lorsqu'on les médite avec soin.

J. E. DE MIRVILLE.



LES ÊTRES DU MONDE SPIRITE.

On sait combien depuis dix ans on s'est occupé du spiritisme, des spirites et des esprits frappeurs, qui pourtant ne parlent guère, mais écrivent avec le pied d'une table ou d'un guéridon. On en a publié beaucoup d'histoires, et ces nouveautés ont eu leurs journaux spéciaux qui ont encore des lecteurs. Les Esprits ont fait plus, ils ont inspiré des livres; ils en ont même dicté, ainsi le spirite qui écrit sous le nom d'Allan Kardec, ce qui est un peu druide, a publié un nouveau code de lois, une nouvelle morale, une nouvelle théologie (si ce terme ici ne jure pas un peu), le tout dicté par les Esprits.

Mais à travers ces manifestations si fréquentes et si prodigieusement nombreuses, les Esprits ne se sont pas fait voir. Nous ne sommes donc pas, de ce chef, dans le



Adramélech.

progrès; car nos pères au moyen âge, qui ont aussi abondamment écrit sur les Esprits, les ont vus, ils l'affirment, et leurs affirmations valent bien les nôtres, au moins sur ce point. Ainsi Jean Wierus, dans sa Monárchie des démons (*Pseudomonarchia dæmonum*), dépeint un grand nombre de ces êtres du monde spirite. On trouve même



Nybbas.

chez lui un tableau assez complet de la cour infernale (1) au quinzième siècle. Belzébuth remplaçait Satan et trônait comme roi ou comme sultan à la tête des Esprits. Mais les doctes assurent qu'il ne s'est jamais fait voir aux mortels que sous la forme d'une guêpe énorme. Ses ministres et ses courtisans ont été moins fiers.

(1) Voyez *Dictionnaire infernal*, 6ᵉ édition, au mot *Cour infernale*. Vol in-8°, chez H. Plon.



Adramélech (car on sait leurs noms), qui est grand chancelier, se fait voir avec des formes éclatantes; Astaroth, le grand trésorier, est plus original; Léonard est imposant, comme doit l'être un grand maître des cérémonies; Moloch est grave, avec sa belle tête de bœuf; Béhémoth, sommelier du prince, est un peu lourd, mais bien nourri; Belphégor, qui aime les inventeurs, essaye



Ribesal.

toutes les médecines et rit quelquefois de nos médecins, quand il ne les envoie pas au diable; Mammon se plaît chez les Anglais, où il a rempli plusieurs ambassades; il leur a généreusement inspiré le goût de ce qui amène le confort.

Nybbas, que les démonomanes appellent le grand paradiste, protége les saltimbanques et se plaint d'être très

occupé. Picollus est un démon de marque, qui s'est fait bâtir autrefois un temple en Prusse, et dans ce temple on l'entendait souvent rire. Cerberus, appelé aussi Naberus,



est un marquis aux enfers, dont-il a longtemps gardé les frontières. Il paraît devenu assez bonhomme.

Furfur, surintendant des chasses, ne se montre aux braconniers que sous la figure d'un cerf qui a des bras et des mains. Mais il faut, pour en obtenir quelque secret, l'attraper à la course.

Rahouart est le plus habile chiffonnier des enfers. C'est lui qui a emporté dans sa hotte l'âme du mauvais riche. Il cherche toujours ses loques, et il en trouvera.

Il y a bien d'autres personnages de ce genre; et si ces photographies intéressent le public et surtout les spirites, nous pourrons leur donner une suite.

J. COLLIN DE PLANCY.

LE VOITURIER.

J'avais pris, pour me rendre d'un village à l'autre, une de ces charrettes couvertes qui, sur les routes reculées de l'Auvergne, font le service des messageries, transportant pêle-mêle marchandises et voyageurs. La carriole était attelée d'un seul cheval qui allait au pas, la route était cahoteuse, les bancs étaient formés d'une simple planche; de sorte que je perdis patience à mi-chemin, je descendis près du conducteur, et je me mis à suivre à pied comme lui.

Le voiturier était un homme encore jeune, de belle apparence, et dont le visage révélait une bonne conscience.



A tous les hameaux où nous arrêtions, je le voyais donner ou recevoir les commissions, sans entendre jamais aucune plainte de ceux auxquels il avait affaire. S'il avait à rendre sur une pièce, on prenait toujours sans compter; les

femmes lui demandaient des nouvelles de ses enfants, les hommes le chargeaient d'achats au bourg ; la conduite de tous prouvait enfin l'amitié et la confiance. Autant que j'en avais pu juger par notre conversation le long de la route, il me semblait, au reste, la mériter. Toutes ses paroles exprimaient une bienveillance, un bon sens, auxquels la fiévreuse émulation de nos villes m'avait peu accoutumé. Il connaissait les améliorations tentées dans le pays, nommait le propriétaire de chaque champ que nous dépassions, et s'intéressait à sa bonne ou à sa mauvaise récolte. J'appris bientôt que lui-même avait quelques arpents de terre qu'il cultivait entre ses voyages, et pour lesquels il profitait de toutes les observations recueillies sur le chemin. Il me raconta l'histoire de son *domaine*, comme il l'appelait en riant, avec la bonhomie intelligente de l'homme qui comprend et s'intéresse.

J'écoutais l'explication de ses derniers essais pour transformer un coin de lande en prairie, quand nous fûmes croisés sur la route par un homme courbé, pauvrement



vêtu, et dont les cheveux grisonnants retombaient en désordre sur un visage bourgeonné. Au moment où il passait près de nous, je m'aperçus qu'il chancelait. Il salua le voiturier avec la chaleur bruyante de l'ivresse, et celui-ci répondit d'un ton de familiarité affectueuse qui me surprit.

— C'est un de vos amis? demandai-je quand il fut éloigné.

— Cet homme-là, répéta-t-il, c'est mon bienfaiteur et maître, monsieur.

Je le regardai comme si je n'avais pu comprendre.

— Ça vous étonne! reprit le messager en riant; c'est pourtant la vérité; seulement, le malheureux ne s'est jamais douté de la chose. Faut vous dire d'abord que Jean Picou (c'est comme ça qu'on le nomme), Jean Picou donc est un ancien camarade d'enfance. Nos parents demeuraient porte à porte, et nous avons fait notre première communion la même année. Seulement, Picou était déjà pour lors un folâtre, et, en prenant de l'âge, il a eu bientôt adopté toutes les habitudes des bons vivants. Je ne l'avais pas fréquenté d'abord, mais le hasard finit par nous mettre chez le même bourgeois. Le premier jour, au moment d'aller au travail, voilà que Jean Picou et les autres s'arrêtent au cabaret pour boire le coup d'eau-de-vie du matin. Je restai à la porte, sans trop savoir ce que je devais faire; mais ils m'appelèrent tous.

— N'a-t-il pas peur que ça le ruine! s'écria Picou en se moquant; pour deux sous économisés, il croit peut-être que ça le rendra millionnaire!

Les autres se mirent à rire, ce qui me fit honte, et j'entrai boire avec eux.

Cependant, arrivé au champ, et tout en m'occupant du labour, je commençai à ruminer ce que Picou avait dit.

Le prix de ce petit verre du matin était, dans le fait, peu de chose; mais, répété chaque jour, il finit par produire *trente-six francs dix sous*. Je me mis à calculer tout ce qu'on pouvait avoir avec cette somme.

Trente-six francs dix sous! dis-je en moi-même, c'est, pour les gens en ménage, une chambre de plus au loge-

ment, c'est-à-dire de l'aisance pour la femme, de la santé pour les enfants, de la bonne humeur pour le mari.

C'est le bois de l'hiver, ou le moyen d'avoir du soleil à domicile quand il n'y a que de la neige au dehors.

C'est le prix d'une chèvre dont le lait augmente le bien-être du ménage.

C'est de quoi payer l'école où le garcon apprend à lire et à écrire.

Puis, retournant mon esprit d'un autre côté, j'ajoutais: *Trente-six francs dix sous!* Notre voisin Pierre ne paye pas davantage pour la location des deux arpents qu'il cultive et qui nourrissent sa famille! C'est juste l'intérêt de



la somme que je devrais emprunter pour acheter au commissionnaire du bourg le cheval et la charrette qu'il veut vendre. Avec cet argent dépensé chaque matin au détriment de ma santé, je puis me faire un état, élever une famille, ramasser les épargnes nécessaires à mes vieux jours.

Ces calculs et ces réflexions décidèrent de mon avenir. Je surmontai la mauvaise honte qui m'avait fait céder une fois aux sollicitations de Picou : j'épargnai sur mes pre-

miers gains ce qu'il m'aurait fait dépenser au cabaret, et bientôt je pus entrer en marché avec le voiturier auquel j'ai succédé.

Depuis, j'ai toujours continué à calculer chaque dépense et à ne négliger aucune économie, tandis que Picou persévérait, de son côté, dans ce qu'il appelle la vie des bons enfants. Vous voyez où cela nous a conduits tous deux. Les haillons du pauvre homme, sa vieillesse avant l'âge, le mépris des honnêtes gens, et mon aisance, ma santé, ma bonne réputation, tout vient d'une habitude prise. Sa misère, c'est le petit verre d'eau-de-vie qu'il boit en se levant, comme mes joies sont les deux sous épargnés chaque matin.



TIBULLE.

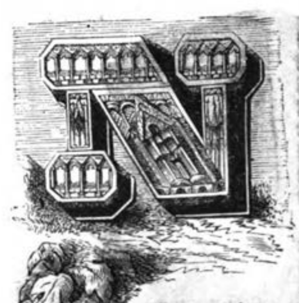
E poëte Tibulle, comme peu de poëtes, hélas! avait une assez grande fortune ; mais, comme beaucoup d'entre eux, il aimait en faire un joyeux usage et la croquer à belles dents. Tout ce que Rome comptait de jeune, de riche et d'élégant était reçu chez lui à des fêtes splendides. En vain son affranchi lui montrait le gouffre qui allait engloutir le peu de richesse qui lui restait. Tibulle promit de se ranger. Mais avant, il voulut donner une dernière fête, plus éclatante que toutes les autres.

Notre dessin en représente un épisode. M. Jules de Saint-Félix, dans son charmant ouvrage *les Nuits de Rome*, en donne la description.

Le souper de Tibulle. — Les jeunes filles apparurent, portant de longs regards autour d'elles, et jetant de brûlantes étincelles dans le cœur des convives romains.

CHIROMANCIE.

NOTE DE L'ÉDITEUR.



ous venons parler à nos lecteurs d'une des plus étranges et des plus utiles découvertes des temps modernes : la découverte d'une chiromancie nouvelle, basée sur celle des anciens, dont il ne restait plus que quelques traces indécises.

C'est après avoir assisté aux conférences si applaudies à Paris de M. Desbarrolles, le rénovateur ou, pour mieux dire, l'inventeur de cette science ; c'est après avoir eu, dans une soirée donnée dans notre maison même, les preuves les plus irrécusables de la vérité de ces révélations incompréhensibles, que nous avons, dans notre désir d'être utile, prié M. Desbarrolles de nous donner un exposé de sa doctrine qui pût la faire comprendre, la mettre à la portée de tous, et initier le public sinon à la science tout entière, du moins à une partie de la science assez importante pour pouvoir servir de guide dans la vie.

Le public verra que M. Desbarrolles a répondu complétement à notre désir.

Tout le monde sait que M. Desbarrolles fut, de 1846 à 1847, un des compagnons de voyage, en Espagne et en Afrique, de notre illustre Alexandre Dumas, qu'il rencontra à Madrid à son retour en France.

Il venait d'accomplir à pied, en Espagne, quelquefois à dos de mulet, quand sa bonne fortune lui faisait rencon-

trer des caravanes d'*arrieros*, un voyage pittoresque, un voyage d'artiste, la carabine sur le dos, la cartouchière à la ceinture, couchant où il pouvait, mangeant comme il pouvait, bravant gaillardement le soleil et les bandits, et s'inquiétant de peu de chose, pourvu que la nature fût splendide, la vie accidentée, et que son album de peintre, dont il faisait aussi son carnet de littérateur, fût noblement rempli. La relation de son voyage, publiée à son retour dans l'*Assemblée nationale* et reproduite dans le *Panthéon littéraire* de Barba, eut un succès rapide. Traduite en anglais par Mac-Farlane, elle fut tirée en Angle-



terre et en Amérique au nombre de vingt-quatre mille exemplaires, sous le titre de *Two French artists in Spain.*

Dans son voyage aventureux, Desbarrolles se trouva nécessairement en compagnie de bohémiens, dont parfois il partagea la natte. Il fut à même, tout en étudiant leurs



mœurs, de les voir s'adonner à l'exercice de la bonne aventure, sans être toutefois bien convaincu de la sincérité de leurs divinations. Mais comme tout homme prédestiné, il pressentit là tout à coup une science nouvelle, et se préoccupa de la possibilité de révélations écrites dans la paume par les rapports nerveux peut-être de la main et

du cerveau, et, à partir de ce moment, il tourna de ce côté toutes les études que la peinture lui laissait le temps d'accomplir.

Alexandre Dumas nous a, de sa plume de diamants, raconté, dans le *Journal illustré* du 10 au 17 avril 1864, comment, après la vocation, la conviction lui était enfin venue. Il a raconté ses incertitudes, ses déboires, ses défaillances, que relevait sans cesse cette persévérance née d'une véritable vocation, et dont sa figure énergique porte l'empreinte (1).

« C'est ainsi, dit-il, qu'il amasse péniblement une masse de signes que l'expérience lui démontre chaque jour des plus certains.

Pour lui rien n'est absolu, tel signe est modifié par le signe voisin. Souvent aussi, faisant abnégation complète de ses vertus particulières, ce signe les emploie au service des passions dominantes. Guidé par des lueurs incertaines d'abord, mais qui deviennent de plus en plus lumineuses, notre ami va toujours en avant et étudie seul pendant deux autres années encore, et à force de travail et de comparaison, il arrive à compléter son système.

C'est alors qu'il rencontre, par cette double loi des atomes dont parle Descartes, une jeune femme que des aptitudes particulières portent au grand art oublié des sibylles antiques (2).

Il a l'instruction et la persévérance; elle a la spontanéité et la pénétration : sa force est doublée. Désormais la chiromancie va devenir une science, et, marchant du connu à l'inconnu, appuyés l'un sur l'autre, ils arrivent à la vérité. »

Nous ne pousserons pas plus loin nos citations.

Nous répéterons seulement que nous avons vu par nous-même, et que, tout incrédule que nous sommes, nous avons été convaincu.

M. Desbarrolles, nous dit-on, se propose, pour répandre la lumière, de faire dans toute la France des conférences où il donnera des preuves publiques de la vérité de son

(1) Voir page 112.
(2) Voir page 113.

système. Nos lecteurs verront que, si étrange qu'elle puisse paraître, nous avons dit la vérité.

Maintenant nous laisserons parler M. Desbarrolles lui-même.

HENRI PLON.

Tout homme, malgré les dénégations de la philosophie moderne, éprouve une disposition secrète à croire au merveilleux.

Tout homme reconnaît intimement l'existence d'une puissance supérieure, qu'il appellera, suivant ses tendances dominantes, à la tendresse ou à l'orgueil :

Divinité suprême ou fatalité !

Et de deux choses l'une :

L'homme sera religieux ou superstitieux.

S'il ne fléchit pas le genou devant un Dieu suprême, il pâlira devant un présage.

Parce qu'à commencer par le mystère de la naissance jusqu'au mystère de la mort, il est entouré de trop de merveilles inexplicables pour ne pas croire, au moins au fond de son âme, à une direction occulte et supérieure.

Parmi toutes les tribus sauvages, dans toutes les îles découvertes, on a toujours trouvé un culte et un autel consacré soit au bien, soit au mal.

Et de tout temps l'homme, soit à l'état civilisé, soit à l'état sauvage, a cherché à soulever le voile qui cache sa destinée future, et les croyances mystiques datent des premiers jours du monde.

Dans les temps primitifs, plus isolé, vivant plus près de la nature et se sentant faible contre les obstacles de la vie, il chercha, dans ses moments de défaillance et de désespoir, l'appui d'une force plus grande que la puissance humaine, et il se demanda d'où cet appui pourrait lui venir. Et, bien qu'impressionné par la parure luxuriante de la terre et par l'immensité tumultueuse des eaux, il attacha ses regards vers le ciel, réservoir et dispensateur de la lumière source de la création et de la vie.

Là planait le soleil illuminateur du monde ; là se balançait, en l'absence du soleil, la pâle lune aux lueurs mystérieuses, dont l'influence magique attirait ou repoussait les flots.

Là se déployait à la nuit ce pavillon semé d'innombrables étincelles, diamants célestes, magnificences mélancoliques sur lesquelles l'aurore, dans sa splendeur sans rivale, venait chaque matin tirer un rideau d'azur.

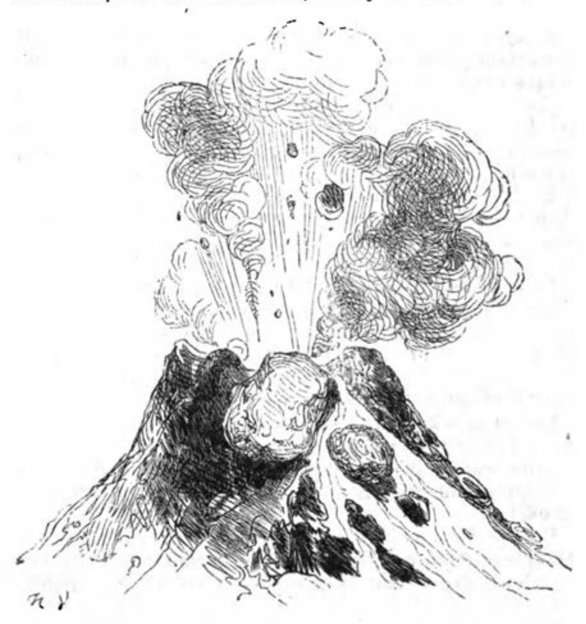
Dans les premiers âges, tous les peuples d'Orient, berceau du monde, furent pasteurs, et parmi ces pasteurs naquirent comme toujours des hommes tourmentés par leur génie.

Leur imagination, épurée par la solitude, exaltée par la fraîcheur et le silence des nuits après la dévorante chaleur du jour, cherchait dans le spectacle des cieux, toujours purs et toujours brillants d'étoiles, une pâture à la mélancolie de leur nature contemplative. Ils eurent des constallations bien-aimées qu'ils suivaient plus volontiers dans leurs cours, et en les voyant briller et disparaître comme le soleil et la lune, ils comprirent cette magnificence de rouages qui faisait marcher tous les mondes d'un mouvement uniforme et régulier.

L'ordre parfait, toujours résultat et témoignage d'une puissance, les conduisit à chercher les causes par l'étude des effets. Leur esprit, charmé par ce travail nonchalant, se lança à la poursuite de ces horizons qui fuient à mesure que l'on s'avance, tout en étalant dans leur fuite des richesses inépuisables et toujours nouvelles aux yeux du voyageur.

Plus purs, plus primitifs, plus impressionnables que nous, ils ressentirent l'influence nerveuse des astres et en étudièrent le mystère. Par leurs aspirations ardentes, ils acquirent une certaine puissance qui doubla leur force en leur donnant la conviction. Le pouvoir magnétique de l'homme leur fut révélé. Dès lors, prenant pour guide, comme tous les rêveurs sublimes, l'analogie entre les choses visibles et invisibles, ils devinèrent un monde supérieur, tandis que la germination, les tremblements de

terre et les éruptions volcaniques leur révélaient une séve inférieure, une vie ténébreuse, un mystérieux travail.



Ainsi, d'une part, la voûte étoilée des cieux charmait les yeux et les attirait; et, de l'autre, ces grondements souterrains, ces excavations ténébreuses parlaient aux imaginations moins pures et disposées à la tristesse et leur inspiraient une vague impression de terreur.

La terre engloutissait les dépouilles des morts, mais en voyant la graine qu'ils semaient sortir verdoyante et parumée et se parer des plus belles couleurs, ils en concluent que le cadavre inerte enfoui sous les gazons devait,

en rendant la matière aux atomes, exhaler son âme immortelle comme la fleur sortie de la terre exhale, lorsque la nuit arrive, ses senteurs vers le ciel.

A partir de là, ils pressentirent de magiques mystères et devinèrent trois mondes liés ensemble par une chaîne unique placée dans la main d'un seul Dieu.

Cette chaîne harmonique, nommée par eux lumière astrale, correspondait aux forces libres connues de nos jours sous les noms de mouvement, chaleur, électricité, lumière.

L'éther qui remplit les espaces leur parut devoir être chargé des influences de chacun des astres de notre système en liaison évidente avec nous, puisque le soleil nous entraîne dans un même tourbillon.

Le système du plein, établi par les anciens astrologues et basé dans toutes leurs prédictions et leurs croyances, fut en vain momentanément détrôné par le système spécieux du vide inventé par Newton; les expériences de nos jours lui donnèrent de nouveau raison en préparant ainsi la réhabilitation de l'astrologie.

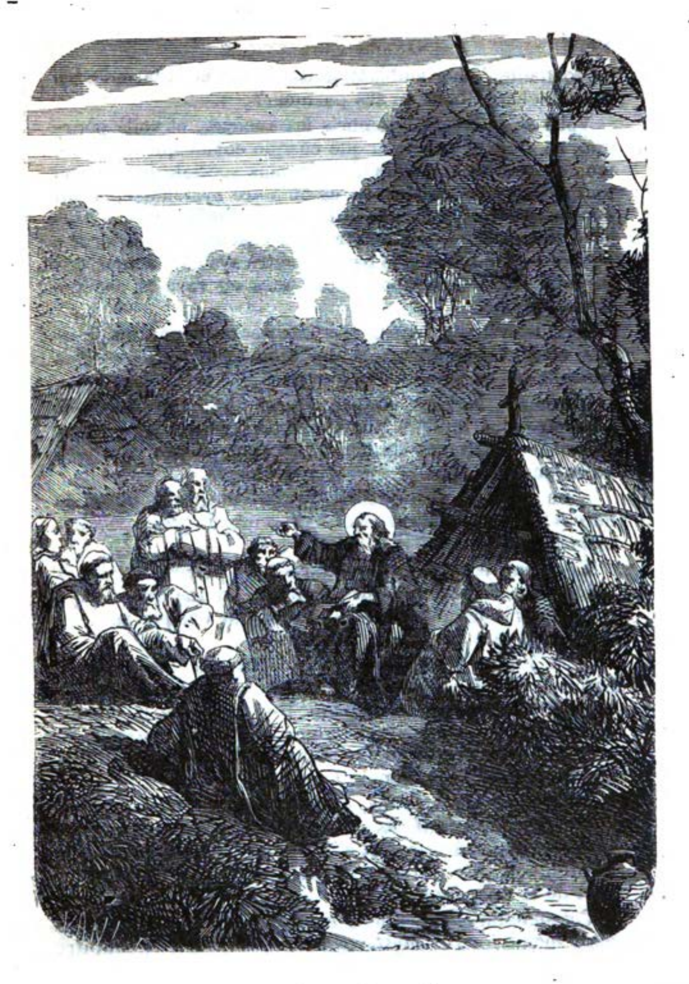
Les anciens kabbalistes prétendaient que tous les astres qui gravitent avec nous, mis par l'éther et la lumière en communication avec notre globe, jettent sur lui leurs magnétiques influences. Et rien ne semble plus raisonnable, en effet.

Pourquoi les mondes ne seraient-ils pas liés entre eux, puisque la force qui les mettrait en communication serait la même, absolument la même que cette force indéfinie, mais incontestable, qui de nos jours porte en un instant la pensée d'un pays aux extrémités d'un autre ?

Nous dirons plus, il est impossible qu'il en soit autrement, et si la science est encore hésitante à dire oui, il lui est impossible non pas de dire non, sans doute, mais de soutenir raisonnablement ses négations.

La communication magnétique admise, pourquoi tous ces mondes différents d'éclat, de forme, de dimension, de vitesse locomotive n'auraient ils pas aussi une personnalité différente, une nature différente?

Et pourquoi ne chargeraient-ils pas des effluves de cette



personnalité l'éther ambiant, puisque chez nous la moindre fleur le charge bien de ses parfums ?

Voilà ce qu'avaient compris les anciens, et voilà pourquoi ils avaient prétendu que chaque enfant qui venait au monde lors de la domination la plus spéciale que prend tour à tour chacun des astres de notre système épousait à sa naissance les formes attribuées à l'influence particulière de l'astre en domination. Et à chacune de ses formes étaient liés, et c'est là la base de notre système actuel, des instincts ou des passions déterminés ou révélés par ces formes mêmes:

C'est le système dont Gall et Lavater ont donné des preuves, et dont nous apportons des preuves nouvelles et plus concluantes encore.

Après de longues études empiriques, qui durèrent peut-être des milliers d'années, les anciens se crurent autorisés à partager l'humanité en sept classes diverses, qu'on pourrait appeler sept tempéraments.

A chacune de ces classes, de ces catégories, ils donnèrent le nom de l'astre qui leur semblait plus spécialement l'influencer.

Et pour être mieux compris, ils pétrirent de ces influences réunies la nature d'un être, d'une divinité qui personnifiait les influences inspirées par chaque astre et en portait le nom.

Ainsi Jupiter représentait les plaisirs et la puissance ; — Saturne, la tristesse, la solitude et la fatalité ; — le Soleil, la justice, la lumière et la poésie ; — Mercure, la science intuitive, l'éloquence et les larcins ; — Mars, l'énergie, la colère, la violence, la guerre et la résignation ; — la Lune, l'imagination ; — et Vénus, l'amour.

Et chacun de ces astres, prenant une part dans la création, donnait aux enfants nés sous sa domination les signatures de ces catégories ; et c'est sur ces signatures et l'interprétation des instincts qu'elles indiquent qu'est basé l'art de la divination.

Ces signatures (minutieusement indiquées et expliquées dans mon livre *Des mystères de la main*, dans le chapitre

intitulé *L'homme en rapport avec les astres* (1) sont écrites sur le corps tout entier. On les trouve dans le teint, dans la voix, dans la couleur des yeux, dans tous les traits du visage, dans toutes les formes des membres, et même dans le maintien, dans les gestes, les poses, les habitudes.

Mais elles se trouvent plus significatives et plus distinctement écrites encore sur le *crâne*, sur le *visage* et *dans les mains*.

Gall et son disciple Spurzheim ont donné dans leurs études sur la phrénologie, mais sans les classer par catégories astrales ou par tempéraments, la signification des signatures du crâne.

Nous n'indiquerons que pour mémoire Lavater, dont le Traité très-incomplet et très-obscur sur les signatures du visage a été dépassé de très-loin en clarté, en précision et en justesse par le système des signatures astrales transmises par la tradition indienne, et que j'explique dans mon volume.

La chiromancie, sans rejeter en aucune façon la phrénologie, qu'elle utilise au besoin comme contrôle, la laisse bien loin derrière elle par la puissance de ses pronostics, puisqu'elle révèle, sans préparations pénibles, sans prendre en quelque sorte un homme aux cheveux, sans attouchement, à première vue enfin, et en quelque sorte à la dérobée, le caractère et les véritables tendances des hommes par les types, par l'inspection seule de la personnalité.

Par un coup d'œil furtif jeté sur le visage et sur les mains, elle démasque l'hypocrite, et dit clairement, quels que soient l'expression doucereuse du visage, la douceur câlinée de la voix, les dehors aimables, et cela dès le premier abord : Voilà un homme à éviter !

Elle donne au jeune homme, à l'adulte, cette connaissance de l'humanité que le vieillard achète presque toujours inutilement par l'expérience de toute sa vie.

Et cette expérience précieuse, elle la donne spontanée; elle remplace par la science ces merveilleuses intuitions

(1) *Mystères de la main*, 5e édition, p. 433.



préservatrices qui n'appartiennent qu'à de rares personnalités.

Elle apprend aussi à se connaître soi-même; c'est le gnoti seoton des anciens mages.

Elle révèle les aptitudes véritables d'un enfant presque toujours trop longtemps ignorées; elle lui trace dès le début la carrière, *la seule* qui doit le mener à un but utile.

Et dépassant dans ses résultats la phrénologie et la physiognomonie, dont elle fait ses tributaires, elle lit chez chaque individu les événements principaux de la vie passée, les maladies, l'époque approximative où ces maladies ont eu lieu; presque toujours le genre de ces maladies, et elle indique le côté faible, le côté morbide de chaque personnalité; puis entrant sur le terrain de l'avenir (mais non toutefois sans reconnaître la puissance du libre arbitre qui peut tout annuler), elle indique l'époque des accroissements ou des déchéances de fortune et leur cause, et elle indique aussi l'époque où des maladies nouvelles pourront survenir, et elle en désigne l'espèce; car la nature ne s'oppose pas à ce que l'homme ait la connaissance probable de l'avenir, afin qu'il puisse d'avance se préparer à la lutte et prévenir, et même utiliser les époques difficiles de son existence comme principe d'un mouvement quelconque, en exerçant ses qualités divines :

Sa sagesse et sa volonté.

Et les anciens, tout en admettant la possibilité de lire dans l'avenir, admettaient si bien aussi la possibilité de combattre et de tourner les événements par l'intelligence, qu'ils en avaient fait un précepte. Aristote a cru devoir formuler ce précepte en ces termes qui ont pris force de loi:

Homo sapiens dominabitur astris.

L'homme sage domine l'influence des astres.

C'est-à-dire change sa destinée.

Arrière donc les fatalistes qui disent : *Ceci est écrit!* L'homme sage doit bravement chercher à connaître sa destinée pour lui venir en aide ou la combattre.

Et si l'on demande si l'avenir peut être écrit, indiqué dans la main, nous demanderons comment le passé s'y trouve écrit.

« Et comme l'avenir n'est pour les chiromanciens, dit Alexandre Dumas en parlant de nous (1), qu'une question de frontière, puisqu'ils reconnaissent dans la main la trace des événements écoulés, ils liront dans l'avenir en suivant la ligne de vie; et de même que l'on suit sur une pendule l'aiguille qui marquera les heures futures, ils en arrivent à entrevoir les péripéties de l'avenir modifiables par la volonté. »

Et en effet, la chiromancie annonce des choses incroyables, impossibles même, mais elle donne des preuves.

Et que peuvent les doutes devant des preuves positives? Du reste, il faut le dire, ce système de divination de la chiromancie, bien que beaucoup plus étrange dans ses prétentions, n'est absolument repoussé par aucune personne intelligente comme l'a été la phrénologie. On peut dire plus, on peut affirmer que tous les hommes supérieurs, et même en médecine, ont admis et admettent la possibilité des révélations chiromanciques; et, de nos jours, Balzac, pressentant des révélations futures, a pris soin de préparer les voies à cet art étrange, dont, avec son génie intuitif, il pressentait la réhabilitation.

« Eh bien, dit-il dans le *Cousin Pons* (2), si Dieu a imprimé pour certains yeux clairvoyants la destinée de chaque homme dans la physionomie, en prenant ce mot pour l'expression totale du corps, pourquoi la main ne résumerait-elle pas la chiromancie, puisque la main est l'action humaine tout entière, et son seul moyen de manifestation? De là la chiromancie! Prédire à un homme les événements de sa vie à l'aspect de sa main n'est pas en fait plus extraordinaire, pour celui qui a reçu les facultés du voyant, que le fait de dire à un soldat qu'il se battra, à un avocat qu'il parlera, à un cordonnier qu'il fera des souliers et des bottes, à un cultivateur qu'il fumera la terre et la labourera. » Et il dit dans la *Physiologie du mariage :* La main est l'instrument essentiel du toucher. Or le toucher est le sens qui remplace le moins imparfaitement tous les autres par lesquels il n'est jamais sup-

(1) *Journal illustré* du 10 au 17 avril 1864.

(2) Page 128; Librairie Nouvelle, 1856.

pléé. La main ayant seule exécuté tout ce que l'homme a conçu jusqu'ici, elle est en quelque sorte l'action même. La somme entière de notre force passe par elle. La main transsude la vie, et partout où elle se pose, elle laisse des traces d'un pouvoir magique; aussi est-elle de moitié dans tous les plaisirs de l'amour. Elle accuse au médecin tous les mystères de notre organisation. Elle exhale plus qu'une autre partie du corps les fluides nerveux ou la substance inconnue qu'il faut appeler volonté, à défaut d'autre terme. Nous acquérons la faculté d'imposer silence à nos yeux, à nos lèvres, à nos sourcils et au front; mais la main ne dissimule pas, et rien dans nos traits ne saurait se comparer pour la richesse de l'expression. Enfin elle offre un phénomène inexplicable qu'on est tenté de nommer l'incarnation de la pensée.

De tout temps les sorcières ont voulu lire nos destinées futures dans des lignes qui n'ont rien de fantastique et qui correspondent aux principes de la vie et du caractère.

Balzac, on le voit, était plus que convaincu, c'était presque un apôtre, et l'ardente approbation d'un si grand génie parle bien haut en faveur de la chiromancie.

Toutefois nous serons nous-même moins enthousiaste que lui. Il prétend, toujours dans le *Cousin Pons*, que certains *êtres seuls* ont le pouvoir d'apercevoir les faits à venir dans le germe des causes; que c'est l'effet d'une faculté reconnue et qui serait en quelque sorte le somnambulisme de l'esprit; et nous certifions que dans la chiromancie du moins, et c'est là peut-être ce qui constituerait sa supériorité morale, toute personne peut, sans être spécialement douée, mais en étant seulement intelligente, acquérir, et même en peu de temps, une certaine force de divination, puisque là tout est plutôt calcul ou déduction que divination somnambulique.

Et c'est en cela surtout qu'elle est à la portée de tous, que cette science si importante peut être utile et faire faire un pas en avant à l'humanité.

Après l'apologie de la main par le grand Balzac, il ne nous reste plus qu'à expliquer ce que c'est que la chiromancie.

Cette science est composée de trois différents systèmes, qui se complètent l'un par l'autre et ne peuvent être séparés.

C'est, en premier, le système des signatures astrales, c'est-à-dire l'étude, la classification et la signification des formes attribuées, comme nous l'avons expliqué déjà, à l'influence diverse des astres sur notre globe et subies non-seulement par l'homme, mais par toute la création. En seconde ligne seulement vient la chiromancie.

Fondée sur l'interprétation des formes diverses de la paume et des lignes qui la sillonnent, la chiromancie est en rapport direct avec *les passions* des hommes.

En troisième lieu arrive la chirognomonie.

C'est l'étude des *formes extérieures* de la main (le dos de la main et des doigts) en rapport avec le caractère et les instincts des hommes.

Ainsi toute la partie *intérieure* de la main, monts ou lignes, est en rapport avec les passions des hommes; c'est le côté positif, le côté du tact qui correspond directement avec la partie intelligente de notre être, le cerveau, tandis, que la partie *extérieure* de la main, plus en rapport avec la matière, est *négative* et correspond avec les instincts.

Ces systèmes divers étaient hostilement séparés par les adeptes, j'ai pensé le premier à les réunir.

En les exerçant simultanément, je me suis attaché à les contrôler l'un par l'autre pour arriver à la vérité par leur parfait accord.

Et pendant quinze années j'ai éprouvé pièce à pièce le trésor confus que nous laissait l'antiquité, et j'ai sévèrement rejeté tout ce que le temps avait trop effacé, ou ce qui me semblait trop chargé d'alliage.

Il m'est ainsi resté peu de chose de ce legs du passé. Mais, pour combler ces vides immenses, j'ai recueilli tout ce que la nature, dont je suivais amoureusement les traces, m'indiquait comme pur et de bon aloi.

On trouvera dans mon livre *Des mystères de la main* la science des signatures astrales et celle de la chiromancie, expliquées l'une et l'autre clairement et dans le plus grand détail; mon but aujourd'hui est de ne m'occuper spécialement que d'une seule partie de cette science (celle que l'on

appelle chirognomonie, parce que seule elle peut être très-utile et constitue déjà une science, et parce que surtout elle est aussi facile à comprendre que facile à expliquer).

Il faut toutefois le dire.

Cette science est incomplète et sujette à de fréquentes erreurs, lorsqu'elle n'est pas rectifiée par la chiromancie et les signatures astrales.

C'est ce qui a empêché cette science, découverte il y a près de quarante ans par le capitaine d'Arpentigny, homme d'un esprit et d'une intelligence remarquables, de faire son chemin dans le monde. Elle n'a pris une importance réelle que lorsque la chiromancie est venue lui donner un guide certain.

Sans la chiromancie, la chirognomonie, bien que vraie dans le fond, devient incertaine et même souvent fausse parce qu'elle établit des règles fixes et que la nature n'a pas de règles fixes.

La nature a de grandes lois admirables par leur simplicité, mais à chaque moment modifiées à l'infini par les nuances, et c'est justement ce qui se trouve dans l'application intelligente de la chiromancie, qui se compose aussi de nuances et peut suivre l'humanité jusque dans les moindres détails de sa variété.

En chiromancie les monticules de la main ont tous une signification selon leur développement plus ou moins considérable et surtout selon la forme des lignes qui les sillonnent.

La chiromancie s'occupe surtout et même exclusivement des formes intérieures de la main, et en cela le plus simple bon sens reconnaît la possibilité des révélations données par l'étude des formes intérieures de la main, puisque la paume, les monticules et l'extrémité intérieure des doigts, représentent seuls le sens du tact, comme l'indiquent incontestablement d'ailleurs les corpuscules pacéniques qui s'y trouvent en si grand nombre (1) et communiquent par conséquent directement au cerveau par la moelle allongée et la moelle épinière; tandis que l'extérieur de la main, sur lequel est basée la chirognomonie, ne contient pas un seul corpuscule, et ne peut par

(1) Voir l'explication à ce sujet dans le livre des *Mystères de la main*.



conséquent se trouver en rapport qu'avec *la partie matérielle du corps et par conséquent aussi avec le côté matériel de l'intelligence :* avec les *instincts.*

Mon intendtion aujourd'hui est d'expliquer *complètement*, je l'ai dit, la science *la plus usuelle, la plus facile à démontrer* et à retenir; j'expliquerai *donc en peu de mots,* et seulement pour en donner une *idée, ce que* signifient et les signatures astrales et *la chiromancie.*

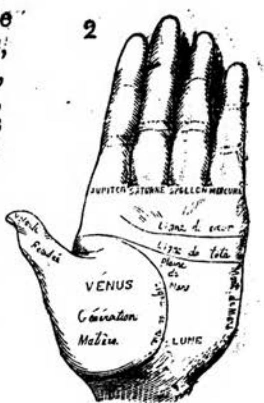
Les signatures astrales représentent assez, *je l'ai dit,* sept tempéraments, au lieu de *quatre tempéraments admis* par la médecine.

Chaque tempérament a un *type particulier et des formes* corporelles qui lui appartiennent.

Ces types se nomment : Jupiter, — *Saturne, — le Soleil,* — Mercure, — Mars, — la Lune, — *Vénus.*

Nous avons indiqué tout à l'heure les *aptitudes et les* qualités diverses *inspirées par* chacun *de ces astres.*

Maintenant les doigts de la main *et* les *monticules qui* se trouvent à la base des doigts porte les *noms de ces* astres ainsi distribuées : *le* premier doigt, l'index, s'appelle mont de Jupiter; le médius, doigt de Saturne; l'annulaire, doigt du Soleil; l'auriculaire, doigt de Mercure; les monts placés sous les doigts portent naturellement les mêmes noms. Ainsi il y a le mont de Jupiter, de Saturne, de Vénus et de Mercure. La nomenclature basée sur les doigts ne va pas plus loin, mais les monts et leurs correspondances magnétiques ne s'arrêtent pas là.



2

La percussion de la main est partagée en trois zones.

La première, que limite la ligne de cœur, forme le mont de Mercure, comme nous venons de le voir, *celle du milieu*

le mont de Mars, celle d'en bas le mont de la Lune.

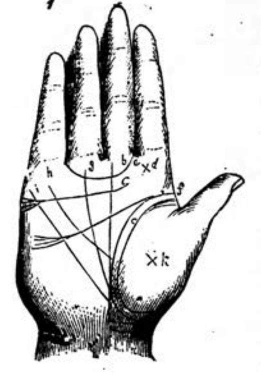
Puis, comme il nous faut sept astres, la racine du pouce vient compléter notre système astral sous le nom de mont de Vénus.

Chacun de ces monts donne ou plutôt révèle, selon leurs dimensions plus ou moins fortes et les lignes qui s'y trouvent (voir le livre *Des mystères de la main*), des aptitudes et des instincts divers, en rapport plus ou moins grand avec le caractère attribué aux divinités païennes.

Quant aux lignes, il s'en trouve d'abord trois principales : la première, *la ligne de cœur,* qui s'étend en travers immédiatement au-dessus des monticules des doigts. Elle correspond moralement et physiquement au cœur.

La deuxième qui s'étend au milieu de la paume en travers sous le nom de *ligne de tête*. Elle signifie, selon la direction et sa longueur, intelligence, poésie, administration, avarice.

La troisième, qu'on appelle la *ligne de vie*, qui contourne le pouce. Elle indique la plus ou moins grande étendue de la vie, la santé plus ou moins parfaite, les maladies, l'époque où elles sont survenues et devront survenir (le genre des maladies passées ou à venir se lit par l'étude de la main tout entière). Ce sont ces trois lignes qui forment dans la main une espèce d'M...



Une superstition populaire voit dans cette forme un signe de malheur.

C'est une erreur !

Ces trois lignes bien tracées sont au contraire une présomption heureuse.

Il se trouve souvent en outre trois autres lignes principales :

1° Une ligne qui part ordinairement du bas de la main, s'étend plus ou moins loin en montant, et vient se terminer sur le mont de Saturne ou médius (marquée *b* sur la gravure).

Cette ligne nommée saturnienne ou ligne de la destinée, annonce par les innombrables variétés de son parcours, les péripéties de la destinée; c'est peut-être de toutes la plus importante et la plus consultée.

2° Une ligne qui, partie aussi soit du bas de la main, soit de la ligne de vie, se dirige vers l'annulaire, où elle trace parfois un large et profond sillon. C'est la ligne du soleil, qui indique, selon ses différents aspects et si rien ne vient en changer la signification, réputation, fortune. (Elle est marquée *g*.)

Puis vient une ligne qui part du bas de la ligne de vie et sillonne parfois le mont de Mercure (de l'auriculaire). Cette ligne (marquée *i*) signifie intelligence, habilete, bonne santé, selon ses différents aspects.

Il y a en outre une foule d'autres lignes accidentelles qui ont chacune une signification particulière, mais celles que je viens de citer sont les principales.

La complète réunion de toutes ces lignes *en bon état* est un signe de bonheur, de santé parfaite, de réussite en toute chose.

Mais il est bien nécessaire de se rappeler que les lignes les plus favorables, ou les moins heureuses, peuvent être modifiées en bien ou en mal par la forme des monts et par d'autres lignes qui peuvent en combattre et même en annuler parfois les effets. C'est sur ce calcul qu'est basé l'art sérieux de la chiromancie.

D'autres signes qui se rencontrent sur les monts et dans la paume ont aussi d'importantes significations. Ce sont les étoiles, les points, les croix, les creux, les rameaux, les chaînes, les grilles, les carrés, les triangles, les fourches.

La couleur de ces signes et la couleur des lignes, leur dimension, leur ténuité, leur largeur, leur profondeur plus ou moins grandes ont des significations qu'il est indispensable d'étudier et de connaître avant d'étudier un pronostic.

La chirognomonie (science de la main admet trois formes principales de mains :

Les mains à doigts pointus, à doigts carrés, à doigts spatulés.

Ces dénominations diverses sont déterminées par les formes extérieures de la première phalange des doigts : la phalange onglée.

En outre, les doigts sont lisses ou à nœuds; ils sont longs ou courts.

Toutes ces formes ont des correspondances particulières avec les instincts.

Le pouce peut modifier puissamment, par les influences attachées à ses formes, les instincts représentés par les autres doigts, et à cause de cela même je ne parlerai qu'en dernier des influences du pouce.

Il y a en outre dans la chirognomonie des modifications apportées par la conformation des mains tout entières.

Il y a des mains dures et des mains molles,

Des mains élémentaires,

Et des mains à paume très-longue, avec des doigts très-courts.

Les phalanges des doigts ont aussi leur signification, surtout dans le pouce, comme nous le verrons tout à l'heure.

La première phalange des doigts (*phalange onglée*), celle qui touche, qui expérimente, qui apprécie, celle qui projette les étincelles du fluide magnétique, celle enfin qui aspire l'électricité pour faire communiquer le monde extérieur avec le cerveau, est par cela même nommée divine par les kabbalistes.

La seconde, qui se trouve au-dessous du monde divin, appartient plus à l'humanité et se nomme phalange logique et correspond à la raison humaine. La troisième phalange représente la matière et les plaisirs de la matière, elle appartient au monde matériel.

Les formes de la première phalange divine, phalange onglée, sont aussi subdivisées en trois mondes ou trois nuances.

Les doigts pointus appartiennent au monde divin,

Les doigts carrés au monde abstractif ou logique,

Les doigts spatulés au monde matériel.

Nous reviendrons tout à l'heure sur tout ceci.

Nous devons avant tout parler des influences des doigts lisses et des doigts à nœuds.

Les doigts lisses sont ceux dont le dessin est droit et sans sinuosités.

Les doigts à nœuds, au contraire, sont ceux dont le dessin extérieur se trouve contourné ou tourmenté soit à la première phalange par le nœud philosophique,

Soit de la seconde à la troisième phalange par le nœud d'ordre matériel.

Les doigts lisses donnent la spontanéité dans les idées.

Les doigts à nœuds donnent le besoin de réflexion, le calcul, les chiffres.

Maintenant des trois formes de doigts : POINTUS, — CARRÉS, — SPATULÉS.

Les doigts pointus et lisses donneront la religion, la poésie, l'art, l'inspiration, le goût, l'élégance.



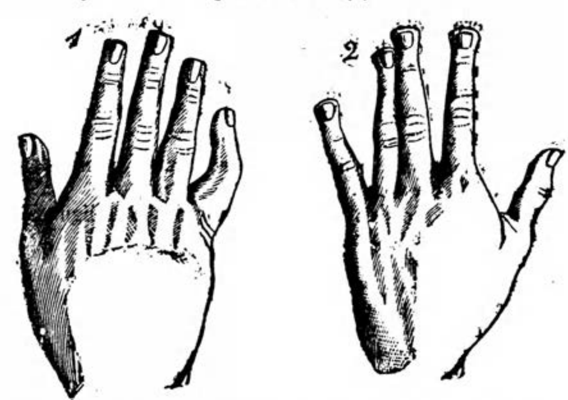
Mais seulement dans l'excellence de leur type.

Avec une intelligence ordinaire, les hommes à doigts pointus seront entraînés du côté du roman, ils ne prendront jamais pour guide la vérité ou la nature, ils seront enthousiastes, et tout en croyant être sincères, ils habilleront la vérité, ils auront du goût, mais jusqu'à la recherche, et en arriveront parfois à la manière, à l'erreur, et par conséquent au mensonge, mais de bonne foi et sans s'en douter.

En un mot, ils ne vivront pas de la vie réelle.

Les hommes à doigts lisses et *carrés* auront le goût des sciences, ils aimeront les arts à cause des doigts lisses, mais plutôt les arts basés sur la nature et la vérité que

sur l'imagination. Ils auront l'amour de la forme littéraire, du rhythme, de la symétrie, le génie des affaires. Les écrivains de ce type auront le sens grammatical, le goût de la forme et de la clarté; leur enthousiasme, s'ils en ont, sera toujours modéré par la raison (1).



Les gens a doigts spatulés et lisses (2) aimeront les choses par le côté utile, ils auront l'intelligence instinctive de la vie réelle, le besoin impérieux de mouvement et d'activité, et généralement d'occupations manuelles; ils aimeront les chevaux, les chiens, la guerre, les voyages, l'agriculture, le commerce, les arts mécaniques, le positivisme.

Mais tous les hommes à doigts lisses, soit pointus, soit carrés, soit spatulés, jugeront, à cause des doigts lisses, par inspiration et à première vue.

La réflexion ne leur donnera rien, ou très-peu de chose.

Ils pressentiront et devineront par intuition.

Leur première idée sera toujours la meilleure.

En peinture, les doigts pointus donneront Fra Angelico, Pérugin, Corrége et les peintres mystiques et d'imagination.

(1) Voir la gravure marquée 1.
(2) Voir la gravure marquée 2.



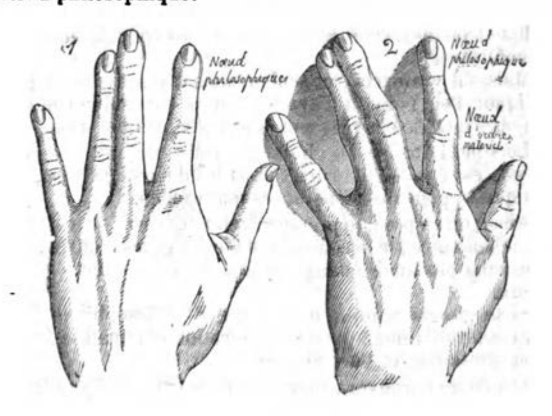
Les doigts carrés donneront Raphaël, Albert Durer, Holbein, Robert, Léopold et les peintres vrais.

Les doigts spatulés donneront Rubens, Rembrandt, Jordaens et les flamands, peintres matériels, de figures charnues.

Mais les nœuds viendront modifier les aptitudes de chacune de ces catégories.

Il y a, comme nous disions tout à l'heure, deux sortes de nœuds :

1° Le nœud qui gonfle la première phalange; il s'appelle nœud philosophique.



2° Le nœud qui arrête les contours du doigt de la seconde à la troisième phalange par la saillie de l'os.

Il s'appelle nœud d'ordre matériel.

L'homme qui a aux doigts le nœud philosophique aime à examiner les idées qui lui viennent à lui et puis celles qui viennent aux autres; il se fait douteur, raisonneur, et ne croira rien sans preuve positive.

Douter! c'est n'admettre qu'après un sévère examen la supériorité des hommes de mérite, c'est se poser en juge

vis-à-vis d'eux et s'élever ainsi à leur niveau, c'est en venir naturellement à l'indépendance.

Aussi trouve-t-on le nœud philosophique chez tous les raisonneurs, les douteurs quand même, chez tous les gens enclins à la révolte contre la société, les usages et la hiérarchie.

Ce nœud trop prononcé porte à la tristesse par la fatigue d'un esprit sans cesse tendu vers l'examen et la dissection de toutes les illusions de la vie.

Le second nœud établit la limite entre la deuxième et la troisième phalange; c'est, nous l'avons dit, le nœud d'ordre matériel.

Il se trouve chez les commerçants, les spéculateurs, les calculateurs.

Mais s'il y a excès, et seulement s'il y a excès, il peut indiquer l'égoïsme et l'avarice (mais son influence sera toujours modifiée par les monts et les signes de la paume).

Lorsque la troisième phalange, celle qui suit le second nœud, est épaisse et élargit ainsi les doigts à la base, elle indique le goût des jouissances matérielles.

Ainsi, en résumé, le premier nœud donnera la causalité et l'indépendance, le second nœud l'ordre et les chiffres, et la troisième phalange épaisse et grasse les instincts voluptueux.

Si les doigts pointus ont le nœud philosophique, il y aura lutte continuelle entre l'inspiration et l'analyse, entre l'art d'intuition et l'art calculé.

L'homme éprouvera tour à tour les extases du prêtre et les doutes du libertin. Pour de pareilles mains le nœud philosophique sera un tourment.

Les hommes aux doigts carrés, au contraire, avec le nœud philosophique, seront à la fois en harmonie et en progrès. Leurs tendances exactes, positives, trouveront dans le raisonnement un appui bien-aimé, ils verront juste mais froidement, ils raisonneront tout, même l'art. Ils verront clair dans la vie et aimeront le vrai et avant tout l'utile.

Avec le nœud philosophique les hommes aux doigts spatulés se proposent les faits, Ils nient tout ce qui n'est

pas confortable et positif, doutent profondément de l'expansion et de la tendresse et n'admettent guère dans la vie le côté sentimental. S'ils sont artistes, ils mettent dans l'art le mouvement et le réalisme.

Les savants sont indépendants, à cause du nœud philosophique. Ils sont aussi naturellement douteurs.

Ces trois mains, avec le nœud philosophique *seulement*, conserveront, à cause des doigts lisses, leur impressionnabilité et leur goût pour les arts.

Les mains spatulées, plus actives, essayeront de tout ce qui a rapport à l'art, elles porteront à faire de la lithographie, de l'eau-forte, de la peinture à l'huile, de l'aquarelle, de la photographie, et elles y rattacheront l'étude des sciences qui ont rapport à ces arts, comme la chimie, la physique; elles feront des essais pour l'amélioration des terres employées en peinture, elles trouveront des couleurs particulières, de nouveaux vernis. Mais si au nœud philosophique se joint le nœud matériel, si les doigts ont des nœuds à chaque phalange, adieu le goût des beaux-arts, excepté en musique, où le calcul est indispensable pour la mesure et le contre-point, mais alors ce sont les lignes qui indiquent l'artiste.

Ainsi la réunion des deux nœuds fond ensemble *la causalité et la logique*.

Le doigt pointu perdra beaucoup de ses tendances par l'influence de ces deux nœuds qui agiront en sens contraire. Il aura des inspirations artistiques, sans cesse étouffées par le calcul et le positivisme, mais comme un organe ne perd jamais entièrement ses impulsions instinctives, il joindra l'invention aux calculs; il fera des découvertes qu'il pourra ébaucher lui-même, mais qui seront plutôt perfectionnées et mises en œuvre par les doigts à spatule et à nœuds. Toutefois le doigt pointu n'étant plus en harmonie d'ensemble donnera des luttes intérieures, et par suite des mécontentements, des défiances et des tristesses.

Avec deux nœuds, le doigt carré aimera la science, l'histoire, la géométrie, les mathématiques, l'agriculture,

les calculs. Il sera caissier exact. Son ordre sera excessif,



Grâce à cet ordre et à sa patience méticuleuse, il sera apte à tous les métiers.

L'homme aux doigts spatulés avec deux nœuds aura à la fois le goût du mouvement, qui forme son caractère principal, et le goût des sciences exactes donné par la réunion des deux nœuds; il mettra la science en action, il lui donnera le mouvement, la vie; il saura faire marcher les machines, engrener les rouages, inventer des mécaniques, utiliser la vapeur. On le trouvera sur la grande route comme arpenteur géomètre, homme de cadastre, il sera navigateur comme Colomb, Cooke ou Lapeyrouse, il sera partout en un mot où l'action du corps vient exé-

cuter le travail de l'esprit. Au début du protestantisme, les doigts spatulés à nœud philosophique furent par le nœud philosophique qui les portait au doute et à la résistance, et par la spatule qui leur imposait tout mouvement physique ou moral, disposés à embrasser une religion nouvelle. La révocation de l'édit de Nantes, en les exilant, enleva à la France ses mécaniciens et ses fabricants les plus distingués; l'Angleterre et l'Allemagne surent les attirer et profiter de cette grande faute.

Peut-être fallait-il qu'il en fût ainsi pour que la lumière, dans un temps de communications difficiles, fût fatalement répandue sur l'Europe, et plus tard sur le monde entier, dont la France est le flambeau.

Mais de même que les nœuds, les doigts par leur forme longue ou courte viendront aussi apporter leurs modifications.

Les doigts courts, surtout quand *ils sont lisses*, n'examinent que les masses, l'aspect général leur suffit, et ils ne se préoccupent pas des détails qu'ils ne peuvent même pas apercevoir. Dans les affaires de la vie ils verront toujours le but principal; s'ils sont peintres, ils se préoccuperont de *l'aspect, de la masse*, et ne pourront jamais s'astreindre à soigner amoureusement les détails. Ils seront concis dans leur style et dans leurs écrits, s'ils sont littérateurs; dans les affaires ils entendront mieux l'administration que le commerce de détail.

L'homme à doigts longs, au contraire, est irrésistiblement entraîné par les détails jusqu'à la mesquinerie, il se propose plutôt le fini que le grand. S'il est orateur, littérateur, il chérira les descriptions et les fioritures, au point d'en venir quelquefois, en s'égarant dans la description d'une des parties, à oublier le point principal. S'il est peintre, il soignera le détail jusqu'à la perfection, au point de nuire parfois à l'ensemble. Mais il peindra merveilleusement les fleurs, sans oublier la moindre feuille, ni même la goutte d'eau qui tremble sur le pétale.

Toutefois l'artiste aux doigts longs pourra apporter dans l'exécution des talents de premier ordre comme poëte et

comme peintre et tenir ainsi sous le charme l'auditeur ou l'ami de l'art.

Les mains moyennes donnent à la fois la synthèse et l'analyse, surtout si la paume et les doigts sont de la même longueur.

Mais d'autres mains apportent aussi leurs modifications aux influences générales, ce sont les mains dures et les mains molles.

Deux mains sont absolument semblables dans leurs formes, toutes les deux sont également pointues, carrées ou spatulées, elles ont des doigts d'égale grandeur, toutes deux sont lisses ou avec des nœuds, toutes les deux sont entre elles enfin de la plus exacte ressemblance, et cependant il existe entre ces deux mains une complète différence.

L'une de ces mains a la paume très-molle.

L'autre a la paume très-dure.

La première est paresseuse.

La seconde est très-active.

C'est là le mot de l'énigme.

La main dure, spatulée ou non, aime l'action corporelle, le mouvement, les efforts, les exercices du corps : l'escrime, l'équitation, la chasse, le voyage à pied avec la pluie, le soleil. Elle aime la fatigue et les lits durs ; elle couchera, s'il le faut, sur terre. Elle prendra plaisir, dans ses moments de repos, à conduire un canot à la rame contre le vent et la marée, elle se reposera d'un travail par un autre et ne pourra rester oisive.

Mahomet avait la main dure, il balayait sa tente, ressemelait ses sandales, et n'était jamais en repos.

La personne à main molle spatulée est paresseuse de corps, elle craint la fatigue et le sommeil, elle reste volontiers assise tout le jour, dort longtemps, se couche tôt et se lève tard. Mais les instincts de la spatule existent toujours, elle aime le bruit, le spectacle du mouvement. Elle parcourt volontiers les foires, les marchés animés ; elle ne manquera pas une revue, si elle a son estrade ; elle fait galerie partout où se trouve le spectacle de l'action, et elle s'accoude sur les parapets pour voir manœuvrer un bateau et charger une barque ; plus le travail est pénible, et plus elle éprouve d'émotion et de plaisir. Elle change de place volontiers, mais dans de bonnes voitures, dans des fauteuils de wagon bien rembourés ; elle ira avec plaisir en canot si les autres rament. Mais

elle aime la lecture des voyages, et se plaît à suivre dans ses récits l'explorateur intrépide, qui traverse au milieu des dangers les déserts de l'Abyssinie avec des privations sans nombre.

Toute main molle est naturellement portée au merveilleux. Plus saturée d'électricité (1), elle se trouve plus directement en rapport avec les autres mondes ; elle est plus sensible, plus impressionnable, plus nerveuse, plus portée à la rêverie qui l'enlève de notre globe pour la faire planer dans l'espace, sur les ailes de l'imagination ; mais la main spatulée molle, par son besoin de mouvement, jette là toute l'activité que demande sa nature, elle s'élance au delà des bornes de la terre et cherche dans le magnétisme et les sciences occultes une pâture à l'activité de son organisation.

D'un autre côté, une main trop dure est une marque certaine d'inintelligence ou au moins de lourdeur d'esprit.

Quand l'activité est par trop fiévreuse, elle remplace la pensée ; et lorsqu'elle n'est pas exercée, l'intelligence s'endort.

Mais il est une main d'une dureté excessive, dont le pouce est tronqué et souvent retroussé, dont la paume est d'une ampleur, d'une épaisseur extrême. Cette main est informe en quelque sorte, et les doigts souvent mal faits et tout gonflés semblent rongés par l'air.

C'est la main élémentaire.

Un homme avec une main semblable, il est cruel de le dire, est condamné à la servilité. Il y a dans la nature des mystères que l'homme ne peut comprendre. Il y a des gens qui sont nés pour commander, et d'autres qui doivent fatalement obéir. La nature a écrit distinctement les classes, parce qu'il faut qu'il y ait des classes pour que le monde puisse exister. Ainsi le veut l'ordre universel.

Il faut une roue principale pour faire mouvoir une machine et puis des roues accessoires, des roues secondaires pour continuer le mouvement.

(1) Voir la belle explication à ce sujet dans le livre des *Mystères de la main.*



Ces gens sont les mousses dans un navire, ils tirent un cordage ici, un cordage là, ils rassemblent ou étendent les voiles, ils montent aux mâts et descendent des mâts, ils sont nécessaires à la direction du navire, mais ils ne le dirigeront jamais. Ils n'en auront pas, il est vrai, la responsabilité.

Ils sont, dans l'humanité, des instruments dont on ne peut se passer, mais des instruments, et rien de plus.

Les gens qui sont nés avec des mains élémentaires vivent d'une vie végétative; ils travaillent, marchent, dorment, obéissent à des passions machinales et à de grossiers instincts sensuels et ne désirent rien de plus, parce que leur mission en ce monde ne va pas plus loin.

Et cependant pour arriver aux dernières limites de l'humanité, il existe encore un degré à descendre.

Mais comme dans la nature rien ne se fait par secousse et sans transition, comme à côté d'un ton se trouve toujours une demi teinte, et une aube ou un crépuscule entre le jour et la nuit, il y a des hommes destinés à former dans la chaîne universelle de la création le dernier et le plus infime anneau, où vient se river le premier anneau de la chaîne où la bestialité commence. Ce sont les hommes dont la paume très-dure et *excessivement longue* tient presque toute la main, et dont les doigts *mal faits* sont très-courts.

« Les os de la paume, dit un physiologiste, forment chez les animaux presque toute la main, comme on le voit chez les singes. Il ressort de là qu'une domination de la paume sur les doigts de la main doit dénoter chez les hommes un caractère approchant de l'animalité. »

Ceci est toujours vrai lorsque la main est très-dure, les doigts mal faits ou tordus, et le pouce atrophié. Mais lorsque la main est molle et tourmentée par les lignes (et ce cas est très-rare), elle peut se trouver chez des personnes intelligentes, mais cependant alors instinctivement poussées à se rapprocher de la bestialité par le choix de leurs plaisirs, de leurs basses voluptés, de leurs appétits matériels.

Cependant, là même, le pouce peut apporter des modifications puissantes.

Examinons maintenant les influences du pouce.

Le pouce représente en quelque sorte la clef de la chirognomonie.

« A défaut d'autres preuves, disait Newton, le pouce me convaincrait de l'existence de Dieu. »

L'homme seul possède un pouce complet.

Le pouce est le signe de la supériorité dans la création.

Parmi les animaux le singe seul a un pouce, mais il est



peu ou point *opposable*, et est regardé par quelques naturalistes comme un talon mobile.

Chez l'homme, au contraire, le pouce agit dans un sens opposé aux autres doigts.

L'importance du pouce est indiquée par la nature.

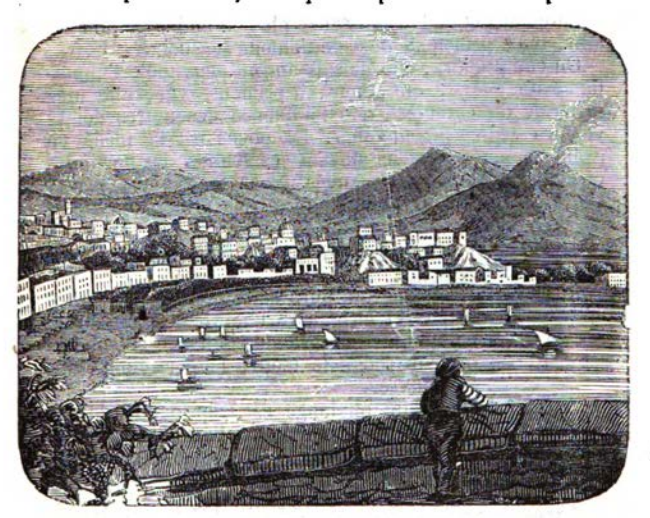
Les idiots viennent au monde sans pouces ou avec des pouces atrophiés ou impuissants.

Les nourrissons, jusqu'à ce qu'une lueur d'intelligence leur arrive, tiennent les doigts par-dessus le pouce.

Les épileptiques, dans leurs crises, ferment le pouce en premier et le cachent sous les autres doigts.

Et les gens près de mourir rentrent le pouce dans les doigts.

Nous pourrions ajouter qu'à Naples on cache le pouce



dans la paume de la main, en étendant l'index et l'auriculaire, pour repousser la jettature, ou le mauvais œil.

Le pouce renferme les trois mondes *bien distincts.*

La première phalange, celle qui porte l'ongle, représente la volonté, l'invention, l'initiative. *C'est le monde divin des kabbalistes.*

La seconde est le signe de la logique, c'est-à-dire de

la perception, du jugement, du raisonnement. *C'est le monde abstractif* ou positif.

Le pouce n'a que deux phalanges, mais il est divisé en trois parties qui représentent les trois mondes.

Ainsi le *mont du pouce*, la racine du pouce qui occupe une partie de la paume, représente le troisième monde, le monde matériel.

Nous en avons parlé en chiromancie sous le nom du mont de Vénus (1).

Ce mont indique la puissance plus ou moins grande *des sens*, mais principalement de l'amour sensuel.

On comprendra, en réfléchissant un peu, toute l'importance du pouce, qui donne, à première vue, une idée générale du caractère que l'influence des autres doigts viendra *seulement* modifier. Le pouce est là placé en avant comme un officier devant ses soldats destinés à lui obéir, car avec le pouce nous avons la volonté, le raisonnement, l'amour matériel, ces trois principaux mobiles de la vie.

La partie onglée du pouce, la première phalange, indique la volonté.

Ainsi toute personne qui aura cette première phalange longue et forte aura une volonté puissante, énergique, une grande confiance en soi, un désir extrême de mettre la perfection dans ses œuvres.

Si cette phalange est trop longue, la volonté ira jusqu'à la domination et la tyrannie.

Si cette phalange est de grandeur moyenne, il n'y aura plus domination, mais seulement résistance passive, force d'inertie; si elle est courte, il y aura manque de volonté, de tenue, fluctuation, incertitude, défiance de soi, disposition à adopter l'opinion des autres.

Si elle est très-courte, il y aura impossibilité de résistance, insouciance complète, laisser aller dans la vie, découragements,

(1) Voir le livre des *Mystères de la main.*



enthousiasmes, tristesses et gaietés sans cause, inspirées quelquefois par un ciel sombre ou éclatant et surtout par l'entourage qui impose son diapason.

Un pouce dont la première phalange est large et en forme de bille annonce un entêtement presque invincible.

Disons ici que les lignes de la main peuvent tellement modifier la chirognomonie, qu'il m'est arrivé de voir des personnes avec un pouce très-court, mais avec le concours de certaines lignes, faire des actes de grande décision et de grande énergie. Le pouce court, dans ces cas, donne alors seulement des intuitions très-rapides, et une volonté indécise au premier moment, ou lorsque les choses n'ont qu'une importance secondaire.

J'ai vu de même, chez de certaines natures indolentes, des pouces très-longs employer la force de leur volonté à ne rien faire.



Ce sont ces contradictions inexplicables en apparence qui ont empêché l'essor de la chirognomonie, obligée à chaque instant de rejeter ses erreurs sur des exceptions qui devenaient presque aussi nombreuses que la règle.

Toutefois „ *généralement* „ la première phalange du pouce *longue* donne la volonté; *courte*, elle donne l'indécision et le manque de vouloir.

La seconde phalange donne la logique et la raison. Si elle est longue et forte, la logique et la raison seront puissantes; si elle est courte, la logique et la raison seront faibles.

Le mont du pouce, qui représente le troisième monde dans le pouce, indique, nous l'avons dit, l'amour matériel, l'amour sensuel.

Si la racine du pouce est très-épaisse, très-longue, l'homme sera dominé par la passion brutale; si elle est médiocre, l'homme sera physiquement amoureux, mais sans excès; si elle est faible, plate, l'homme aura peu d'appétits sensuels.

Tirons maintenant quelques conséquences, quelques indications des instincts annoncés par les trois mondes du pouce.

L'homme qui a une grande volonté, indiquée par la première phalange longue et épaisse, et peu de logique, par la seconde phalange courte, sera dominateur quand même.

Il voudra avec énergie, mais sans raison, sans logique. Sa vie sera une lutte continuelle, où il se brisera sans cesse.

Il sera comme l'aveugle plein de courage qui marche sans bâton et sans guide, dans un chemin raboteux et bordé de précipices.

Il devra s'y perdre un jour ou l'autre. Avec la volonté et la logique réunies et de même valeur, l'homme devra réussir, toujours naturellement, dans la mesure de son intelligence.

Lorsque le pouce est dans son entier d'une dimension ordinaire, c'est : résistance passive, mais énergique.

L'homme qui aura la racine du pouce très-développée aura donc pour mobile principal l'amour sensuel, mais s'il s'y joint une première phalange, longue (signe de volonté), il pourra dominer l'amour matériel, et en faire de la tendresse. Ainsi un homme d'Église pourra, en restant chaste, avoir le mont de Vénus très-développé, mais alors sa charité sera extrême.

Tels étaient Vincent de Paul et l'abbé Sicard, bienfaiteurs de l'humanité.

Vincent de Paul.



L'abbé Sicard.

Mais l'homme dont la première phalange est courte et la racine du pouce très-épaisse et en même temps ferme et dure, celui-là devra succomber aux instincts matériels qui l'entraîneront, comme le cheval échappé traîne après lui son cavalier, le pied pris dans l'étrier.

Les débauchés, les femmes de mauvaise vie (par goût et sans arrière-pensée) ont nécessairement les deux premières phalanges courtes et faibles, et la racine du pouce très-développée.

Les sirènes avides, au contraire, ont ordinairement la première phalange du pouce longue, elles ne cèdent jamais à la passion; car leur passion, à elles, n'est pas l'amour. Mais la chiromancie, pour les faire connaître, indique d'autres lignes plus décisives encore que la longueur du pouce.

Les chefs de secte, les dominateurs, les ambitieux quand même, les hommes de persévérance, les initiateurs, G. Danton, Galilée, Descartes, Newton, Leibnitz, Saint-Simon (le réformateur), avaient des pouces énormes.

Voltaire avait de très-grands pouces, comme le prouve sa statue du Théâtre Français. Albert Dürer, tyrannisé par sa femme, et voyageant sans cesse pour la fuir, Shakspeare, Montaigne le douteur, la Fontaine, Sterne, Louis XVI, avaient la première phalange, ou phalange onglée, très-courte.

La naïveté n'appartient qu'à ce genre de pouce.

Les auteurs naïfs racontent au lecteur tout ce qui les touche, ils mettent dans leurs livres le laisser-aller et l'abandon de leur nature expansive.



Shakspeare.

C'est parmi ces hommes qu'il faut chercher les poëtes de cœur.

Voici l'exposé du système de la chirognomonie, et, même incomplète comme elle l'est, cette science peut rendre les plus grands services. L'application en est facile à faire, et je l'ai rendue tellement claire que toutes les intelligences, même les plus rebelles, pourront l'apprendre. Chaque personne qui se sera pénétrée des notions que je viens de donner n'aura plus qu'un léger travail à faire pour arriver à rectifier à l'aide de la chiromancie ce que l'exercice de la chirognomonie aura apporté de défectueux, et conquérir ainsi un guide précieux dans la vie.

Ce qui manque à la chirognomonie se trouvera indiqué de la manière la plus lucide dans le livre *Des mystères de la main*, dont je suis l'auteur (1).

Pour faire en terminant l'application des principes que nous venons de mettre en avant, nous examinerons les mains du criminel Dumolard, où, contre l'ordinaire, la chirognomonie joue un rôle tout aussi important que la chiromancie. Cette étude expliquera au lecteur notre manière de tirer nos inductions chiromanciques.

Ce qui frappe tout d'abord en examinant les mains de Dumolard au point de vue de la chirognomonie, c'est le développement anormal du nœud philosophique et plus encore du nœud d'ordre matériel, et l'extrême longueur du pouce. On comprend déjà que ces excès dans les formes décideront de la vie tout entière de l'individu.

Ces formes outrées nous permettent de rechercher et d'expliquer tout de suite le mobile principal de cette existence.

En première ligne nous apparaît l'ordre excessif indiqué par la saillie anormale du nœud d'*ordre matériel*.

— Quel est l'excès de l'ordre ?

— L'avarice !

— Où conduit l'avarice excessive ?

— Au désir de propriété. Et avec l'excès au désir de propriété *quand même*, et par conséquent au vol !

(1) Le livre des *Mystères de la main*, 5e édition, chez Millaud, 112, rue Richelieu, et chez tous les libraires de Paris.



Et ce désir est sinon augmenté, du moins favorisé par les effets du premier nœud, le nœud philosophique, qui donne, lorsqu'il y a comme ici un développement peu ordinaire, une indépendance absolue, c'est-à-dire le désir de suivre son goût dominant et de ne tenir compte d'aucun conseil, d'aucune remontrance.

Voici donc une passion dominante encouragée par une autre aptitude aussi très-énergique.

Mais quelles sont maintenant les forces qui peuvent combattre et même dominer une passion extrême ?

Ces forces sont : la volonté, la raison.

Or la volonté est une force, sans doute, mais une force aveugle et passive.

Sans passions à réprimer ou à favoriser, la volonté n'est rien ou est au moins inutile.

De plus, toute volonté excessive reste, lorsqu'elle n'a pas de but, dans l'instinct de la nature.

Et l'instinct de la nature, c'est l'orgueil, l'égoïsme ou l'amour de soi, et par conséquent la complaisance pour tout ce qui vient en aide à cet amour.

Donc le pouce énorme de Dumolard lui donne la persévérance, la volonté inflexible, et s'il est mal accompagné, ou même abandonné à son instinct naturel, il donne aussi la prudence excessive, et par conséquent l'avarice, fille de la prudence exagérée, du souci exubérant de l'avenir.

Jusqu'ici néanmoins ses instincts d'ordre et de volonté, bien dirigés par la raison, pourraient faire de lui un calculateur de premier ordre. Mais que dit chez lui la raison ?

La raison est représentée par *la ligne de tête* placée en travers au beau milieu de la paume.



Et la ligne de tête est séparée par un grand écart de la ligne de vie.

Ainsi donc la volonté représentée par le pouce ne subit pas l'influence de la ligne de tête, puisque le pouce est encerclé dans la ligne de vie.

La vie et la volonté n'agissent pas de concert avec la raison.

Or quand la raison ne marche pas avec la vie, elle sort de la prudence, de la modération, de la règle, pour suivre aveuglément :

Quoi ?

La passion dominante.

Et la passion dominante, nous l'avons indiqué dès le début, c'est l'avarice, l'avidité sans frein, sans réflexion.

Or l'avidité sans frein, c'est le vol ou le jeu.

Il volera ou il jouera.

Il a la main du joueur! et que jouera-t-il?

De l'argent? Non, c'est trop précieux pour lui!

Il jouera sa vie!

Parce que, aveuglé par sa manie de calcul et incapable de suivre des conséquences, il se fiera à son calcul bien-aimé dans lequel il a foi, dans lequel il met son orgueil.

Personne (c'est sa conviction!) ne calculera comme lui, il trompera toute perspicacité, il est sûr de gagner, comme tout joueur est sûr de gagner.

Et s'il perd il payera en beau joueur!

Mais il est impossible qu'il perde. Il a tout si bien calculé!

Et c'est à cause de cet excès de confiance que Dumolard a dans la main droite le stigmate de l'échafaud, de la décapitation.

Sa ligne de tête est brisée violemment en deux tronçons et dans la verticale du doigt de Saturne qui annonce la fatalité.

Cette ligne brisée, *et à cette place* que nous avions déjà remarquée dans la main de Lacenaire, ne signifie naturellement décapitation qu'avec une nature perverse; dans tout autre cas c'est seulement le signe d'un accident grave.

Chez Dumolard la distance énorme de l'index à l'attache du pouce indique la bestialité, parce que le mont du pouce (mont de Vénus) se roule en bosse dans le bas (sa partie matérielle), tandis que la partie haute, qui indique les généreux penchants d'amitié et de tendresse, est complétement plate.



Le seul mont qui fasse saillie dans la main c'est : le mont de Mercure, qui, n'étant pas guidé par la raison et la volonté, consacre toutes ses aptitudes vicieuses, et par conséquent la ruse, à la passion dominante, l'avarice.

Chez Dumolard, la cruauté est indiquée par la ligne de tête, la ligne de vie et la ligne de cœur *très-creuses*, et surtout *très-rouges*, et par le mont de Mars, l'énergie qui suit la domination principale sans imposer ses influences particulières.

Il tuera, non pas précisément par goût, par instinct; il tuera pour assurer le vol, il tuera même cruellement parce que sa nature est brutale et cruelle; mais s'il avait le choix, il ne tuerait peut-être pas.

Et puis, à l'exception des trois lignes principales : ligne de cœur, ligne de tête, ligne de vie, nulle autre ligne, pas

même de rides, la main est calme, insouciante, négative, matérielle lorsque l'avarice ne parle pas.

La grande volonté, avec la ligne de tête disjointe, ne lui permet pas d'entendre la voix du remords. Il n'a pas de sens moral.

Toute son intelligence, et il en a pour le mal, car la ligne de tête est longue, est tournée vers un seul but, et à l'aide de ce but, se transforme en ruse.

Son poignet très-large indique en toute autre chose une grande lourdeur d'esprit.

L'éducation eût-elle pu réformer ces tendances mauvaises?

Je n'en doute pas, puisque l'éducation dompte, si elle ne les change pas, les animaux les plus sanguinaires; mais il lui aurait fallu comme aux animaux sanguinaires l'éducation de la verge et du knout. Peut-être alors se serait-il fait un changement dans toute son individualité, et par conséquent dans les lignes de sa paume.

Et voici en quoi la chiromancie pourra être utile un jour: elle dévoilera chez les enfants les instincts pervers par des signes qu'il faudra bien prendre en considération, puisqu'ils seront consacrés par l'usage et les faits.

Et alors on élèvera à part ces déshérités, on leur donnera une éducation spéciale, on cherchera, en donnant un but utile à leurs tendances, à faire une qualité de la véhémence même de leurs passions; et l'éducation intelligente les redressera, puisqu'on redresse bien dans la nature les arbres tordus.

Et de plus la médecine trouvera le moyen d'atténuer ces tendances, en les traitant dès le bas âge comme elles doivent l'être : comme des folies!

Là est un des progrès de l'avenir, et de tous peut-être le plus important pour le bonheur de l'humanité.

A. D. DESBARROLLES,



PRÉDICTIONS GASTRONOMIQUES

PAR M. LE Dr MATHIAS,

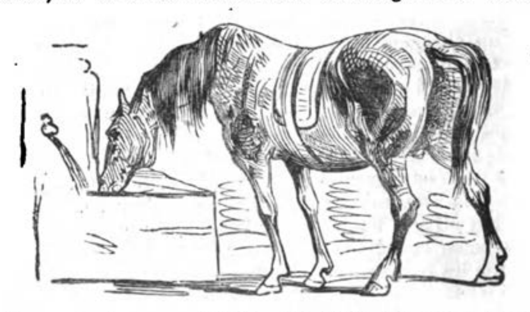
gastronome de Valence (Drôme).

LE GIBIER D'ÉCURIE.



En 1865, on nous donnera encore le spectacle de la cuisine dans l'écurie.

Plus que jamais on se propose de faire des repas intimes (intimes heureusement) où l'on verra servir du gîte à la noix de cheval, de la culotte d'âne et du filet mignon de vieille



mule; car, plus que jamais, on parle de ces infâmes ragoûts de chairs qui ne sont bonnes ni à bouillir ni à rôtir...

Nous tremblons de tous nos membres que l'on ne nous offre aussi de l'entre-côte de vache enragée !

Combien il serait préférable que l'on nous promît des pattes d'ours et les jambons vantés par un chasseur aussi intrépide que véridique, M. Louis Viardot!

M. Louis Viardot qui, dans une des pages de ses amusants *Souvenirs de chasse*, nous dit en parlant de l'ours dans sa tanière, où il reste tout l'hiver :

« Pour toute nourriture, il suce alternativement ses quatre pattes, et ce repas continuel doit être assez friand, car, préparées comme les pieds de cochon et relevées par des truffes ou de la moutarde, les pattes de l'ours très-grasses et très-tendres sont un excellent manger. On fait aussi de ses cuisses des jambons fort appétissants, fort savoureux, que notre ami Rubini préfère à tous les jambons de Bayonne et de Mayence. »

A propos de boucherie.

Une brave femme de Paris revenait de chez son boucher et faisait voir sa viande à la portière en vantant la beauté du morceau de bœuf : — Du bœuf ! dit la bonne gardienne de la maison, c'est du bœuf comme moi ! — C'est donc de la vache ? dit l'acheteuse.

NOUVEAUX ANIMAUX POUR LA CUISINE

La société d'acclimatation prépare un grand banquet où l'on ne verra figurer sur les tables que des victuailles, des fruits et des liquides inconnus dans le commerce des comestibles, et qui seront susceptibles d'être introduits dans nos usages.



L'ABSINTHE EST UN POISON. — ON PEUT PRÉDIRE SA SUPPRESSION.

On s'occupe au ministère de l'intérieur de promulguer bientôt une ordonnance qui défendra, sous les peines les plus sévères, l'usage de l'absinthe.

En effet, cette liqueur, par son action sur l'estomac, excite vivement l'appétit et engage souvent à en faire un usage immodéré dont l'excès a produit des maladies graves et jusqu'à la folie et la mort.

On a cru devoir la remplacer par le *bitter*, liqueur hollandaise amère qui se compose d'écorce sèche de curaçao préparée comme l'indique *la Cuisinière de la campagne*, pages 471 et 476.

La chartreuse remplace encore d'une manière bien plus avantageuse la traîtresse absinthe.

Les bons pères chartreux ont empêché les bons pères trappistes de dormir avec leur liqueur qui donne un grand profit. Aussi voit-on présentement les journaux remplis par des annonces de la trappistine, dont les qualités sont à peu près les mêmes que celles de la chartreuse. Ce n'est donc plus qu'une affaire de préférence entre les deux vénérables ordres.

Malheureusement ces liqueurs sont fort chères.

LES ASPERGES A MEILLEUR MARCHÉ.

L'asperge a pour ennemi un *criocère*, insecte coléoptère qui en fait périr non-seulement la récolte, mais encore les racines en terre. Jusqu'à présent, les arrosements avec des eaux composées n'ont pas réussi, pas plus que la recherche la plus minutieuse faite selon le procédé de la chasse aux puces... et pucerons.

Mais voici qu'un horticulteur gastronome a découvert enfin le moyen de détruire avec peu de peine cet insecte ailé, qui agit à la manière des hannetons.

Donc à partir de l'année prochaine, on récoltera plus d'asperges, si toutefois les cultivateurs ont soin de prendre connaissance du moyen de destruction détaillé dans un

supplément à la NOUVELLE MAISON DE CAMPAGNE, article trop long pour trouver place ici. (1 franc *franco*, rue Garancière, 8.)

LES HOMARDS ET LES ÉCREVISSES SONT DES ORTIES.

Le homard, ce personnage qui figure si bien dans les soupers, suite et conséquence des bals, va passer à l'état d'ennemi des danseuses et des visiteuses de buffets; LE JOURNAL AMUSANT ne s'en amusera plus tant.

C'est inconcevable ce que, dans les derniers temps, les médecins ont eu à traiter de malades affectés de l'*urticaire*.

Mais qu'est-ce que c'est que l'urticaire? — Une sorte d'éruption à la peau qui produit l'effet du fouettement par les feuilles de l'ortie, *urtica*, qui peut disparaître en quelques heures, mais qui peut revenir d'une manière inattendue au bal suivant, avant même qu'on ait servi le souper! — Conçoit-on qu'au milieu d'un cotillon il faille aller faire voir son mal au docteur, qui ordonnera force lotions?

Les moules étaient seules autrefois accusées de ce méfait. — Qu'est-il arrivé? Les homards ont-ils mangé trop de moules? Ont-ils apporté la peste *urticaire* à leur clientèle pour la dégoûter d'aller les pêcher jusque dans les profondeurs de l'Océan?

Toujours est-il que, si l'on n'y fait pas attention, et d'après les prédictions véridiques de notre confrère Mathieu (de la Drôme), tout porte à croire que la pêche des crustacés sera miraculeuse en 1865, que, par conséquent, on sera affligé trop communément de l'urticaire, de l'appel aux docteurs à toutes *pattes*, et que les peaux rouges et douloureuses domineront à la suite.

Nous qui écrivons ces pages sans conséquence, nous nous moquons de cela parce que nous ne sommes pas sujet à ce mal, nous pouvons même nous en réjouir, vu que ce genre d'aliments en question ne sera pas coté si haut à la bourse de la rue Montorgueil; mais nous nous

affligeons pour nos aimables concitoyennes qui pourraient être urtiquées au milieu de leurs récréations.



LES MEILLEURES HUÎTRES.

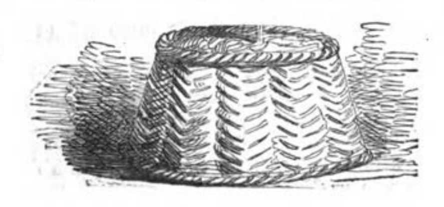
Les friands d'huîtres, ceux qui, avec raison, savent apprécier la finesse de l'espèce que l'on parque à Ostende, vont renoncer à ce produit.

Il sera remplacé par les huîtres parquées à Dunkerque, surtout par celles de l'*Huîtrière de l'Est*, dirigée par M. de Forcade. Ce sera justice, car elles sont au moins aussi parfaites, et elles ne payeront pas le droit d'entrée en France. D'ailleurs messieurs les Belges ont mis un droit très-fort sur les huîtres de France que nous leur envoyons, et six fois plus élevé que celui auquel nous avons taxé les leurs à leur entrée en France. Voir le *Bréviaire du gastronome*, qui donne les détails les plus intéressants sur cet aimable coquillage.

A QUOI PEUT MENER UNE TRANCHE DE GALANTINE.

M. de St... passera, aux premières promotions de 1865, feld-maréchal dans l'armée autrichienne. Cet avancement sera bien mérité; mais comment cet officier de fortune a-t-il pu réussir à faire connaître et apprécier son mérite? — Par le fait que nous allons raconter ci-après, et qui l'a mis dans l'intimité avec celui qui, par naturalisation, est devenu depuis son souverain — le père de l'empereur actuel.

Un officier prussien, voyageant en Autriche sur un steamer mal approvisionné, exprimait tout haut ses regrets de n'avoir pas emporté de provisions avec lui, regrets rendus plus amers par l'aspect d'une galantine par-



fumée, à laquelle faisaient honneur à une table voisine de la sienne deux voyageurs dont le costume ne lui paraissait que celui de voyageurs de commerce. Le plus âgé des deux invita si cordialement M. de St... à prendre sa part de leur galantine, qu'il accepta l'invitation, se promettant, au terme du voyage, de payer cette politesse en même monnaie. Tandis qu'il déjeunait ainsi de très-bon appétit, l'heureux propriétaire de la galantine le questionnait sans relâche sur les forces de la Prusse, l'état de certaines places fortes, et il tenait note des réponses sur son carnet.

Impatienté de cet interrogatoire : « Monsieur, dit M. de St..., il me semble que voilà bien des questions pour une tranche de galantine ! »

L'empereur, car c'était lui qui passait ainsi sur le Danube, et qui voyageait dans le plus grand incognito, se fit connaître à M. de St..., et lui proposa de prendre du service en Autriche : l'offre fut acceptée, et cet officier, très-inférieur, parvint bientôt à un grade élevé, après avoir rendu des services à l'empire.

PRÉDICTION IMPOSSIBLE.

Nous voudrions bien prédire pour 1865 la suppression des crinolines, cages, cerceaux et autres inventions contre nature qui défigurent la plus belle moitié du genre humain.

Mais nous voyons bien que, comme la rage et autres maladies, c'est une affection trop difficile à guérir.

Au contraire, car les premiers paniers créés par la mode, toujours folle dans tous les temps, ont été en usage pendant soixante-dix ans dans le dix-huitième siècle, et cela malgré leur extrême incommodité et leur ridicule.

Eh bien, qu'en résulte-t-il pour la gastronomie ? C'est que, les salles à manger n'ayant pu être élargies, il a fallu diminuer le nombre des convives.

Exemple : le premier fonctionnaire de Paris possède une salle à manger où il recevait et plaçait à l'aise quatre-vingts couverts.

On en place encore ce nombre quand les convives sont des hommes.... Mais quand, parmi les convives, il y a un nombre proportionné de dames, la table est réduite à cinquante assiettes. Le nombre des dîners étant invariablement de cinquante-deux par an, on peut juger du déficit des bouches, et on peut en tirer les conséquences physiques et morales.....



PRÉDICTION IMPORTANTE POUR LES GENS QUI DINENT.

En 1865, les repas seront mieux ordonnés, car souvent on est si embarrassé....

— Madame m'a fait demander? — Oui, Madeleine, je désire dresser le menu du dîner de demain; nous avons dix-huit personnes. Que donnerons-nous? — Ce que madame voudra. — Mais, Madeleine, vous qui pouviez si bien vous en occuper, comment n'avez-vous pas fait un petit projet? — C'est que j'aime mieux que cela vienne de madame elle-même....

Voilà ce qui arrive souvent, soit ignorance de la *maîtresse-queux*, soit timidité, soit malice chez quelques-unes.

Cet embarras n'existera plus, mesdames, soit que vous ayez à ordonner un dîner somptueux, soit que vous n'ayez en vue que de traiter des amis.

On nous a communiqué le manuscrit du **Bréviaire du gastronome**, qui est un **aide-mémoire** où l'on trouvera des listes de mets selon la saison, selon le mois même.

Ce petit livre, d'un usage facile, sera là, dans la table à ouvrage de la maîtresse de la maison, elle pourra y puiser et méditer son projet à loisir et organiser un repas sans le secours de personne, non pas dans des me-



nus impossibles, comme on en trouve tant dans des ouvrages trop savants, mais dans des pages instructives sur les choses de la gastronomie et du ménage, rendues faciles par des citations souvent récréatives.

L'auteur de cet Aide-mémoire est le *gastronome-amateur* qui a fondé et rédige encore le livre si connu sous le titre de *la Cuisinière de la campagne et de la ville*. C'est encore une heureuse prédiction à faire aux bonnes ménagères, que d'annoncer qu'au jour de l'an de 1865 la **quarante-quatrième édition** sera mise entre les mains du public.

LA PATRONNE DES PARISIENS :

SAINTE GENEVIÈVE.



Nous pouvons prédire que, grâce à la haute intelligence et au zèle de notre préfet, M. Hausmann, Paris continuera à s'enrichir de merveilles dignes de son importance.

Nous prédirons que la basilique de Sainte-Geneviève continuera à voir croître chaque année le nombre des fidèles qui viennent rendre hommage à ses restes vénérables.

A cette occasion, nous citerons ici quelques traits peu connus de la légende de notre sainte patronne [1].

Le 3 janvier est une fête d'amour et de reconnaissance des Parisiens pour leur bienfaitrice Geneviève, bergère au village de Nanterre, au cinquième siècle.

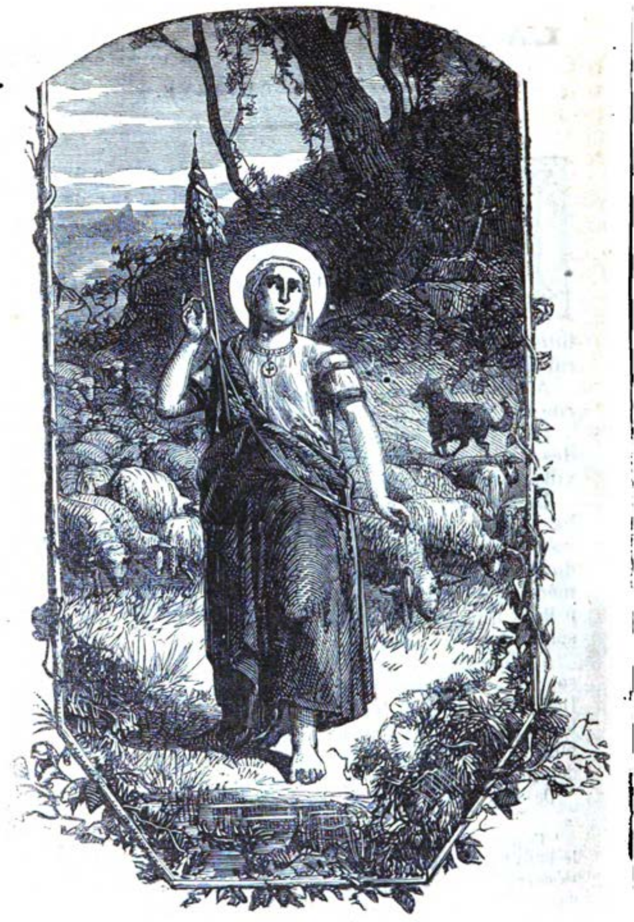
La ville de Paris fut en ce temps assiégée par les barbares, dont le chef était Attila, « le fléau de Dieu ». Geneviève rassura le peuple par ses discours et l'influence que lui donnait déjà la pratique des vertus chrétiennes. Elle agit même et dirigea une expédition par laquelle elle fit entrer à Paris une flotille de bateaux chargés de vivres. Grâce à son intercession, le féroce Attila fut éloigné.

Atteinte d'une cruelle maladie, dont elle obtint la guérison miraculeusement, elle devint si dévote envers saint Denis qu'elle lui fit bâtir une église. Comme on travaillait, le vin manqua aux ouvriers : la sainte y suppléa en remplissant un tonneau d'eau qu'elle changea en vin et qui demeura plein jusqu'à la fin de l'année.

De tous temps la dévotion à notre bienfaisante bergère

[1] Ce passage est extrait d'un charmant petit livre doré, intitulé le BRÉVIAIRE DU GASTRONOME, UTILE ET RÉCRÉATIF, *aide-mémoire pour ordonner les repas*, volume de 2 fr. *franco*, qui paraîtra un mois après notre Almanach, chez AUDOT, libraire, rue Garancière Saint-Sulpice, 8.





Sainte Geneviève.

fut vive, et toute la chrétienté est venue prier sur sa tombe. En 1147 le pape Eugène III ayant quitté Rome pour cause d'insurrection, vint y célébrer la messe. Les chanoines étendirent devant l'autel un riche tapis que le roi Louis le Jeune leur avait envoyé.

Le Saint-Père se prosterna sur ce tapis devant les reliques vénérées, mais il ne se fut pas plutôt retiré que ses officiers voulurent s'emparer du tapis comme de chose qui, selon l'usage, leur appartenait. Les domestiques de l'abbaye voulurent aussi l'avoir; après de violentes paroles, on se mit à tirer le précieux tissu chacun de son côté, puis on en vint aux voies de fait, plus décisives, et le tumulte fut si grand que le roi, qui était encore dans l'église, crut qu'il n'y avait qu'à se présenter pour tout pacifier; mais, arrivant au milieu de cette grêle de coups, Sa Majesté reçut dans la mêlée des horions qui n'étaient nullement inscrits dans le cérémonial des rois de France.

Cet événement fut cause du remplacement des chanoines génovéfains, connus pour peu réguliers, par des moines de Cluny, qui devinrent les génovéfains supprimés en 1793.



NÉCROLOGIE.

Nous nous sommes arrêtés l'an dernier, dans le tableau des morts illustres, à Eugène Delacroix, l'un de nos plus grands peintres, mort le 16 août 1863. Nous avions oublié M. Delécluse, le savant artiste et le gracieux écrivain, mort le 12 juillet, à l'âge de 80 ans; et le 14 août, Mgr Christophe, évêque de Soissons.

Septembre a vu la mort d'un grand poëte, Alfred de Vigny, qui n'avait que 64 ans et qui laisse un beau nom. Octobre nous a enlevé le maréchal d'Ornano, gouverneur des Invalides, mort à 80 ans; mistress Trollope, auteur du beau livre *L'Amérique et les Américains* et d'autres ouvrages qui ont fait grand bruit, morte à 84 ans; et Mgr M.- M. Debelay, archevêque d'Avignon, mort à 63 ans.

En novembre 1863, une maladie de cœur a enlevé à Nantes le général Bedeau, qui a brillé en Algérie; deux apoplexies ont emporté le marquis d'Aligre, l'un des plus riches propriétaires de France, et le sculpteur Foyatier, auteur du Spartacus qu'on admire toujours au jardin des Tuileries. Le même genre de mort, dit-on, a frappé le roi de Danemark, Frédéric VII, à l'âge de 55 ans.

Décembre a vu mourir M. Capo de Feuillide, qui a eu de grands succès dans la presse; M. Charles Christofle, qui a établi l'argenture avec tant de talent; M. Tackeray, l'un des plus spirituels critiques de la presse anglaise; M. Emile Saisset, membre de l'Institut, tous morts jeunes; et l'avant-dernier survivant du sinistre de Trafalgar, le marin Viard, mort à 80 ans; Béguin, le dernier de ces braves, vit encore à Saint-Malo, où il promène ses 88 ans.

Mil huit cent soixante-quatre amène aussi des morts célèbres. En janvier, l'amiral Hamelin, grand chancelier de la Légion d'honneur; en février, Charles Lafont, auteur dramatique; en mars, Alaux, peintre d'histoire et membre de l'Institut, mort à 78 ans; Maximilien II, roi de Bavière, fils de Louis, le roi poëte; l'amiral Dupetit-Thouars; Charles Didier, qui a tant écrit sur Rome; le général comte de Grouchy; l'illustre peintre Hippolyte Flandrin,

et Mgr Malou, évêque de Bruges, l'un des plus savants prélats de notre temps; M. Ernest Lesourd, directeur de l'*Univers illustré* et de la *Gazette des Hôpitaux*, esprit distingué.

Avril a vu passer de ce monde Jules Lecomte, écrivain très remarqué dans la presse agréable; Dupuis-Delcourt, le doyen des aéronautes, et le savant Ampère, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres et de l'Académie française, mort à 63 ans.

Mai a moissonné d'autres gloires: le maréchal Pélissier, duc de Malakoff et gouverneur général de l'Algérie, enlevé à 72 ans; Halévy, l'illustre compositeur; Meyerbeer, le



Meyerbeer.

maître des maîtres, et l'ami de Rossini; Dubufe, le charmant peintre d'histoire et de portraits; Lamothe-Langon, le fécond romancier, et Boissy-d'Anglas, l'un des plus connus de nos hommes politiques.

En juin, la France a perdu le poëte Reboul, à qui nous devons de si gracieuses ballades; Fiorentino, l'ingénieux critique, né à Naples, mais devenu Français, qui signait ses spirituels feuilletons dans le *Moniteur* : A. de Rovray; Baptistin Poujoulat, associé de Michaud dans les Récits des Croisades et de la Terre-Sainte; le poëte breton Evariste Boulay-Paty, mort à 60 ans; M. de Belleyme, magistrat celèbre. — Dans ce même mois de juin sont morts : Guillaume Ier, roi de Wurtemberg, à l'âge de 83 ans; le général Dembiski, général en chef de l'armée polonaise en 1831 et de l'armée hongroise en 1849, décédé à Paris, âgé de 67 ans.

Sont morts en juillet : mademoiselle de Béthune, descendante de Sully, à l'âge de 18 ans; madame la comtesse de Polignac, à l'âge de 77 ans; Mgr Bara, évêque de Châlons-sur-Marne; Mgr Gerbet, évêque de Perpignan.

CENTENAIRES.

Au milieu de l'année 1863, est morte à Sainte-Gemme, canton de Monségur, une femme âgée de 106 ans et 3 mois: Jeanne Castenet, veuve d'un laboureur; elle était née en 1757, l'année de la bataille de Rosbach, et ne se nourrissait que d'ail et d'échalottes, qu'elle mangeait avec son pain.

En septembre 1863, Marie Merta mourait pareillement à 106 ans, à Espelette, dans les Basses-Pyrénées. En novembre, Bonaventure Saléta passait de ce monde, à Perpignan, âgé de plus de 102 ans. En décembre, mademoiselle Allumbert, demeurée fille, mourait à Lyon dans sa 103e année; M. Lecerf, ancien greffier du tribunal de Pont-l'Evêque, faisait ses derniers adieux à ses amis : il avait 103 ans; à Varennes, madame Poujot quittait ce monde de passage à 104 ans, pendant que Catherine Viale, fille d'un gouverneur de la Guadeloupe, s'éteignait à Marseille, âgée de 101 ans et 9 mois.

En février 1864, on a recueilli la fin de quatre centenaires : madame Dufour de Subligny, morte à 104 ans, à Nogent-sur-Seine ; la veuve Secret, morte à 101 ans, à Dompierre de l'Allier ; madame Allibert, fille d'un avocat du Limousin, morte à Bourg à 103 ans, dans la jouissance de toutes ses facultés ; et madame Thérèse Dubruel, morte à Foix au même âge de 103 ans.

Comme pour établir que les centenaires sont plus nombreux chez les femmes que chez les hommes, peut-être parce qu'elles ont moins d'habitudes déraisonnables, à peu de distance de celles que nous venons de citer, madame Charlotte Boucher s'en allait dans l'autre monde, âgée de 120 ans. En mourant, elle a embrassé la fille de l'arrière-petite-fille de son arrière-petite-fille. Entre elle et cette enfant il y avait huit générations.

Le 8 mai 1864 est mort à Littau, en Moravie, George Dietz, à l'âge de cent trente-deux ans. En 1756, il était soldat dans la guerre de sept ans.

Et tout récemment une femme de 105 ans, la veuve Martineau, vient de mourir à Mirebeau, dans le département de la Vienne. Elle laisse soixante-dix-neuf enfants ou petits-enfants. Par une circonstance dont on cite d'assez fréquents exemples dans les longues vies, elle avait quitté à soixante-dix ans les lunettes dont elle se servait depuis une vingtaine d'années ; sa vue avait repris toute la force de la jeunesse et elle a lu, sans reprendre ses lunettes, jusqu'à la veille de sa mort.

Enfin, nous lisons dans un journal espagnol un rare et double exemple de longévité : dans le village de Benionadès, auprès de Madrid, vit un couple remarquable. Le mari, médecin très-connu dans cette capitale lorsqu'il y exerçait sa profession, est âgé de 105 ans, sa femme de 103 ans ; et tous deux jouissent d'une si belle santé qu'ils peuvent espérer de la conserver encore longtemps. C'est ce qu'on peut souhaiter au lecteur.



PAR CI, PAR LA.

UTILITÉ DU CHAT EN MER.

Nous lisons dans le *Times* du 24 décembre : « Quand on considère combien le chat a horreur de l'eau froide, nos lecteurs doivent être souvent étonnés que les marins aiment si passionnément à prendre avec eux cet animal dans leurs voyages. Ceci s'explique par deux circonstances ; l'assurance maritime ne couvre pas les dommages que les rats font à la cargaison. Mais, si le propriétaire des marchandises avariées peut prouver que le navire est parti sans être muni d'un chat, il peut se faire dédommager par le capitaine du navire. Ensuite, un navire trouvé en mer sans nulle créature vivante à bord est considéré comme abandonné ; il est acquis à l'amirauté, à ceux qui l'ont trouvé ou à la reine. Souvent il est arrivé qu'après qu'un navire avait été abandonné, quelque animal domestique, un chien, un serin, et le plus souvent un chat, lui avait épargné une condamnation comme bâtiment délaissé. »



L'AUMÔNE D'UN AVARE.

Une vieille fille est morte, laissant son frère unique héritier de ses vingt mille livres de rente.

Ce frère est bien l'être le plus avare qu'ait produit la création depuis la découverte des sept péchés capitaux ; mais il adorait sa sœur et sa sœur l'adorait.

Les clauses du testament étaient celles-ci :

« Voulant forcer mon frère — dans l'intérêt de son âme — à connaître enfin les *douceurs de l'aumône*, je lui lègue, etc., à la condition par lui de donner chaque jour deux francs au premier pauvre qu'il rencontrera sur son chemin. »



Les premiers jours, malgré sa répugnance instinctive, l'avare « lâcha » les deux francs pour obéir à la chère morte, mais avec une rancune telle que les douceurs de l'aumône devenaient de jour en jour pour lui une énigme plus indéchiffrable et plus mystérieuse.

Un scrupule lui vint

— Je n'exécute pas les dernières volontés de ma sœur, puisque j'ignore encore ce qu'elle a voulu que j'apprisse!

Et cette idée lui ôtait le sommeil.

— Que faire?

Il a cherché et trouvé — le pauvre homme.

Chaque soir, il remet deux francs à sa gouvernante, en lui recommandant de les donner au premier pauvre qu'elle



rencontrera : puis, en haillons, il va l'attendre au passage, lui tend la main, murmure *la charité!* d'une voix implorante, et les deux francs retournent dans sa poche joyeuse.....

— J'ai rempli ton dernier vœu, chère sœur! oh! oui, je le sens là!... Je connais à présent les douceurs de l'aumône!

LE SECRET DE LA MARIÉE.

On lit dans le *Journal de Saône-et-Loire:*

Il y a quelques jours, dans une petite ville des environs,

un riche propriétaire mariait sa fille, jeune personne char-



mante, accomplie, à laquelle on ne pouvait reprocher qu'une légère claudication. Grâce à des poses, à des efforts sagements combinés, ce petit défaut disparaissait, et, comme pour mademoiselle de La Vallière, il n'était qu'une grâce de plus. Le soir des noces, toute la famille était réunie dans un grand dîner d'apparat, lorsqu'au dessert un petit cousin du marié (cet âge est sans pitié!) se glissa mystérieusement sous la table pour cueillir, selon l'usage antique, la jarretière de la mariée.

Que se passa-t-il dans ce voyage d'exploration? Nous l'ignorons. Toujours est-il que, pendant qu'on prenait le café au salon, le petit cousin s'approcha du mari et lui glissa à l'oreille que sa femme avait une jambe de bois. Étonnement, stupéfaction! Le mari se précipite vers son beau-père et l'entraîne sur la terrasse du jardin.

— Monsieur, lui dit-il, vous m'avez trompé!

— Mais....

— Votre fille a une jambe de bois.

— De grâce, silence!

— C'est indigne!

— Je n'avais pas osé vous dévoiler la triste vérité; mais pour tout réparer....

— C'est irréparable.

— Ne faites point d'esclandre, et je vous donnerai en dot vingt mille francs de plus.

C'était un beau denier, et le marié pouvait au besoin trouver dans cette indemnité une assez jolie fiche de consolation. Que d'autres, à sa place, auraient fermé les yeux sur cette imperfection, et, pour tromper leur douleur, auraient fait fabriquer à leur femme une jambe articulée en bois de rose avec incrustation de palissandre! Mais le mari ne voulut rien entendre, il s'arracha des bras de son beau-père et s'enfuit avec la précipitation d'un homme abusant de la rapidité de ses deux tibias. Il ne s'arrêta dans sa course effrénée que pour se reposer chez un avoué, qui a formé, dit-on, une demande en nullité de mariage.

UNE BONNE POUR TOUT FAIRE.

On trouve encore des maîtres, il est plus difficile de trouver des domestiques. Tout devient si cher aujourd'hui! La lèpre des bureaux de placement, comme dit Balzac, a gâté bien des choses.

Une bonne jeune, très-propre et assez jolie, se présente chez madame E. C... Voici le dialogue:

— Madame a besoin d'une bonne?

— Oui, mon enfant. Faites-vous bien la cuisine? Pouvez-vous servir de femme de chambre?

— Oui, madame. Combien de gages donne madame?

— Six cents francs.

— Cela me convient. A quelle heure se lève-t-on?

— A sept heures en hiver, à six en été.

— Ma chambre est-elle sous les toits?

— Non, la chambre est commode.

— Y a-t-il un tapis à mon lit?

— Oui, ma fille.



— C'est un homme qui frotte l'appartement?
— Oui.
— Y a-t-il quelqu'un pour apporter l'eau?
— Sans doute.
— Ai-je mon café au lait tous les matins?
— Cela va de soi.
— Madame m'accorde un jour de sortie par semaine?
— Parfaitement.
— Ai-je une petite fille pour la grosse besogne?
— Comment donc?
— Eh bien, quand entrerai-je chez madame?
— Demain, si vous voulez.
— A demain donc, madame.



La bonne s'en va après avoir salué; madame E. C... la rappelle.

— Dites donc, ma fille, jouez-vous du piano?
— Non, madame.
— En ce cas, vous ne faites pas mon affaire.

L'ESPRIT DES BÊTES.

Un pauvre cultivateur napolitain avait une jument déjà vieille, qui lui servait pour les travaux des champs, et comme elle avait été élevée dans la maison, toute la famille l'affectionnait, car elle était en outre très-docile.



Il y a à peu près six mois que le chef Caruso se rendit dans ces parages, et se fit livrer par le cultivateur la jument à laquelle il tenait tant. Prières et supplications, tout fut inutile, il fallait livrer l'animal. La femme et les enfants du paysan pleurèrent longtemps leur bonne jument; un membre de la famille serait mort qu'il n'y aurait peut-être pas eu plus de douleur dans la maison.

Heureusement que le temps efface peu à peu les plus grands chagrins, et c'était à peine si de temps à autre on

accordait un regret, un soupir à la pauvre jument. Caruso, laissant le paysan, sa femme et ses deux enfants en pleurs, s'en alla dans les provinces limitrophes semer la désolation et le carnage, lorsque six mois après, il se rendit avec sa bande dans son pays, à Torremaggiore, dans les environs duquel se trouve le domicile du maître de la bête.

Une nuit, vers les deux heures du matin, tout le monde était endormi dans la maison du cultivateur; une pauvre jument, amaigrie par les fatigues endurées au service des brigands, s'approche de la porte du pauvre homme et frappe et gratte des sabots de devant.

A ce bruit, la femme du paysan s'éveille et donne du coude à son mari pour le réveiller et lui dire qu'on frappe à la porte. Le mari épouvanté écoute; de nouveaux coups se font entendre. Il se lève, allume une chandelle, descend et ouvre. Quel n'est pas son étonnement de voir sa jument devant lui!

Il appelle sa femme, ses enfants; tous se lèvent et font fête à la pauvre bête. La femme la baisait sur le front, les enfants grimpaient déjà dessus, quand le paysan s'aperçut qu'elle avait deux sacoches de chaque côté du bât. Immédiatement les harnais sont ôtés, les sacoches mises à terre, mais en rendant un son métallique qui les stupéfie tous. On les ouvre, on les vide, et il ne tombe pas à terre moins de 3,000 beaux ducats.

Il paraît que la jument était au service du payeur de la bande, et que, fatiguée de servir ces larrons, elle avait saisi l'occasion qui se présentait à elle, non-seulement de les quitter, mais encore de retourner chez ses anciens maîtres avec la paye des bandits.

LA MAISON HANTÉE.

On lit dans le *Journal de la Vienne* qu'il se passe dans la ville de Poitiers un fait extraordinaire. Tous les soirs, à partir de six heures, des bruits singuliers se font entendre dans une maison de la rue Neuve-Saint-Paul, habitée par Mlle d'O..., sœur de M. le vicomte d'O.... Ces bruits font

l'effet de détonations d'artillerie : de violents coups semblent frappés sur les portes et sur les volets. On avait d'abord cru pouvoir en attribuer la cause à quelques plaisanteries de voisins malintentionnés. Une surveillance des plus actives a été organisée. La police a pris les mesures les plus minutieuses, des agents ont été apostés à l'intérieur et à l'extérieur de la maison. Les explosions se sout produites néanmoins ; et nous tenons de source certaine que le sieur M..., brigadier, a été pendant l'avant-dernière nuit surpris par une commotion telle qu'il ne peut même aujourd'hui s'en rendre compte. Notre ville tout entière se préoccupe de ce mystère.

On ajoute que la maison, depuis qu'elle est occupée par une garnison de chasseurs, a cessé d'être hantée par les esprits.

HEUR ET MALHEUR.

La fille d'un tailleur de Hambourg prêtait depuis longtemps une oreille complaisante aux protestations amoureuses d'un jeune commis. Les parents s'en aperçurent et éconduisirent le soupirant.

Naturellement, les deux jeunes gens furent inconsolables; ils n'en continuèrent pas moins à se voir à l'insu des parents, bien entendu.

L'autre jour, le tailleur projeta une excursion à la campagne; toute la famille en fut, excepté mademoiselle, qui prétexta une violente migraine pour rester à la maison.

A peine les parents furent-ils partis que l'indisposition se dissipa comme par enchantement. On devine que ce fut le jeune commis qui opéra la cure.

Cependant, le refus de sa fille avait donné à réfléchir au tailleur. Il soupçonna que la migraine n'était qu'une feinte, et, résolu d'éclaircir ses doutes, il rentra au logis une heure plus tôt qu'il n'avait dit.

Qu'on se figure la consternation de nos amoureux ! Il était onze heures du soir. Que penserait-on en les surprenant seuls ensemble ? Le jeune homme voulut fuir. Mais par où ? La porte, il n'y fallait pas songer, à moins de se jeter dans

la gueule du loup. Restait la fenêtre. Le brave garçon n'hésita pas et sauta. Sa mauvaise étoile voulut qu'il tombât dans une grande tonne remplie d'eau qui se trouvait pré-



cisément au bas dans la cour. Mais, nouveau Léandre, notre commis ne laissa pas échapper un murmure; il se serait même courageusement résigné à sa position, n'eût été l'eau, dont la fraîcheur lui glaçait les membres. Il fallait sortir de là. S'aidant des pieds et des mains, il parvint enfin à se délivrer de son humide prison.

Le pauvre garçon ruisselait.

—Heureusement, se dit-il, que je suis à deux pas de chez moi; sortons d'abord de cette maudite cour.

C'était plus facile à dire qu'à faire... hélas! la porte était fermée et verrouillée! Mouillé comme un caniche, frissonnant, grelottant et transi, le malheureux resta dans cette situation pénible plusieurs heures. Enfin, il lui vient une idée. La fenêtre de sa belle est un peu haute. Il grimpe sur le mur et parvient à frapper doucement à la vitre.

L'inquiétude avait empêché la jeune fille de dormir. Elle entend le bruit, mais n'ose bouger, car son père, lui aussi, l'a entendu. Ses prévisions se réalisaient; il se passait quelque chose d'extraordinaire dans sa maison. On descend dans la cour et on y découvre l'infortuné commis perché sur le mur et à moitié mort de froid. L'irritation du tailleur était à son comble. Il voulut faire arrêter l'intrus; heureusement la maman intervint et l'on se contenta de mettre le coupable à la porte.

Le lendemain était un dimanche. Quelques voisins, attirés à leurs fenêtres par le tapage, avaient, paraît-il, assisté à la scène de la veille. Ils vinrent malicieusement s'informer de ce qui s'était passé. Le tailleur balbutia et prétendit avoir poursuivi un voleur. Des sourires ironiques et des regards équivoques jetés à la jeune fille, rouge de confusion, avertirent le pauvre tailleur qu'il ne donnait le change à personne. Il ne vit plus qu'un moyen de se tirer de là : le mariage, et il y recourut à la grande joie des deux amoureux.

LE DESSERT D'UN AVARE.

M. X..., veuf sans enfants, ancien fonctionnaire retraité, est affligé d'une fortune immobilière s'élevant à 20,000 fr.

de revenus. Il habite, à Lyon, une vieille maison qui suinte la misère par tous les pores de ses murs lézardés; un chat étique et une gouvernante qui ne l'est pas moins composent avec lui tout le personnel du logis.



Deux heures sonnent au coucou de la cuisine; c'est l'heure de l'unique repas que se permet dans sa journée M. X... Il se met donc à table et s'empare d'un pain dont

il extrait la mie; cette mie, il la tourne, la roule dans la paume de sa main et en fait une boulette qu'il dépose près de lui, dans une soucoupe. Ces préliminaires accomplis, il se met à manger comme un simple mortel; la soif étant venue, c'est ici que va se révéler l'office de la boulette. Il arrive fréquemment qu'en versant du vin dans un verre, une ou deux gouttes glissent le long de la paroi extérieure de la bouteille et se perdent dans le trajet. Le cas échéant, M. X... saisit la boulette, l'applique au bas du goulot, et la faisant remonter lentement jusqu'en haut sur le trajet de la goutte extravasée, celle-ci se trouve pompée, absorbée par la boulette, que l'avare replace ensuite sur la soucoupe. Le repas terminé, l'avare prend la boulette, toute rouge du vin absorbé, l'introduit délicatement dans sa bouche et la tient là dix minutes, la tournant, la retournant, la suçant, comme ferait un enfant d'une praline. Cela fait, M. X... avale cette pauvre boulette réduite à l'état de mucilage. C'est ce qu'il appelle son dessert. Cette scène se reproduit toutes les vingt-quatre heures.

SIC VOS NON VOBIS.

Voici un petit scandale tout nouveau qui occupe en ce moment le grand monde parisien :

Mme la comtesse de N... est une jeune et jolie femme, un peu coquette, un peu dépensière peut-être, mais cependant qui aime son mari, homme jeune encore, du meilleur monde, époux fort convenable en tous points. La comtesse, à la fin du mois dernier, se trouvait avoir dans sa bourse personnelle une quinzaine de cents francs, quand elle avise sur le boulevard un splendide manteau qui lui fait grande envie; mais le manteau vaut 3,000 francs. La jeune femme réfléchit... puis, se frappant le front, s'écrie comme Archimède : Eurêka. Elle entre et dit au marchand :

— Monsieur, ce manteau me plaît, mais il est un peu cher. Je viendrai tout à l'heure avec mon mari; faites-le-lui 1,500 francs, je vous donnerai le reste.

Une heure après, le mari et la jeune femme reviennent.

— Combien ce manteau? dit le comte.

— 1,500 francs, répond le marchand.

— Bien, je réfléchirai.



Et le jeune couple se retira. La comtesse croit sa cause gagnée et s'empresse d'envoyer au marchand ses 1,500 francs d'économies. Puis elle attend l'arrivée du fameux vêtement. Le soir vient, puis le lendemain, mais le manteau ne vient pas. La comtesse va trouver son mari.

— Mon ami, si vous vouliez réellement être bien aimable, vous enverriez chercher ce manteau.

— Impossible, chère amie, vous savez que ce mois-ci j'ai de lourdes échéances, et 1,500 francs sont une somme.

La pauvre comtesse, toute désolée, renonce au manteau et va redemander au marchand les 1,500 francs qu'elle a versés.

— Comment, madame, vos 1,500 francs? mais M. votre mari a acheté le manteau.

— Mais non, je vous assure.

— Il l'a si bien acheté que nous l'avons livré rue Tronchet, nº 10, à Mlle V...

Ainsi la jeune femme avait payé le châle de la favorite du mari.

De là, juste fureur, séparation amiable. Vous n'avez plus qu'à deviner les héros de l'histoire.

LA CUISINIÈRE RENTIÈRE.

Une brave fille, originaire des Cévennes, qui est depuis plus de dix ans au service de M. X..., reçut, il y a six mois, une lettre venant de Valparaiso, dans laquelle on lui demandait sa procuration à l'effet de la mettre en règle pour une succession qui venait de lui échoir dans ce pays.

Cette fille crut que c'était une plaisanterie, et montra la lettre à son maître pour en rire; mais M. X..., qui prit au contraire la chose fort au sérieux, engagea sa servante à envoyer au plus vite le papier qui lui était demandé. Elle eut alors peur de donner sa procuration, craignant, disait-elle, qu'on n'en fît un mauvais usage. La pauvre fille n'avait rien! Son maître la raisonna, mais en vain, et ce fut presque malgré elle qu'il obtint la procuration demandée, et qu'il l'envoya lui-même au consul de France, en le priant de vouloir bien surveiller cette affaire; ce qui eut lieu, car la servante vient de recevoir plusieurs centaines de mille francs, qui lui revenaient en effet. Cette fille ne sut plus que faire de ses richesses.

— Eh bien! va dans ton pays, lui dit son maître; tu achèteras une maison, tu feras la dame, enfin tu tiendras une position.

— Mais je m'ennuierai, monsieur, répond celle-ci. Et, tenez, si vous voulez, je resterai à votre service, seulement, vous ne me payerez plus, puisque je suis riche!



M. X... fut attendri de ce dévouement. Bref, comme il est veuf, peu riche et sans famille, il va, dit-on, épouser sa servante, pour lui apprendre ce qu'on peut faire de son argent. Nous souhaiterons que la brave fille ne l'apprenne pas trop à ses dépens.


Digitized by Google

LISTE DES PRINCIPAUX ALMANACHS PUBLIÉS POUR 1865

Le Double Almanach Mathieu (de la Drôme), indicateur du temps pour 1865, indispensable aux cultivateurs et aux marins, orné de vignettes par les premiers artistes. 1 vol. in-16. 30 c.

Le Triple Almanach Mathieu (de la Drôme), indicateur du temps pour 1865, indispensable à tout le monde, rédigé par les sommités scientifiques et littéraires, orné de vignettes par les premiers artistes. 1 volume in-16. 50 c.

Annuaire Mathieu (de la Drôme), la science à la portée de tous, pour 1865, orné de jolies vignettes. 1 vol. gr. in-18. 1 fr.

Petit Almanach Impérial. 1 volume in-16, orné de vignettes par MM. Horace Vernet, J. A. Beaucé, Bertall et L. Breton. 50 c.

Almanach Prophétique, 25e année. 1 joli volume in-32, orné de vignettes par les premiers artistes. 50 c.

Almanach du Journal illustré, 1 volume in-4°, avec grav. 30 c.

Le Parfait Vigneron, ALMANACH DU MONITEUR VINICOLE. 50 c.

Almanach Comique, avec jolies gravures. 1 vol. in-16. 50 c.

Almanach Lunatique, in-16, avec gravures. 50 c.

Almanach pour Rire, illustré par CHAM. 50 c.

Almanach des Dames et des Demoiselles, 1 vol. in-16. 50 c.

La mère Gigogne, ALMANACH DES ENFANTS, 1 vol. in-16. 50 c.

Almanach du Charivari, 1 vol. in-16, avec de belles grav. 50 c.

Almanach Astrologique, *astronomique, physique, satirique,* etc. 1 vol. in-16, couverture coloriée. 50 c.

Almanach de la bonne cuisine et de la maîtresse de Maison. 1 vol. in-16 grand jésus, avec une jolie couverture coloriée. 50 c.

Almanach du Cultivateur, 1 volume in-16, avec gravures. 50 c.

Almanach du Jardinier, 1 volume in-16, avec gravures. 50 c.

Almanach de l'Univers illustré, grand in-8°. 50 c.

Almanach du Fumeur et du Priseur, illustré, in-4°. 50 c.

Almanach des Orphéons. 1 volume in-16. 50 c.

Almanach d'Illustrations modernes, grand in-4°, doré sur tranche et illustré de magnifiques gravures. 75 c.

Almanach de la Littérature, du Théâtre et des Beaux-Arts, 1 très-joli vol. in-8°, doré sur tranche et illustré de grav. 75 c.

Bréviaire du Gastronome, utile et récréatif aide-mémoire pour ordonner les repas, par l'auteur de la *Cuisinière de la campagne et de la ville.* 1 volume in-32. 2 fr.